

**Direction des bibliothèques**

**AVIS**

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

**NOTICE**

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.



Les modalités d'appropriation de l'espace dans une  
résidence de retraite à Montréal

par

Jean Prosper Antoine

Département de Communication  
Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des Études Supérieures  
pour l'obtention du grade de  
Maître es sciences  
en Sciences de la Communication

novembre 2007

© Jean Prosper Antoine, 2007



Ce mémoire intitulé :

Les modalités d'appropriation de l'espace dans une  
résidence de retraite à Montréal

présenté par

Jean Prosper Antoine

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

---

Professeur André A. Lafrance

Président-rapporteur

---

Professeure Nicole Giroux

Directrice de recherche

---

Professeure Carole Groleau

Co-directrice de recherche

---

Professeure Juliane Pidduck

Membre du jury

## SOMMAIRE

L'effet des changements qu'a subi le statut des personnes âgées dans les sociétés occidentales depuis plusieurs décennies s'est particulièrement concrétisé par le développement d'institutions appelées maison ou résidence de retraite. Dans les abondantes investigations scientifiques ayant vu le jour, les personnes âgées se voyaient «imposer un statut déprécié» (Mallon, 2004, p. 9). Dans notre étude, nous nous attachons à comprendre comment la personne âgée s'adapte à ce nouveau contexte et, selon son désir, ne renonce pas à son identité et à ses activités mais plutôt les transpose dans un cadre nouveau qu'elle aménage à sa guise. Dans notre travail, nous avons posé l'interrogation suivante : Comment les personnes âgées s'approprient-elles leur espace en résidence de retraite? Notre démarche a tenu compte de trois dimensions de l'appropriation : pratique, symbolique et politique. Nous avons étudié le phénomène de l'appropriation non pas de l'extérieur (étic) mais en privilégiant dans une perspective émic le point de vue de l'individu sur ses pratiques dans l'espace. Pour pouvoir fournir une réponse à cette question, nous avons utilisé des méthodes telles que l'observation et les entretiens semi-dirigés. Notre étude s'est déroulée dans une institution de retraite à Montréal avec huit participants de sexes et de classes d'âge différents partageant le même contexte. Les données recueillies puis analysées ont permis de lever le voile sur une dimension qui restait inconnue jusqu'alors : la dimension symbolique. Elle concerne la matérialisation de leurs valeurs et de leurs préférences dans l'espace via certains objets qui leur sont significatifs. Cette dimension antérieurement ignorée tend, si elle est prise en compte, vers une meilleure qualité de vie dans ce contexte. Sa traduction particulière serait l'instauration d'un mode de communication de type dialogique impliquant les personnes âgées dans le processus qui concerne non seulement leur personne mais aussi leur devenir dans la résidence au moment de transiter vers celle-ci.

**Mots clés :** aménagement, identité, personnes âgées, significations, symbolisation.

## ABSTRACT

The status of the elderly in occidental societies has changed in many ways for the past decades. This is particularly obvious when one considers the development of institutions called retirement homes or homes for the elderly. The numerous scientific researches that have taken place revealed that the status of the elderly has lost its value with time (Mallon, 2004: 9). In our study, we will take the time to understand how the senior adapts to this new context and decides not to renounce to his identity or activities, but rather transpose them in a new context. This new context is rearranged according to his will. Throughout this study, we will look at the following question: How do the elderly appropriate their space when placed in a retirement home? Our approach has taken three dimensions of the appropriation into account: practical, symbolic and political. We have studied the phenomena of appropriation not from the exterior (etic), but rather by favouring, in an emic perspective, the individual's point of view on his practices regarding his space. In order to provide answers to that question, we have used methods such as observation and semi-directed interviews. Our study took place in a home for the elderly in Montreal with eight participants from both genders and different ages, who shared the same environment. The data collected and then analysed has allowed the lifting of the veil on a dimension that had remained unknown until now: the symbolic dimension. It concerns the materialization of the seniors' values and their preferences in the space via certain objects that are significant to them. If it is taken into consideration, this dimension, which was previously ignored, will lead towards a better quality of life in this milieu. Its particular translation would be the instauration of a new type of dialogical communication involving the seniors in the process. This process not only concerns them as individuals but also their future in retirement homes, as they are moving towards that finality.

**Key words:** facility, identity, seniors, meanings, symbolization.

## TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE.....	III
ABSTRACT.....	IV
TABLE DES MATIÈRES.....	V
LISTE DES TABLEAUX.....	VIII
LISTE DES FIGURES.....	IX
LISTE DES PHOTGRAPHIES ET LEURS LÉGENDES.....	X
REMERCIEMENTS.....	XI
INTRODUCTION.....	1
<b>Chapitre premier : Revue de Littérature.....</b>	<b>3</b>
<b>1. Questionnement.....</b>	<b>3</b>
1.1. De la vie familiale à la réclusion.....	4
1.2. Une résidence pensée pour ou par les personnes âgées?.....	4
1.3. La résidence : institution et domicile.....	7
<b>2. L'appropriation de l'espace.....</b>	<b>9</b>
2.1. <i>Appropriation : un concept multidimensionnel</i> .....	9
2.2. <i>Appropriation et pratiques : un tout indissociable</i> .....	9
2.3. <i>Appropriation : subjectivité et symbolisation</i> .....	11
2.4. <i>Appropriation : dimension politique et institutionnelle</i> .....	13
2.5. <i>Appropriation : adaptation et relation</i> .....	15
<b>3. L'aménagement de l'espace.....</b>	<b>18</b>
3.1. <i>Aménagement : notion extensive</i> .....	18
3.2. <i>L'aménagement et la fonctionnalité</i> .....	19
3.3. <i>L'aménagement et l'esthétique</i> .....	21
3.4. <i>L'aménagement et l'axiologie</i> .....	22
3.5. <i>L'aménagement : les contraintes à l'adaptation</i> .....	23
<b>4. Question de recherche.....</b>	<b>24</b>
<b>Chapitre deuxième : Méthodologie.....</b>	<b>26</b>
2.1. Position épistémologique et approche méthodologique.....	26
2.2. Choix du terrain.....	27
2.3. La collecte des données.....	28

2.4. L'instrument de recherche .....	29
2.5. Le traitement des données .....	31
2.6. Considérations méthodologiques .....	32
2.7. La fiabilité interne et externe .....	33
2.8. La validité interne et externe.....	33
<b>Chapitre troisième : Présentation des données .....</b>	<b>35</b>
<b>3.1. Mlle Pageau .....</b>	<b>35</b>
3.1.1. <i>Dans l'espace « avec mon dactylo »</i> .....	35
3.1.2. <i>Espace : «d'abord que c'est pratique»</i> .....	37
3.1.3. <i>«coins», gradation et symbolisation.....</i>	38
3.1.4. <i>«la vie de mon logement se résume à l'intérieur de mon appartement».....</i>	41
3.1.5. <i>«toujours quelque chose au programme» .....</i>	43
<b>3.2. M. Chevalier .....</b>	<b>45</b>
3.2.1. <i>«Se faire un monde à soi-même».....</i>	45
3.2.2. <i>La métaphore de l'«hôtel».....</i>	47
<b>3.3. M. Duplessis.....</b>	<b>52</b>
3.3.1. <i>Un lieu de «changement».....</i>	52
3.3.2. <i>Négation d'une solitude antérieure.....</i>	54
3.3.3. <i>Du décor au bien-être.....</i>	56
3.3.4. <i>«ma blonde vient faire un tour» .....</i>	57
<b>3.4. Mme Perras .....</b>	<b>59</b>
3.4.1. <i>Pouvoir être utile : faire des tricot</i> .....	59
3.4.2. <i>Remercier par la cuisine .....</i>	63
3.4.3. <i>«Je suis pas capable de me défaire» .....</i>	64
<b>3.5. Mlle Drainville.....</b>	<b>68</b>
3.5.1. <i>«ça nous limite c'est sûr...» .....</i>	68
3.5.1.1. <i>Limitation à ses préférences culinaires .....</i>	70
3.5.1.2. <i>Limitation à ses pratiques d'intellectualité .....</i>	71
3.5.1.3. <i>Limitation à ses pratiques de religiosité .....</i>	71
3.5.1.4. <i>Limitation à ses pratiques de sociabilité .....</i>	72
3.5.2. <i>«C'est comme une nécessité...» .....</i>	73
3.5.3. <i>«je commençais par mettre les fauteuils» .....</i>	74
<b>3.6. Sœur Gagnon .....</b>	<b>77</b>
3.6.1. <i>«je me permets des choses».....</i>	77
3.6.2. <i>« coin communautaire », « traineries » et bien-être .....</i>	82
3.6.3. <i>«surtout matériel [...] pas intellectuelle» .....</i>	85

<b>3.7. M. Groulx.....</b>	<b>88</b>
3.7.1. « <i>C'est difficile...par obligation...</i> » .....	88
3.7.2. « <i>mes peintures, ces choses là</i> » .....	89
3.7.3. « <i>moi, c'est la nature</i> » .....	93
3.7.4. « <i>Ici, c'est la télévision, j'ai pas d'autres choses là</i> ».....	94
3.7.5. « <i>ce qui m'embête le plus</i> » .....	96
<b>3.8. Mme Théberge.....</b>	<b>98</b>
3.8.1. « <i>c'est comme une famille</i> ».....	98
3.8.2. « <i>Pi j'aime aller aux activités</i> » .....	99
3.8.3. « <i>j'suis bien dans mon décor</i> ».....	101
<b>Chapitre quatrième : Analyse des données.....</b>	<b>105</b>
4.1. Des personnes uniques .....	106
4.2. Les types de sociabilité dans la résidence .....	111
4.3. Les types de vitalités en institution.....	112
4.4. Discussion .....	113
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>118</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>122</b>
<b>ANNEXE.....</b>	<b>XII</b>



## **LISTE DES TABLEAUX**

<b>Tableau 1 : Les modalités d'appropriation de l'espace.....</b>	<b>17</b>
<b>Tableau 2 : Aménagement de l'espace .....</b>	<b>25</b>
<b>Tableau 3 : Synthèse des entrevues .....</b>	<b>110</b>

## LISTE DES FIGURES

<b>Figure 1 : espace de Mlle Pageau.....</b>	<b>35</b>
<b>Figure 2 : espace de M. Chevalier .....</b>	<b>45</b>
<b>Figure 3 : espace de M. Duplessis .....</b>	<b>52</b>
<b>Figure 4 : espace de Mme Perras.....</b>	<b>59</b>
<b>Figure 5 : espace de Mlle Drainville.....</b>	<b>68</b>
<b>Figure 6 : espace de Sœur Gagnon .....</b>	<b>77</b>
<b>Figure 7 : espace de M. Groulx.....</b>	<b>88</b>
<b>Figure 8 : espace de Mme Théberge.....</b>	<b>98</b>
<b>Figure 9 : Le continuum de l'appropriation.....</b>	<b>114</b>

## LISTE DES PHOTOGRAPHIES ET LEURS LÉGENDES

<b>Photo 1 : «Mon dactylo»</b> .....	<b>36</b>
<b>Photo 2 : Le «Coin famille»</b> .....	<b>39</b>
<b>Photo 3 : Le «Coin amis»</b> .....	<b>40</b>
<b>Photo 4 : Le «Coin prière»</b> .....	<b>42</b>
<b>Photo 5 : Le «Coin travail»</b> .....	<b>44</b>
<b>Photo 6 : Le fauteuil et la machette</b> .....	<b>48</b>
<b>Photo 7 : Le voilier et la tête de caribou au fond</b> .....	<b>56</b>
<b>Photo 8 : Le «Coin tricot»</b> .....	<b>61</b>
<b>Photo 9 : La cuisine et les deux frigos</b> .....	<b>64</b>
<b>Photo 10 : Le Coin d'intimité</b> .....	<b>65</b>
<b>Photo 11 : Ces cadeaux qui rappellent des gens</b> .....	<b>66</b>
<b>Photo 12 : Le fauteuil répondant à une pratique particulière : le parler</b> .....	<b>74</b>
<b>Photo 13 : Le Coin de permissivité</b> .....	<b>80</b>
<b>Photo 14 : Le Coin communautaire</b> .....	<b>83</b>
<b>Photo 15 : Vue complémentaire du Coin communautaire</b> .....	<b>84</b>
<b>Photo 16 : La chambre des «traineries» avec le Sacré-Cœur sur la fenêtre</b> .....	<b>85</b>
<b>Photo 17 : L'une des peintures ornant son cadre de vie</b> .....	<b>90</b>
<b>Photo 18 : Des éléments faisant valoir son statut social</b> .....	<b>92</b>
<b>Photo 19 : Le «lazyboy» participant des pratiques dans l'espace</b> .....	<b>101</b>
<b>Photo 20 : Les éléments traduisant les liens familiaux et les valeurs religieuses</b> ...	<b>102</b>
<b>Photo 21 : «Le cadre de mon fils»</b> .....	<b>103</b>

## REMERCIEMENTS

Il m'est possible de reprendre cette locution latine : «*Nulla tenaci in via est via*» (nulle route n'est infranchissable).

En effet, tout au long du processus qui a mené à ce travail, des circonstances indésirables voulaient me faire croire le contraire. Mais l'Incommensurable Amour m'a toujours montré une route aplanie au lieu d'une montagne abrupte et escarpée.

Durant ce parcours, j'ai pu bénéficier de l'encadrement des Professeures Carole Groleau et Nicole Giroux. Je leur dois donc ma gratitude pour s'être données avec disponibilité. Elles savent user de la fermeté et de la gentillesse pour obtenir la propulsion maximale.

Je remercie en particulier les Professeurs André A. Lafrance et Juliane Pidduck d'avoir accepté de participer au jury.

Être à plus de 2000 km de ma famille et de mes amis a été parfois angoissant. Par des manières inédites, ils m'ont insufflé ardeur et sérénité. Je les remercie avec une expression toute spéciale.

Un merci particulier aux responsables des «Publications Marie et notre Temps, Inc.» à Montréal. Grâce à un aménagement particulier de l'horaire, j'ai pu me consacrer à temps plein à cet exercice.

Chapeau bas pour Irène Cloutier. Sa collaboration est inoubliable.

Ma gratitude va à l'endroit du directeur de la résidence de retraite qui a constitué mon terrain de recherche. Son accueil a facilité la cueillette des données.

Je ne manquerai pas de vous remercier, chers lecteurs et lectrices, qui consultez ce travail. Je vous suis reconnaissant de l'apprécier pour sa juste contribution.

Finalement, à ceux qui, de près comme de loin, m'ont encouragé, je renouvelle ma gratitude.

Que tous soient remerciés!

## INTRODUCTION

Dans les sociétés occidentales, le statut des aînés a connu un changement évident depuis nombre d'années : autrefois les aïeux faisaient partie du cercle familial, ils jouissaient d'un statut privilégié. Les bouleversements des sociétés modernes les ont petit à petit relégués à des maisons de retraite où ils se retrouvent entre eux. Ce changement de milieu de vie semble s'accompagner d'une modification du regard social sur elles.

Les nombreuses recherches sur les personnes âgées en résidence, pour utiles qu'elles soient, semblent avoir toujours privilégié un regard institutionnel-fonctionnel. La majorité n'interroge pas la manière dont ces gens investissent leur cadre de vie personnel dans ce lieu de fin de vie. Aussi les résidences de retraite ont-elles été perçues pendant longtemps comme des lieux de relégation et non comme un espace qui se prête à des actions créatrices de la part des personnes âgées.

Comment ces personnes demeurent-elles dans ce milieu collectif? Comment expriment-elles leur subjectivité dans leur espace? Quels symboles attribuent-elles aux lieux? De quelle manière leurs comportements reflètent-ils les normes, les règles de ce milieu dans lequel ils évoluent? Comment vivent-elles dans ce nouveau chez-soi? En d'autres termes, quelles sont leurs modalités d'appropriation de l'espace?

Le présent travail tente de trouver des réponses à ces interrogations. Il adopte une approche interprétative et une méthode émic en allant recueillir les interprétations que les personnes âgées font de leur vie dans ce nouveau milieu. Nous les interrogeons pour qu'elles nous révèlent le sens qu'elles donnent à l'espace qui est le leur dans la résidence.

Cette étude exploratoire entend étudier les pratiques révélatrices des modes d'appropriation de l'espace. Notre démarche s'attache à comprendre les pratiques d'utilisation et d'aménagement de l'espace de ces individus. Nous partirons des travaux réalisés sur ce phénomène. Nous regarderons ensuite de quelle manière les concepts d'appropriation et d'aménagement de l'espace pourront nous aider à comprendre le vécu

des personnes âgées en résidence. Notre point de focalisation sera leur espace personnel, c'est-à-dire, leur cadre de vie privée.

La méthodologie de ce travail sera présentée après le survol des concepts qui fondent notre démarche. La présentation des données sous forme narrative sera suivie de l'analyse par sujet et par comparaison constante selon la méthode de la théorie ancrée. Dans la discussion nous traiterons de l'importance de l'approche interprétative et de la symbolisation pour traiter d'un tel sujet. Finalement, en conclusion nous décrirons les contributions et les limites de cette recherche et dégagerons des avenues pour des recherches ultérieures.

## **Chapitre premier : Revue de littérature**

Nous nous proposons d'aborder dans ce chapitre les écrits relatifs à ce phénomène ainsi que les concepts clés de la présente étude, à savoir : l'appropriation et l'aménagement de l'espace. Pour asseoir notre problématique, nous allons revisiter en premier lieu différentes investigations scientifiques et leur compréhension de ce phénomène. Nous identifierons ensuite celles dont les conclusions rejoignent notre préoccupation. En troisième lieu, nous analyserons successivement les concepts précédemment identifiés. Au terme de cette démarche, nous préciserons notre question de recherche.

### **1. Questionnement**

Les études sur les «personnes âgées» ont été nombreuses durant ces dernières décennies : le vieillissement démographique (Attias-Donfut, 1995; Loriaux, 1995; Argoud, 1998), la violence faite aux personnes âgées (Bélangier et Darce, 1981; Brillon, 1987; Cousineau, 1987), la prise en charge des personnes âgées (Atchley, 1982; Brubaker, 1985; Lesemann et Martin, 1993; Aliaga et Neiss, 1999). La vie des personnes âgées en résidence de retraite donne encore lieu à de nombreuses investigations (Gauthier, 1983; Douglas, 1993; Manrique, 1994; Mallon, 1998; 2000; 2001a; 2001b; Mallon, 2004).

Certaines études explorent l'espace architectural des maisons de retraite comme espace de confort offert aux personnes âgées; d'autres regardent la manière dont les personnes âgées s'y adaptent; d'autres encore s'évertuent à expliquer le mode de vie des personnes âgées, leur forme de deuil pendant et après leur transition vers cet espace collectif de fin de vie. Pour notre part, nous tentons de comprendre les formes et les modalités d'appropriation de l'espace par les personnes âgées dans leur résidence de retraite.

### **1.1. De la vie familiale à la réclusion**

Les gens âgés des sociétés occidentales ont vu leur rapport à l'habitation modifié après la révolution industrielle. Dépouillés de toutes leurs fonctions antérieures, «ils sont isolés abandonnés, condamnés à vivre seuls ou en institution» (Lalive et al. 1984 :9). Ainsi assiste-t-on à l'expansion des : *nursing homes*, villages de retraite, maisons de repos, foyers d'accueil, maisons de retraite; un marché de plus en plus vaste où s'entrecroisent agents de santé, organismes de transports adaptés, équipements médicaux adaptés, etc. De l'espace familial, régi par le respect et l'attention des proches, les personnes âgées transitent vers des espaces aménagés par des architectes selon des critères qui ne sont pas forcément les leurs. Elles se retrouvent dans des résidences qui sont pensées pour elles. Peut-on percevoir les besoins des personnes âgées uniquement à partir des critères économiques et médicaux? Comment habitent-elles ces espaces qu'ont leur a aménagés?

### **1.2. Une résidence pensée pour ou par les personnes âgées?**

Pendant très longtemps, les travaux consacrés aux résidences des personnes âgées ont privilégié un regard externe (étic) plutôt que les interprétations (émic) qu'en font les personnes âgées. Ces dernières étaient mises sous des projecteurs théoriques fonctionnalistes qui les considéraient comme des objets de soins, des individus dépendants, mis à l'écart (Rosow, 1974; Ennuyer, 1998). Le point de vue étic a étudié le mode de vie des personnes âgées dans une perspective générale, rationnelle et universelle. Il porte un regard objectif sur le phénomène en présence. «*An etic perspective is the external, social scientific perspective on reality*» (Fetterman, 1989, p.32). Dans cette approche, les personnes âgées n'étaient pas perçues comme des acteurs investissant leur environnement, agissant sur lui et créant du sens à travers leurs activités (Weick, 1995). Une perspective plus spécifique permettant de saisir leurs valeurs les plus personnelles ainsi que leurs comportements uniques s'avère nécessaire. C'est dans ce sens que nous entendons privilégier leurs interprétations en privilégiant la perspective émic :

*«An emic perspective compels the recognition and acceptance of multiple realities. Documenting multiple perspectives of reality in a given study is crucial to an understanding of why people think and act in the different ways they do. Differing perceptions of reality can be useful clues to individuals'»*



*religious, economic, or political status and can help a researcher understand maladaptive behaviour patterns.» (Ibid., p.31).*

Une étude récente, qui rejoint, notre préoccupation, a proposé une autre approche, celle de décentrer le regard porté sur les institutions en saisissant la manière dont celles-ci fonctionnent à travers l'expérience qu'en font les résidents. Il s'agit moins de déterminer ce que l'institution «fait» aux résidents que ce que les résidents font de l'institution (Mallon, 2004, p.10). Cette étude empirique nous aide à comprendre comment les personnes âgées en résidence de retraite parviennent à construire un monde privé (leur chez-soi) et, ainsi, à maintenir ou à redéfinir leur identité au sein de ce nouvel univers (p.26). Contrairement aux travaux empiriques menés depuis une vingtaine d'années qui se sont penchés sur la notion même de la vieillesse, sur les constructions administratives, politiques et sociales de ce « nouvel âge » (Guillemard, 1980), le travail de Mallon regarde plutôt l'investissement subjectif du lieu par la personne âgée dans les pratiques quotidiennes. Investir le lieu subjectivement permet à la personne âgée de se reconnaître. C'est un investissement affectif et symbolique dans les objets, les décors, les paysages, organisé subjectivement en une configuration unique (p.21). Sa recherche a proposé une lecture renouvelée de la théorie des institutions totales de E. Goffman (1968). Ces institutions totales, selon Goffman, appliquent à l'homme un traitement collectif conforme à un système d'organisation bureaucratique prenant en charge tous ses besoins (p.48). Selon cette théorie, les personnes âgées en résidence de retraite ne peuvent que s'adapter aux structures mises en place. Elles ne sont que des individus dépouillés de leur ancienne personnalité; leurs pratiques sont celles de l'institution; leur vie est celle de la résidence. La résidence devient pour elles, un espace de dépersonnalisation.

Mallon critique cette conception de la domination de la personne retraitée par l'institution. Elle propose une autre analyse des maisons de retraite qui tient compte de l'évolution de celles-ci :

« Actuellement, les maisons de retraite se cantonnent à l'hébergement; elles n'imposent plus explicitement de buts moraux aux populations hébergées. Dans ses principes, la maison de retraite est devenue un lieu qui accueille des personnes qui ne peuvent plus vivre seules à leur domicile, pour des raisons économiques, et de plus en plus souvent, pour des raisons médicales. Les

règlements intérieurs, contrairement à ceux des prisons, par exemple, ne sont pas fondés sur la privation de la liberté. Ainsi, la réclusion n'est pas aussi complète que celle qui est mise en œuvre par la prison ou les camps de concentration. » (p.30)

« Les maisons de retraite sont ainsi prises dans un mouvement de « désinstitutionnalisation » (F. Dubet et D. Martuccelli, 1998), de « déclin de l'institution » (F. Dubet, 2002), dans la mesure où elles règlent moins strictement les conduites des individus dont elles ont la charge. Plus exactement, cette « individualisation des institutions, comme le nomme U. Beck (1998), décrit la pluralisation des valeurs et des normes, et donc des comportements, acceptables au sein des établissements, permise par une prise en compte plus forte qu'auparavant des individus et de leurs besoins singuliers, voire de leurs histoires personnelles » (p.30).

D'autres investigations scientifiques ont placé les personnes âgées sous le signe de la perte : perte de statut, pertes des réseaux existentiels d'affectivité, perte de leur rôle professionnel, social, familial; le rôle de malade est parfois le seul qui leur soit encore accessible. Dans ces études, les personnes âgées se voyaient «imposer un statut déprécié, celui de résident en institution» (Mallon, p. 9). Ainsi, la personne âgée a toujours été perçue et comprise comme celle qui n'a pas de lieu pour préserver ses souvenirs. Les personnes âgées se laissent-elles vraiment dépersonnaliser par l'environnement des maisons de retraite? Perdent-elles toute leur autonomie ou leurs capacités à s'adapter? Ne devrait-on pas changer de point de vue; et cesser de s'interroger sur ce que la résidence fait à la personne âgée et se demander plutôt ce que la personne âgée en fait ? Nous persistons à percevoir ce regard de mise à l'écart comme superficiel. Il fait de la résidence « celui » qui possède la personne âgée. Alors qu'elle pourrait plutôt être conçue comme lieu aménagé par elle selon ses désirs et ses besoins. Il nous semble que c'est la personne âgée qui doit être le point de départ de toute compréhension de l'appropriation de la résidence. Ici nous rejoignons les propos de Mallon (2004, p.9) :

«...les personnes âgées sont capables, en maisons de retraite, de reconstruire un monde privé et de maintenir leur identité, sociale et personnelle. Les individus qui résident en maison de retraite ne peuvent être uniquement et unilatéralement définis par la dépendance, une dépendance qui les placerait sous la domination des contraintes collectives et du personnel».

### **1.3. La résidence : institution et domicile**

Jusqu'ici nous avons parlé de la personne âgée comme active et dynamique dans les résidences de retraite. Qu'entendons-nous par résidence? Selon Le Robert (2004), le mot résidence réfère au «fait de demeurer habituellement en un lieu; lieu où une personne habite durant un certain temps, ou a un centre d'activités, sans y avoir nécessairement son domicile. Lieu, habitation où l'on réside» (p.975).

Le mot « résidence » que nous allons étudier dans ce travail est polysémique. Elle définit ici un foyer collectif, une institution comprenant des espaces collectifs et des espaces privés où les personnes âgées organisent leur univers propre. Les espaces collectifs sont faits pour la vie communautaire (public); les espaces privés sont le territoire de la personne âgée. La résidence de retraite comporte des lieux intimes, constitués par les chambres des personnes âgées, puisqu'elles abritent, au sens strict, l'intimité des résidents (Mallon, p. 8). La répartition de ces différents espaces, a dit Semprini (1994), est définie institutionnellement. Cependant, la personne âgée peut partitionner son espace privé en lieu d'activités et lieu de domicile. C'est donc elle qui gère son espace privé.

Les résidences de retraite sont très diverses tout comme les personnes âgées qui appartiennent à des milieux sociaux variés. Les résidences n'ont pas toutes le même fonctionnement mais elles assurent toutes la prise en charge des besoins potentiels des personnes âgées suivant des normes formelles et informelles. Nous nous attachons à comprendre comment la personne âgée s'adapte à ce nouveau contexte et, selon son désir, ne renonce pas à son identité et à ses activités mais plutôt les transpose dans un cadre nouveau qu'elle aménage à sa guise. Les manières de vivre l'institution sont diverses (Mallon, p. 159). Comme le signale Gisela Pankow (1993), il est faux de penser qu'il suffirait de changer d'espace pour changer de vie. Michel Bonetti (1994) renforce cette idée en soutenant que, par-delà l'histoire du sujet, l'habitat établit un lien avec le passé, malgré les ruptures successives éventuelles, comme une arche invisible reliant les constructions que l'on a occupées ultérieurement (p.68).

L'étude de l'appropriation de l'espace dans la résidence de retraite pourrait donc nous révéler différentes modalités marquant l'adaptation à un changement de contexte qui tient compte, d'une part, des règles institutionnelles et, d'autre part, de la continuité des activités et désirs du sujet s'incarnant dans l'usage qu'il en fait. Pour clore cette brève présentation de notre problématique sur la personne âgée dans son rapport avec la résidence de retraite, nous rappelons qu'il existe un lien très intime qui se forme et s'établit entre la personne âgée et son espace par sa manière d'y organiser les activités qui rythment son existence. C'est un lien sur lequel nous aurons à nous pencher par une analyse des concepts d'appropriation et d'aménagement de l'espace.

Si avant l'ère industrielle les personnes âgées organisaient leur fin de vie dans leur chez-soi, entourée de leur descendance, aujourd'hui elles sont concentrées dans un cadre institutionnel qui représente la vieillesse. Dans cette étude nous voulons donner la parole aux personnes âgées pour qu'elles nous révèlent le sens qu'elles donnent à l'espace qui est le leur dans ce lieu de fin de vie. Comment l'investissent-elles pour le rendre personnel? Comment négocient-elles leur marge de liberté et d'action dans ce milieu institutionnel? Nous allons tenter d'aborder ces questions en regardant les concepts d'appropriation et d'aménagement de l'espace.

## **2. L'appropriation de l'espace**

### **2.1. Appropriation : un concept multidimensionnel**

L'appropriation est un concept multidimensionnel. Elle comprend trois dimensions : la dimension pratique (action) la dimension subjective (symbolique), la dimension politique (sociale, institutionnelle). En effet, le dictionnaire Robert (2004 :52-53) définit l'appropriation selon ces trois dimensions : «*Action de s'approprier une chose*». Ce qui renvoie à une pratique. «*Approprier, rendre propre à un usage, une destination*». Rendre une chose appropriée c'est la rendre conforme à un besoin, à un usage; c'est la rendre convenable à une destination. «*S'approprier, faire sien*». C'est une action dépendant de l'individu. Elle est volontaire. Elle peut être liée à ses valeurs, à ses problématiques personnelles. C'est un acte subjectif. «*S'attribuer la propriété de quelque chose*». C'est devenir propriétaire, c'est avoir emprise sur quelque chose légalement ou illégalement. Socialement ou institutionnellement, on est toujours propriétaire par rapport aux autres. La possession sous-tend l'exerce d'un certain pouvoir. Cette définition courante du Robert, schématise la triple dimension de l'appropriation : la pratique, le subjectif ou symbolique et le politique.

La notion d'appropriation a été envisagée sous plusieurs facettes. Elle a longtemps été étudiée dans beaucoup de disciplines. Couramment employée par les anthropologues (Hall, 1966; Lorenz, 1970; Mello et Vogel, 2002), les psychologues (Fischer, 1981; Moles et Rohmer, 1998), les sociologues et les urbanistes, le terme appropriation recouvre une notion complexe, encore mal élucidée et dont le contenu diffère d'un auteur à l'autre (Merlin et Choay, 1998). Chacune de ces disciplines l'a considérée sous un angle différent. Étant un concept d'une très grande complexité, nous allons l'aborder dans ses trois dimensions : pratique, subjective ou symbolique et politique.

### **2.2. Appropriation et pratiques : un tout indissociable**

Serait-ce possible de distinguer les *pratiques* de l'appropriation? Ne serait-il pas erroné de penser que, dans l'appropriation de l'espace, les pratiques n'interviennent pas ou n'interviennent que très peu ou rarement? Si c'en était ainsi, la définition de

l'appropriation comme action serait caduque. En effet, l'aménagement, les usages ou activités dans l'espace sont liés de près à l'appropriation. Les pratiques ont rapport avec l'aménagement de l'espace\* et les activités qui s'y déroulent. Ces deux formes de pratiques constituent d'une certaine manière l'aspect concret de l'appropriation. Elles sont deux formes d'appropriation. Elles peuvent être à la fois individuelles ou collectives, volontaires ou planifiées. Leur interprétation n'est pas toujours immédiate. Elles peuvent être implicites ou explicites. Les pratiques relèvent donc d'un processus complexe et diversifié. Se divertir dans un espace, converser avec un voisin au balcon, accomplir une tâche régulière qui modèle un espace particulier, aménager un espace suivant un style sont des activités qui modèlent les pratiques d'appropriation.

Les espaces appropriés doivent leur identité aux pratiques. Les pratiques sont révélatrices des formes d'appropriation. Ce sont elles qui différencient les espaces collectifs des espaces individuels ou personnels. L'appropriation est caractérisée dans les uns comme dans les autres par les pratiques. Dans les espaces collectifs, les pratiques peuvent être plus ou moins normées, formelles, identifiables, hiérarchisées, fonctionnalisées et impersonnelles; tandis que, dans les espaces personnels ou individualisés, elles peuvent être plus informelles, floues et imprévisibles.

Les pratiques touchent toutes les phases de vie. Les gares d'autobus, les bibliothèques, les maisons de retraite, les restaurants, les églises sont des espaces de pratiques, mais de pratiques bien définies. Par exemple, le transport est la pratique liée aux gares d'autobus; la lecture est la pratique liée aux bibliothèques; les soins adaptés sont des pratiques liées aux résidences de retraite, la consommation est une pratique liée aux restaurants et la prière, la contemplation des mystères sont des pratiques de religiosité liées aux églises. Ce sont des espaces fonctionnalisés où les pratiques sont bien définies et explicites (Raymond, 1976, p.80). Toutefois, les personnes peuvent leur donner d'autres fonctions : rencontres d'affaires dans les restaurants, rendez-vous planifiés dans les gares d'autobus entre amis, parties de jeux entre adolescents dans les bibliothèques.

---

\* Objet de la prochaine section

Le sociologue Henri Raymond (1976) a défini les pratiques comme une manière de s'approprier l'espace. Il conceptualise l'appropriation de l'espace comme l'ensemble des pratiques qui confèrent à un espace limité les qualités d'un lieu personnel ou collectif; cet ensemble de pratiques permet d'identifier le lieu; ce lieu, à son tour, permet d'engendrer des pratiques, car il est devenu approprié pour celles-ci. En géographie, les pratiques sont considérées comme les manifestations concrètes de l'appropriation. Selon Pinson et Thomann (2002), la pratique est l'expérience vécue de nouveaux lieux. Les nouveaux habitants engendrent des modifications ou des transformations leur permettant d'identifier ou d'adapter leur nouvel espace à eux et à leurs activités. Ainsi, comment pourrait-on dissocier l'appropriation des pratiques? Elles constituent des formes variées d'appropriation. Les pratiques et l'appropriation forment donc une unité.

### **2.3. Appropriation : subjectivité et symbolisation**

À partir de l'élaboration précédente, retenons que les pratiques d'appropriation sont des actions ou des interventions qui relèvent à la fois du repérable et de l'implicite. Elles peuvent être identifiables tout comme elles peuvent être enchâssées dans des interprétations personnelles parce qu'enracinées dans des habitudes individuelles.

En psychologie, la notion d'appropriation a été développée au niveau conceptuel bien avant que la notion «d'appropriation de l'espace» ne soit venue au jour (Korosec-Serfaty, 1973). Dans cette discipline, l'appropriation est pensée comme une manière de matérialiser une part de son univers mental dans l'espace physique environnant, pour le faire nôtre. La matérialisation évoque l'affectation de symboles au lieu. Or, a écrit Bachelard (1957), vivre l'espace, c'est entrer en résonance avec sa valeur poétique et sa dimension symbolique. Pour Henri Raymond (1976), l'appropriation de l'espace est aussi toujours liée à un symbolisme. La symbolisation concerne le rapport de quelqu'un à l'espace. Elle qualifie le processus par lequel l'espace se charge ou est chargé d'une résonance ou d'une connotation particulière. Les symboles changent suivant les espaces et les individus. La symbolisation de l'espace reflète la nature du rapport qu'un individu entretient avec son espace. Les symboles constituent donc la concrétisation de l'aspect subjectif l'appropriation. Par conséquent, ils donnent sens aux pratiques d'appropriation.

Par les symboles, l'espace de quelqu'un devient un espace nommé, découpé virtuellement, connoté pour des activités.

Les symboles n'agissent pas de manière singulière. Ils ont comme supports les objets. Des éléments concrets, réels auxquels on attribue des significations au-delà des conventions culturelles et sociales qui déterminent préalablement leur usage. Ils sont symbolisés car ils sont empreints de désirs, de souvenirs, de sentiments. Par leur appropriation symbolique, les objets délimitent, cloisonnent, accueillent, signifient l'attachement à autrui, etc. Une pendule, un portrait, une carte postale, un objet posé sur une table, un fauteuil placé dans un coin, un dessin sur un mur, peuvent être des supports symboliques. Ils peuvent se référer à des relations de type amical, familial, professionnel, idéologique. L'appropriation est donc un acte subjectif. Les symboles matérialisés dans les objets sont une dimension où s'inscrit l'appropriation. La symbolisation est utilisée dans tous les domaines de la vie (Lazar, 1996). Tout ce que l'homme fait implique une interaction avec un autre élément disait Edward T. Hall (1984).

Quel niveau de relation peut-on saisir à partir de la pratique symbolique dans l'appropriation? D'abord, dans le processus d'appropriation, un individu est incontestablement un acteur. À ce titre, il est agissant, il crée en donnant sens à ses activités. Ensuite, l'ensemble de ses activités ou pratiques porte sur des objets dans l'espace. C'est une relation symbolique de type individu-objet. Au sein de cette relation difficilement repérable de l'extérieur, l'appropriation devient un acte d'interprétation et de projection de significations. Il y a de l'action parce que l'individu matérialise. Il s'invente des pratiques d'appropriation par lesquelles il adapte symboliquement l'espace à sa personne en le faisant sien.

Ainsi, les expressions définies au départ : *«faire sien»* et *«s'attribuer la propriété de»* ne renvoient pas à une perception neutre mais à des désirs, des sentiments et de l'attachement. Ces expressions sont fortement liées aux valeurs, aux croyances, aux idéaux de l'individu. La prise de possession suppose, de la part de l'individu, l'attribution de significations aux objets nouvellement possédés. Une image pieuse ou le



portrait d'un leader politique ne fera pas appel aux mêmes valeurs dans un espace, selon que l'individu soit religieux ou membre de parti politique. Les symbolisations ne sont donc pas innocentes dans l'acte d'appropriation. Ainsi, l'acte de symbolisation de même que celui de l'appropriation sont liés au vécu d'un individu. Ils sont insaisissables en dehors du point de vue de l'individu impliqué. Par conséquent, l'appropriation est un acte subjectif. Elle est action et intervention sur un espace pour le transformer et le personnaliser (Fischer, 1997). L'individu participe à la vitalité de ce processus en fonction de sa connaissance des objets dans l'espace (cognitif), de son attachement au lieu (affectif) et des caractéristiques et propriétés de cet espace et des objets qu'il y distribue (matériel, physique)\*.

#### **2.4. Appropriation : dimension politique et institutionnelle**

Nous venons de voir que les pratiques d'appropriation (usage et aménagement pour l'usage) sont une «manière» de projeter des significations dans un espace au moyen de symboles. L'appropriation est donc un processus de transformation d'un espace (Fischer, 1997). Cet acte de transformation suppose l'autorité légitime d'agir sur cet espace et est alors lié aux contextes institutionnel et social. Il participe à un niveau organisationnel formel et informel. Formellement, l'individu doit être cohérent avec le reste de son environnement. Son comportement doit refléter les normes, les règles du milieu dans lequel il évolue. Informellement, il peut imposer ses propres règles à son cadre personnel sans nuire à l'harmonie ambiante. De ce fait, l'appropriation est définie culturellement en référence aux éléments de l'environnement qui permettent à l'individu de réaliser pleinement des potentialités latentes et d'acquérir ainsi une certaine «valeur» dans son milieu (Fischer, 1981). Voyons dans ce rapport l'ordre, la discipline, l'attribution de rôle, la participation en référence à une institution, une communauté ou un groupe. En un mot, l'appropriation est un acte de contrôle dans l'utilisation de l'espace par l'homme, dans toutes les activités qu'il entreprend. Les marquages, manière de signer un espace par des inscriptions pour l'identifier à soi, est un exemple concret de contrôle, de prise de possession. L'équilibre des rapports individuels et collectifs en dépend largement. Cherchant à dégager les complexités du phénomène d'appropriation,

---

\* Voir section suivante

certaines chercheurs soutiennent que l'acte ou le processus de prendre quelque chose pour soi ou de rendre quelque chose sien, a été pendant longtemps le mot désignant la prise de possession abusive ou même illégale. Cette «*possession abusive*» peut être interprétée comme une voie de contournement du sens.

Hall (1984) utilise le terme technique de *territorialité* par lequel les ethnologues désignent la prise de possession, pour décrire le contrôle en tant qu'usage et défense d'un territoire par les organismes vivants.

«Les oiseaux ont des territoires identifiables, sur lesquels ils couvent et se nourrissent. Les carnivores possèdent des territoires de chasse... Lorsqu'ils sont dans l'arène, même les taureaux espagnols tendent à délimiter des territoires de retraite d'où il est difficile de les déloger. Les mendiants ont un terrain d'action, tout comme les policiers qui tentent de les en déloger; les prostituées travaillent sur un côté déterminé de la rue. Les vendeurs et les démarcheurs ont leur territoire propre et le défendent comme tout organisme vivant.» (p.64)

À la lumière de ces illustrations empiriques, on peut soutenir que, au lieu d'être un lieu de tension et de rapport de forces, l'appropriation est plutôt un lieu d'accommodement de significations. Il y a d'abord l'identité du lieu (adaptation à soi), sa possession (pouvoir, maîtrise), sa délimitation (marquage symbolique), les actions émergentes (les pratiques) et sa défense (attachement, affectivité). Étant une dynamique de contrôle, on peut définir l'appropriation comme un lieu d'exercice du pouvoir : un acte d'emprise sur un espace au moyen d'actions réelles et symboliques. Ce sont des relations de possession et d'attachement.

Les cadres institutionnels et sociaux constituent le milieu environnant. Il véhicule des normes, des principes préétablis, explicites. La proximité avec ce cadre institutionnel est la base d'une grande partie des relations. À l'intérieur de ce cadre, l'individu a un statut reconnu et défini dans les règles internes. Il est doté de certains droits, privilèges et responsabilités envers l'institution en rapport avec l'utilisation de l'espace. Il s'approprie l'espace dans l'institution en se conformant et en s'ajustant aux exigences. À son tour l'individu doit composer avec ses règles et ses manipulations symboliques. Les individus et l'institution sont liés par un cadre juridique par rapport à la location de l'espace.

On est en droit de conclure que l'appropriation est un acte de rencontre de deux systèmes d'interprétation. L'individu subit le pouvoir par sa sujétion aux normes, aux règles et aux manipulations symboliques. C'est l'adaptation à l'«autre». Il détient aussi son propre pouvoir parce qu'il peut contourner les sens préétablis, officiels et explicites en créant du sens pour lui-même. C'est l'adaptation à soi. Le pouvoir dans son sens appropriatif devient une relation d'action et de transformation où l'individu joue et négocie avec les règles. Le sens n'étant pas inhérent à tout cadre préétabli, l'individu investit du sens en le créant à partir de l'expérience en choisissant parmi les interprétations possibles, celle qui lui semble la meilleure. C'est un processus sélectif, énoncé (Weick, 1969). C'est une démarche processuelle et dynamique.

À partir d'un tel constat, l'appropriation de l'espace définit un ensemble de pratiques qui font sens pour quelqu'un à l'intérieur d'un contexte institutionnel et social. Les pratiques peuvent s'aligner aux normes préétablies tout comme elles peuvent les contourner par des habiletés individuelles. C'est à ce point de vue que l'appropriation de l'espace est un processus de transformation qui confère à un espace son caractère personnel ou collectif. L'appropriation, dans son sens de s'attribuer et de se faire reconnaître le statut de propriétaire, est bien entendu inséparable de plusieurs notions juridiques et économiques : propriété évidemment mais aussi possession, richesse, bien, capital, patrimoine, etc. (Ripoll et Veschambre, 2005). Selon Proshansky (1976), l'appropriation de l'espace n'est pas nécessairement l'appropriation en un lieu mais l'extension d'un contrôle permettant à l'individu de dominer (maîtrise, pouvoir) son environnement au lieu d'être dominé par lui. En d'autres termes, il est juste de prendre en compte, dans l'étude de l'appropriation de l'espace, le politique (contrôle, pouvoir), le contexte (environnement, les manipulations symboliques) et l'individu comme acteur-sujet.

## **2.5. Appropriation : adaptation et relation**

Notre démarche tiendra compte des dimensions pratique, symbolique et politique de l'appropriation. Nous considérons l'appropriation de l'espace comme un processus de relation, entendue d'abord comme action de transformation de l'espace aménagé à partir

d'une vision subjective et ensuite comme création et projection de sens dans l'espace. Nous voulons comprendre le sujet dans la façon dont il exprime son utilisation différenciée et individualisée de l'espace par ses valeurs, ses activités et ses croyances. Nous tenterons de comprendre comment il négocie les règles dans ses relations avec l'institution. Nous pourrions aborder l'appropriation dans une perspective étic si telle était notre préoccupation. Nous regarderions alors seulement le mode d'aménagement de l'espace et les pratiques qui y prennent corps. Nous pourrions alors décrire les comportements des différents acteurs et les comparer. Cependant, nous préférons étudier le phénomène de l'appropriation non pas de l'extérieur, mais en privilégiant dans une perspective émic le point de vue de l'individu sur ses pratiques dans l'espace. Nous nous intéressons alors aux interprétations, aux raisons, au sens donné par celui-ci à ses pratiques d'appropriation. Cela nous permettra d'avoir accès au pourquoi de ses comportements.

Enfin, au regard de tout ce qui précède, il apparaît que toutes ces clarifications lexicales et conceptuelles sont reliées les unes aux autres. En abordant l'appropriation de l'espace par la personne âgée dans la résidence de retraite en privilégiant ses pratiques, ses interprétations sans faire l'économie de la dimension politique et institutionnelle, son mode d'appropriation pourra s'avérer révélateur de sa conformation ou de son contournement du cadre institutionnel préétabli. Abordons le concept d'aménagement de l'espace dans la section suivante.

**Tableau 1: Les modalités d'appropriation de l'espace**

APPROPRIATION DE L'ESPACE					
Pratique (Actions, intervention)		Symbolique (Projection de significations)	Politique (Possession, contrôle, acte d'emprise)		
Aménagement de l'espace	Usages, activités dans l'espace	Sens donné aux espaces	Formelle	Informelle	
Espace collectif	Normé, fonctionnel, formel, relativement simplifié.  Ex. : Salle d'auscultation d'une clinique	Repérables, hiérarchisées, impersonnelles, explicites, identifiables, définies, prévisibles.  Ex. : Salle de réunion d'une administration	Matérialisation de désirs, de sentiments. Rapports à l'espace : <ul style="list-style-type: none"> <li>➤ connotation,</li> <li>➤ virtualisation,</li> </ul> Attribution de significations aux objets : acte subjectif difficilement repérable  lié au vécu de l'individu, action, intervention, transformation, marquage du lieu.  Ex. : privatisation provisoire d'une rue par des joueurs de football	Autorité légitime, attribution de rôles, références à la culture, à l'institution ou au groupe social, action normée, préétablie, explicite, responsabilités envers le collectif, ajustement et conformation aux règles, cadre juridique, sens officiel.	Utilisation de règles personnelles, contrôle de l'utilisation de l'espace, marquage du lieu, identification à soi, actions réelles et symboliques, création de sens pour soi-même, Processus sélectif, énoncé, dynamique.
	Informel, personnel, complexe, adapté à soi.  Ex. : transformation d'une salle à manger en un lieu de détente.	Diversifiées, imprévisibles, floues, irrepérables, implicites, habitudes individuelles.  Ex. : conversion d'une cuisine en bibliothèque	Personnalisation de l'espace	Ex. : interdiction de peindre les murs d'un appartement loué	Ex : décoration picturale des murs d'un appartement
Formes d'appropriation de l'espace			Manipulation symbolique	Contournement du sens préétabli	

### **3. L'aménagement de l'espace**

#### **3.1. Aménagement : notion extensive**

Le Robert (1994, p.34) définit l'aménagement comme une «*action*». Cette «*action*» se veut transformation d'un espace destiné à des usages tant spécifiques que multiples. C'est un mode d'affectation d'un lieu. Concept à prédominance géographique, l'aménagement est pluridisciplinaire par nature (Merlin, 2002). On accole souvent au mot «*aménagement*» un adjectif ou une précision. Ainsi, on parle d'aménagement urbain (ou urbanisme) ou rural, d'aménagement d'un milieu (montagne, littoral, etc.), comme on traite d'aménagement agricole, industriel, commercial, sanitaire, universitaire, des transports, etc. (Merlin, p.48). L'aménagement est donc une notion extensive. Elle recouvre donc des domaines d'expérience ou d'activités fort diversifiées (Cardot, 1987, p.11).

L'aménagement est la disposition relative d'éléments d'architecture, de décoration et/ou de mobiliers pour répondre à un besoin déterminé. Dans tous les cas, l'aménagement vise l'atteinte d'une certaine fonctionnalité. C'est en somme la transformation d'un espace ou l'ordonnement des objets en vue d'un usage défini (Calsat et al., 1993, p.15-18). «*Aménager*», c'est disposer avec ordre, c'est prendre en compte ce qui existe déjà pour l'améliorer. (Cazelais, Chevalier et Beaudet, 1999, p.94). En psycho-sociologie, l'aménagement c'est la capacité à agir sur la configuration d'un lieu tout en s'y adaptant (Fischer, 1997, p.32). Du point de vue anthropologique, l'aménagement renvoie au mode de groupement des éléments dans l'espace, au mode de partition interne. Il varie selon l'humeur, l'histoire et la culture d'un individu. L'aménagement de l'espace donne des noms au lieu en désignant leur fonction. Les pièces nommées correspondent à des fonctions particulières et souvent décrivent les objets ou les activités qui sont associées à un espace (salle à manger, salle de bain, etc.). L'aménagement fournit le refuge où l'on se sent bien et permet dès lors d'être soi-même (Hall, 1966. p.132). Selon Pierre Merlin (2002), l'aménagement est concerné au premier chef par l'espace à organiser. C'est l'action et la pratique de disposer avec ordre, à travers l'espace. Il traduit dans l'espace les activités des hommes. C'est une démarche

volontaire et réfléchi : une planification de l'espace. Il peut être considéré comme une praxis (action) et une pratique (pp.1-2).

Cette praxis est exécution, manière de faire, confrontation aux réalités complexes et multiples. Mais la pratique de l'aménagement est plurielle. C'est celle de l'homme d'études qui mène collecte des données, enquêtes et analyses. C'est celle du responsable administratif qui prend une multitude de décisions ponctuelles qui concourent à faire l'aménagement sur le terrain. C'est surtout celle de l'élu qui prend les décisions finales. La pratique est également multiple. C'est celle du juriste qui fixe les règles d'occupation de l'espace, celle du géomètre qui divise les terrains, celle de l'ingénieur qui construit les infrastructures, celle du planificateur qui élabore un projet, celle de l'architecte qui conçoit les bâtiments (p.41).

L'aménagement de l'espace est donc une action menée sur un espace. C'est une intervention ou une structuration d'une étendue mesurable, du cadre construit ou bâti et des objets qui supportent les activités d'une collectivité ou d'un individu dans l'espace. Étant une praxis, il vise la manière d'occuper l'espace. L'aménagement est donc par essence la première forme d'appropriation de l'espace. Il comprend des aspects matériels mais aussi des valeurs intériorisées. Nous allons, dans les pages qui suivent, considérer ce concept selon trois aspects qui nous apparaissent essentiels : le fonctionnel, l'esthétique, l'axiologique (des valeurs). Finalement, nous discuterons des contraintes qui peuvent être liées à l'aménagement d'un espace institutionnel comme dans une résidence.

### **3.2. L'aménagement et la fonctionnalité**

L'aménagement fonctionnel est concerné avant tout par la disposition de l'espace intérieur. C'est le classement des activités dans un cadre spatial organisé, c'est-à-dire unifié, cohérent ou prévisible. C'est un mode de groupement, un mode de partition interne correspondant à des fonctions particulières telles que la préparation de la nourriture, la consommation des repas, la réception et les activités sociales, le repos et le sommeil, la procréation et l'hygiène (Hall, 1966, p.132). En conséquence, l'aménagement fonctionnel renvoie à l'utilisation spécialisée d'un espace. C'est ainsi que l'on distingue une chambre d'une salle de douche et que l'on attribue des noms aux espaces. Répondant à un ou des buts, un aménagement remplit une ou des fonctions. L'aménagement est donc subordonné à l'usage qui demeure sa finalité.

Considérant les définitions conceptuelles explorées au début de ce chapitre, l'aménagement ne se révèle pas une pratique identique partout : ordonnancer, disposer, transformer, modifier, embellir un espace sont des actions qui peuvent chacune faire l'objet d'une attention particulière dans un processus d'aménagement. Selon Cerver (1999 :18), la fonctionnalité de l'aménagement peut résulter de diverses circonstances : la variation du nombre de personnes au foyer, la nécessité de créer un nouvel espace pour intégrer le lieu de travail au domicile, la croissance des enfants qui auparavant partageaient la même chambre et qui, maintenant, ont besoin d'un nouvel espace individuel. L'aménagement a donc un caractère évolutif. L'aménagement fonctionnel peut être aussi un acte de différenciation. Il comporte des variations au niveau des configurations spatiales. Ainsi distingue-t-on les espaces aménagés unifonctionnels destinés à un usage spécifique et les espaces aménagés de manière multifonctionnelle destinés à de nombreux usages (Hall, 1966 :136). Il y a de cela seulement quelques années, il était habituel de considérer la salle de bain comme une pièce secondaire et marginale, bonne seulement à satisfaire certaines exigences élémentaires de l'utilisateur. De nos jours, ses fonctions se sont multipliées. La salle de bain en plus d'être réservée aux simples besoins physiologiques, sert à l'exercice d'activités très variées et communes de la vie quotidienne : bain et douche, toilette générale des adultes et des enfants, rasage et épilation, manucure et pédicure, massage, soins cosmétiques propres aux femmes ou bain relaxant (Cerver, 1999 :184). La fonctionnalité de l'aménagement comporte d'autre part des colorations culturelles :

Au Japon, par exemple, les murs sont mobiles : on les ouvre ou on les replie au gré des diverses activités domestiques. Aux États-unis, les gens se déplacent d'une pièce à l'autre ou d'une partie de pièce à une autre pour satisfaire chaque activité particulière, qu'il s'agisse de manger, dormir, travailler, avoir des contacts sociaux (Ibid. :141).

L'aménagement ne se limite pas uniquement à son caractère fonctionnel, utilitaire; il comporte aussi des éléments qui lui confèrent personnalité et charme, des éléments qui renvoient à un occupant, son image. La décoration et/ou l'ornementation contribue de manière efficace et décisive. Il convient d'analyser aussi cet aspect de reflet voire de création identitaire.



### 3.3. L'aménagement et l'esthétique

L'esthétique c'est la science du beau dans la nature et dans l'art (Calsat et al, 1993 :132). La décoration est conçue comme l'ensemble des aménagements de mobilier, peinture, architecture, sculpture et éclairage destinés à embellir une construction ou un logement (Ibid. :100). Cerver (1999 : 94) définit quant à lui l'esthétique comme la conjugaison de différents éléments qui font d'une pièce une réussite. C'est un ensemble harmonieux. La décoration est un thème où de nombreux facteurs entrent en jeu et ont leur importance : l'harmonie, les lignes, les proportions, le calcul des superficies...et les couleurs. La décoration exprime donc le sentiment d'appartenance et donne de la personnalité à l'espace (Cerver, p.88). Les tableaux, les objets de collections, les bibelots, les photographies qui apportent élégance et originalité à un espace par leur agencement, leur texture, l'harmonie de leur couleur, traduisant d'une part l'esprit inventif de l'habitant et d'autre part révélant d'une certaine manière son identité. Cerver (1999 :22) renforce cette idée en soutenant que l'intérieur d'un logis reflète la manière de concevoir la vie de celui qui l'habite. C'est la raison pour laquelle, dans une décoration intérieure, le centre d'intérêt principal de l'individu définit la fonction de son espace (1999 :72). Selon l'auteur, pour réussir «son» intérieur, il est essentiel en premier lieu de connaître ses besoins puis de rationaliser l'espace dont on dispose (1999 :73). La décoration intérieure exprime la manière d'être de quelqu'un, ses goûts, ses besoins et ses préférences. Le choix des meubles, leur placement dans l'espace et leur adaptation contribuent à créer un message révélateur. En ce sens, les meubles choisis, les objets du décor rythment et dynamisent l'espace aménagé par quelqu'un en fonction de sa personnalité et de sa vision du monde. L'individu essaie de créer une ambiance, un climat dans lequel il se sentira confortable :

Dans le but d'oublier la monotonie et le vacarme de la vie en ville, des demeures urbaines sont décorées selon le style des maisons champêtres et rurales. C'est un type de décoration qui tente de créer une atmosphère de tranquillité, de confort et de naturel à travers la simplicité du mobilier et des matériaux, des objets et éléments décoratifs qui peuvent apporter cette incomparable saveur campagnarde (Cerver, 1999, p.122).

L'esthétique combine donc l'«utilitaire» et l'«agréable» en faisant parler les meubles et le décor dans un espace que l'on sente «à soi», au sein duquel on se donne

des habitudes, on reproduit quotidiennement des pratiques et des interactions (Paul-Lévy et Ségaud, 1983, p.31). Pour Moles et Rohmer (1998), les objets assignent une subordination, une utilisation de l'espace par l'individu. «C'est par la modification, l'aménagement de l'espace que l'individu se marque dans sa créativité» (p.75). Une fois aménagé, l'espace devient le support des liens et des pratiques de l'individu.

### 3.4. L'aménagement et l'axiologie

L'aménagement de l'espace peut se définir aussi comme un langage en exprimant les valeurs chères à un individu, au moyen d'éléments qui peuvent constituer des repères dans sa vie quotidienne. Comme le soulignent Cox et Minahan, «*Ornament and decoration are both material manifestations of convention and indicators of value*» (Cox et Minahan, 2005: 530). En effet, les objets peuvent relier leurs propriétaires aux autres, proches ou lointains, vivants ou morts, mais aussi à leur environnement physique direct. L'aménagement peut signifier en même temps l'identité individuelle, la solidarité familiale et quantité d'autres valeurs (Segalen et Le Wita, 1993). Une lampe, un crucifix, une armoire, une médaille reçue dans son travail, des souvenirs de jeunesse, des meubles de mariages, des photographies de famille sont quelques-uns des objets qui peuvent transcender la fonction purement décorative pour proposer une image de soi, de la famille, des rapports professionnels, anonymes ou célèbres. La division de l'espace ou le mode de placement de certains objets est aussi liée aux valeurs imposées par la société, la culture, les croyances ou les coutumes. Selon Segalen et Le Wita, les objets proposent une image de soi-même qui constitue une partie de la mise en scène de soi dans la vie quotidienne. Ils révèlent les projets sociaux et culturels des habitants (p.93).

*«Decoration can also signify the necessary, the functional, and the stable in architectural construction as it 'celebrates the presence of things'...Ornament can be seen as 'an artifice for claiming space as meaningful' and as 'a language of pattern which ritualizes function and structure within a design'... the power of decoration as a framing process where marking and boundary setting are not just 'purely decorative' but may be thought of as processes of violence.»* (Cox et Minahan, 2005 :530-541)

«L'aménagement traduit ici un désir d'investissement affectif dans le chez soi. L'individu utilise des objets pour qualifier symboliquement l'espace; tout aménagement s'accompagne ainsi d'une prise en charge de ses goûts artistiques ou de repère de l'histoire familiale» (Fischer, 1981 : 106-107).

Ce bref survol des trois aspects de l'aménagement a montré que celui-ci est une action à visée fonctionnelle, esthétique et axiologique. Les pratiques d'aménagement peuvent donc être comprises comme des pratiques de personnalisation d'un espace reposant sur des significations personnelles. Il est donc une action pensée puis opérationnalisée suivant le mode de vie de chacun.

### **3.5. L'aménagement : les contraintes à l'adaptation**

L'aménagement peut obéir à des contraintes matérielles et institutionnelles tout comme il peut être assujéti à certaines adaptations rendues nécessaires par les circonstances de la vie de l'occupant. Les maisons de retraite peuvent en donner une illustration. Les locaux des résidences sont des espaces standardisés et fonctionnels. Ces espaces y sont organisés de manière similaire pour tous. Les occupants sont ainsi soumis presque aux mêmes contraintes spatiales. Ils ne peuvent pas en modifier la structure de façon significative comme par exemple en procédant à la suppression d'une cloison.

Leur propre condition physique peut aussi être source de contraintes les empêchant de faire un aménagement qui refléterait mieux leur image de façon idéale. Ils doivent tenir compte de certains évènements tels qu'une aggravation d'un handicap qui rend la vie habituelle impossible, une ou plusieurs chutes, des oublis dangereux. C'est alors le sens de leur monde personnel qui s'en trouve perturbé (Mallon, 2004 :127). Il y a donc un écart entre ce que l'on aimerait faire comme aménagement et ce que l'on doit faire pour être en sécurité. Exemple : poser des appuis dans la salle de bain, un lit d'hôpital dans la chambre. Aussi Isabelle Mallon interprète-t-elle la notion d'adaptabilité par le terme de l'«équilibre». L'équilibre c'est un compromis entre l'incidence de l'institution sur la vie de l'individu et un usage privé de l'hébergement collectif. Il s'agit alors de minimiser les impacts des contraintes sur leur vie personnelle. Ainsi, entrer en maison de retraite ne signifie pas renoncer à son mode de vie, mais l'aménager (Ibid., p.87). La notion d'adaptabilité renvoie donc à la préservation des habitudes de la personne, son espace personnel, sa liberté, tout en se pliant aux contraintes de l'institution et aux limites de sa condition.

L'aménagement adapté devient traduction des liens tout comme des ruptures familiales, expression de l'harmonie ou de désaccord avec l'institution d'accueil. L'aménagement permet de créer du sens par la conjonction du fonctionnel, de l'esthétique et l'axiologique non sans une quelconque négociation avec les règlements de l'institution et ses propres limites. Ainsi, l'aménagement participe à la redéfinition du cadre de vie d'un individu. Étant organisation de l'espace, il est l'expression de la liberté individuelle et d'un mode de vie. Lieu d'innovation, de valorisation et de réinvention des conditions personnelles, familiales, professionnelles ou amicales, l'aménagement répond donc à des motivations complexes. Une telle pratique subjective ou intersubjective n'apparaît pas immédiatement perceptible à l'observateur. C'est pourquoi il nous semble important de laisser les personnes âgées nous expliquer les raisons qui les ont amenées à élaborer leur aménagement de cet espace qui leur propre.

#### **4. Question de recherche**

Dans notre questionnement sur le mode d'appropriation des personnes âgées en résidence de retraite, nous avons posé l'interrogation suivante : Comment les personnes âgées investissent-elles leur espace pour le rendre personnel? Cette question a fait valoir notre problématique sur la personne âgée dans son rapport avec la résidence de retraite, mais a cerné peu le sens donné par les personnes âgées à leurs pratiques d'appropriation. En d'autres termes, cette question se révèle trop générale et imprécise au regard de l'éclairage apporté par l'analyse des concepts d'appropriation et d'aménagement. Ayant donc privilégié leurs pratiques et leurs interprétations dans leur utilisation différenciée et individualisée de l'espace, nous préférons maintenant aborder notre problématique de la façon suivante : comment les personnes âgées s'approprient-elles leur espace en maison de retraite?

**Tableau 2 : Aménagement de l'espace**

Fonctionnalité	Esthétique	Axiologique (les valeurs)	Adaptabilité/contraintes
<p>Partition interne de l'espace.</p> <p>Subordination de sections de l'espace à un usage particulier.</p> <p>Désignation d'un espace en fonction de son utilisation spécialisée et des activités associées :</p> <p>Chambre à coucher</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>➤ salle à manger</li> <li>➤ salle de bain</li> <li>➤ salon, bureau.</li> </ul> <p>Répartition des meubles et des objets en fonction de cet usage.</p> <p>Ex. : Différents usages :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>➤ préparer de la nourriture,</li> <li>➤ dormir,</li> <li>➤ Recevoir des visiteurs, travailler</li> </ul>	<p>Sentiment d'appartenance.</p> <p>Personnalisation à partir de sa</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>➤ conception de la vie,</li> <li>➤ manière d'être.</li> </ul> <p>Création d'ambiance :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>➤ choix de meubles (antique, rustique, moderne; en bois ou en métal)</li> <li>➤ texture des objets</li> <li>➤ harmonie des couleurs.</li> </ul> <p>Ex. : Divers objets et éléments décoratifs comme des bougeoirs en argent placés sur une table antique aux pieds tournés.</p>	<p>Mise en scène de soi; investissement affectif dans le chez-soi par la division de l'espace et le mode de placement des objets.</p> <p>Affirmation des liens à des personnes ou à des groupes.</p> <p>Présentation de l'identité sociale.</p> <p>Ex. : Chambre personnelle pleine de souvenirs de voyages; salon orné de diplômes ou de symboles religieux.</p>	<p>Compromis entre les règles de l'institution et ses routines personnelles.</p> <p>Négociation avec les règles institutionnelles.</p> <p>Création du sens par la conjonction du fonctionnel, de l'esthétique et de l'axiologique.</p> <p>Ex. : Interdiction</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>➤ de supprimer une cloison d'un appartement</li> <li>➤ de couvrir un mur entier de miroir.</li> </ul>
<p><b>Caractère évolutif et différencié de l'usage de portions de l'espace</b></p>	<p><b>Révéléateur du style, de l'identité de l'occupant</b></p>	<p><b>Qualification de l'espace par des symboles témoignant des valeurs du résident</b></p>	<p><b>Préservation des habitudes du locataire tout en se pliant aux contraintes du milieu</b></p>

## **Chapitre deuxième : Méthodologie**

Notre revue de littérature a fait valoir la nécessité d'accéder au monde des personnes âgées et de comprendre la manière dont ce monde est pratiqué et vécu dans leur espace personnel. Dans le cadre de cette démarche de compréhension, nous nous proposons d'exposer dans le présent chapitre, la méthodologie ayant servi à la collecte des données ainsi qu'à leur analyse. Nous débattons successivement : de notre position épistémologique et du choix de notre approche méthodologique, des critères de la sélection de notre terrain de recherche, de l'analyse des données pour aboutir enfin aux critères de fiabilité et de validité des résultats obtenus.

### **2.1. Position épistémologique et approche méthodologique**

Dans notre étude, il importe de nous familiariser avec les pratiques et les symboles permettant aux personnes âgées d'identifier ou d'adapter leur nouvel espace à elles. Il s'agit de comprendre leurs interprétations et leur mode projection de significations dans l'espace. Pour y parvenir, nous avons formulé la question suivante : comment les personnes âgées s'approprient-elles leur espace en maison de retraite? Il s'agit alors de nous référer aux réalités de ces individus et aux significations qu'ils attribuent à leurs actions dans l'espace. D'où la nécessité d'utiliser les méthodes appropriées pour la compréhension de tels faits.

Dans leur ouvrage, Burrell et Morgan (1979) classent les recherches en sciences sociales selon quatre paradigmes qu'ils organisent autour de deux axes. Le premier axe oppose la dimension objectiviste à celle dite subjectiviste. Le deuxième axe oppose la sociologie de la régulation à celle du changement radical. Les quatre paradigmes sont : fonctionnaliste, interprétatif, radical humaniste et radical structuraliste. Nous nous associons au paradigme interprétatif qui se range du côté subjectiviste et de la régulation sociale. Nous avons considéré l'approche qualitative parce que cette approche nous aide à rendre mieux compte de la subjectivité des réalités individuelles en présence.

La méthode qualitative paraît être la mieux appropriée pour aborder ce phénomène en valorisant le point de vue subjectiviste. Nous avons considéré les

personnes âgées comme des sujets autonomes dans leurs pratiques. Aussi, l'approche émic basée sur l'idée que l'on peut comprendre le monde social à partir de la connaissance et de l'expérience du sujet est celle qui a semblé le mieux convenir à notre démarche. Il s'est agi alors de nous référer aux réalités de ces individus et aux significations qu'ils attribuent à leurs actions dans l'espace.

## **2.2. Choix du terrain**

Notre choix de terrain porte sur une résidence située à Montréal. Le choix de Montréal revêt une importance géographique remarquable. Dans la province de Québec, Montréal est la ville où l'on rencontre un nombre important de résidences pour personnes âgées comportant des services variés. Selon les récentes données, 2 417 résidences privées, totalisant 88 807 places, se sont inscrites volontairement au registre du Ministère de la Santé. Depuis 2003, il s'est construit près de 9 000 logements pour personnes âgées dans la seule région de Montréal\*. La résidence choisie est la propriété d'une congrégation religieuse. Notre choix s'y est arrêté en raison d'une étude exploratoire que nous y avons effectuée en hiver 2006 dans le cadre du cours «Méthodes d'études sur le terrain». Cette étude exploratoire nous a permis de nous familiariser avec ce terrain. L'analyse de cette première étude ayant été révélatrice, nous avons finalement privilégié cette résidence comme terrain de recherche. Plusieurs raisons ont justifié ce choix.

Il importait pour nous d'avoir des sujets évoluant dans un même contexte de résidence parce que nous avons voulu analyser comment les personnes âgées expérimentent le rapport avec l'espace et le rapport avec une même institution. Ce sont des sujets autonomes. Ce critère renvoie à leur lucidité apparente parce qu'il garantit un certain degré de précision au niveau de leurs verbalisations.

Tous les sujets rencontrés évoluent dans la même institution avec le même référent. Ce contexte partagé nous offre la possibilité de comparer le lien qu'ils ont avec ce même contexte institutionnel. Leur compréhension du même contexte nous était donc indispensable car il privilégie des similarités et des variétés au niveau des perceptions

---

\* *Lapresseaffaires.com*, 19 juin 2006

individuelles et des configurations spatiales. De plus, nous avons choisi de rencontrer des hommes et des femmes qui possédaient des caractéristiques personnelles différentes afin de faire émerger de l'analyse des conceptualisations qui se prêtent à une variété de profils.

Au niveau spatial, cette résidence comporte des appartements aménagés différemment. Il y a des appartements de 1½, 2½, et de 3½ pièces. Cette variété d'espace nous a permis de voir dans quelle mesure des sujets évoluant dans des cadres spatiaux identiques et différents peuvent adapter ou non leur nouvel espace à eux par rapport à l'ensemble du cadre institutionnel. Elle favorise des analogies et des différenciations. Nous pouvons confronter différents points de vue surgissant du même contexte pour en dégager finalement le sens.

### **2.3. La collecte des données**

La collecte de nos données a été réalisée en février et mars 2007. L'entrée sur le terrain a nécessité certaines négociations avec la direction de l'institution. Par exemple, la direction nous obligeait à rencontrer les participants dans un salon communautaire. Selon le cadre défini par notre méthodologie, il fallait rencontrer les participants en contexte, c'est-à-dire, dans leur espace pour pouvoir obtenir des relevés matériels de leur espace pour les comparer ensuite à leurs verbalisations. Les logiques de reconstructions d'un chez-soi par les personnes âgées en institution peuvent être mieux dégagées par une confrontation des discours aux lieux dans lesquels ils s'énoncent (Mallon, 2004 : 39).

Un échange éclairant avec la direction nous a facilité son autorisation après que nous lui ayons proposé de nous faire accompagner régulièrement d'une résidente nonagénaire avec qui nous avons réalisé notre étude exploratoire en mars 2006. En effet, c'est elle qui devait aussi nous présenter aux différents participants de la recherche vivant dans la résidence. Elle nous met en contact avec les gens recherchés par notre étude. En intégrant leur cadre de vie, nous nous sentons tenu de fournir aux participants quelques indications relatives à notre démarche. Cela nous a valu la prise d'un consentement verbal avec les participants. Notre sensibilité personnelle à leur égard nous a permis d'établir des rapports cordiaux avec eux. Cette attitude est d'une portée



fondamentale pour notre recherche à différents niveaux sur lesquels nous reviendrons dans les prochains paragraphes.

Mis à part le travail exploratoire réalisé avec la résidente célibataire âgée de 94 ans, notre étude porte sur un échantillon de sept personnes âgées, de classe d'âge et de sexes différents. Il s'agit d'un homme âgé de 80 ans, circulant en fauteuil roulant et vivant seul dans une chambre, d'un homme âgé de 84 ans, vivant seul dans un appartement de 1½, d'une veuve âgée de 86 ans, habitant un appartement de deux pièces et demi; d'une célibataire récemment arrivée dans la résidence, vivant dans un appartement de 1½, d'une religieuse à la retraite habitant un appartement de trois pièces et demi, d'un veuf âgé de 88 ans vivant dans une chambre, d'une femme âgée de 88 ans habitant une chambre. Cette variété de profils nous permet de formuler une réponse à la question de recherche qui tient compte de différentes trajectoires.

#### **2.4. L'instrument de recherche**

Si la valeur d'un outil dépend de son adéquation à l'usage que l'on veut en faire (Giroux, 2003: 43), l'entretien semi dirigé a dû nous permettre d'appréhender le mieux possible les expériences d'appropriation qui peuvent exister dans les résidences de retraite. Cet instrument nous a aidé à connaître le point de vue des interviewés en leur faisant raconter et décrire leurs pratiques (Beaud et Weber, 1998, p.221). L'entretien semi-dirigé a permis aux personnes âgées de partager à leur manière, dans leurs mots, leur monde et la manière dont il est pratiqué et vécu dans l'institution. L'entretien nous fait accéder à une abondance de révélations qui présentent le vécu des individus de façon bien plus vivante et bien plus profonde que nous ne pouvions l'imaginer.

Aux entretiens ont été ajoutées des observations et des photographies grâce auxquelles nous avons recensé leur «culture matérielle» (Mallon, 2004) tels les objets, les décors intérieurs, les agencements. Notre présence dans le chez-soi des personnes âgées a permis aussi la construction d'une certaine familiarité avec leurs pratiques qui se donnent à voir dans tout un ensemble de lieux, d'objets, de décors (Griaule, 1957, cité par Mallon, 2004 : 39). Nous avons noté et décrit leurs objets et leurs meubles dans la façon dont ils les disposent dans leur espace.

Pour mieux saisir l'univers subjectif des participants, dans le cadre de nos entrevues, nous nous sommes appuyé sur une grille contenant les thèmes suivants : formes d'appropriation spatiale/vécu personnel, personnalisation du nouvel espace/qualifications symboliques, modification matérielle/contraintes. Ces thèmes ont constitué une grille (voir annexe) qui visait à nous donner une connaissance basée sur le vécu et les interprétations des sujets. Ils ont été traduits dans une série de questions ouvertes, centrées sur l'individu, des questions qui sont véritablement un repère (Flick, 1999; Isabella, 1990).

Dans le cadre de la recherche, il s'agissait pour nous de nous introduire dans l'univers intime des participants en adoptant une attitude d'ouverture qui laisse toute liberté d'exprimer, dans leurs propres termes, leur ressenti et leur pensée. Au cours des entrevues, nous avons noté des signes qui nous permettent de penser que nous avons établi un lien de confiance avec nos interlocuteurs.

Une des manifestations qui nous porte à croire que nous avons créé un lien de confiance réside dans la spontanéité des sujets qui nous montraient des objets personnels au moment de la visite de leur appartement. Ils nous faisaient toucher à leurs objets les plus significatifs en nous ayant fait leur genèse. Nous croyons que nos sujets se sentaient en confiance puisque les entretiens ou la plupart d'entre eux duraient environ deux heures. Cela était dû notamment à notre réceptivité à leurs expressions subjectives. Il importait aussi d'approfondir et d'épuiser les thèmes de la grille. Il nous fallait mettre au jour leur subjectivité profonde au niveau de leurs pratiques spatiales en contexte institutionnel. Le lien nous semblait d'autant plus solidement établi qu'il nous semblait difficile de mettre fin aux entrevues avec nos sujets. Sur la base de ces observations, nous estimons que les entretiens se sont déroulés de manière naturelle et spontanée (Guba et Lincoln, 1994; Jodelet, 2003: 146).

Aussi, pour mieux préserver un cadre naturel pouvant favoriser la collecte de données de qualité, nous leur laissions le choix de fixer eux-mêmes les rendez-vous des rencontres à telle heure du jour ou à tel jour en semaine ou en fin de semaine qui leur semblait convenable. Notre attitude déterminée et la disponibilité de notre introductrice-

accompagnatrice bénévole ont toujours initié de nouveaux contacts en conformité avec les profils de participants préfigurés dans notre méthodologie.

Les données ont été recueillies par enregistrement sur magnétophone. Des données d'observation ont aussi été prises en note. Elles ont été transcrites sur support informatique dans les heures ayant suivi leur capture. La culture matérielle de chacun des participants a été d'abord transcrite ainsi que leur profil, leur âge, leur profession antérieure, un rappel ou une brève description de l'espace antérieure dans lequel il vivait avant leur entrée dans la résidence. Nous avons surtout insisté sur les circonstances ayant provoqué leur entrée en résidence. Après chaque entretien, avant de nous séparer de nos participants, nous avons toujours eu le souci de faire le croquis du cadre de vie de chacun. Ainsi, tout au long de la transcription ainsi que durant le processus qui s'en est suivi, nous avons eu en main l'identité de chaque participant. Les données sonores ont été transcrites dans leur forme langagière originelle. Les données photographiques ont aussi été préservées sur un disque approprié.

## **2.5. Le traitement des données**

Pour effectuer le traitement des données, nous avons suivi une série d'étapes que nous allons décrire dans cette section. Nous avons mis sur support électronique toutes les notes prises et surtout toutes les remarques susceptibles de nous aider lors de notre analyse. Nous avons préservé les croquis à main levée de chaque cadre de vie. L'écoute des données sonores pendant leur transcription a été une première phase de familiarité. Nous avons été attentif aux intonations, aux exclamations, aux insistances vocales, au silence et aux indices émotionnels de nos sujets.

La phase suivante a été celle de la description des données. Nous y avons dégagé l'aspect particulier du vécu en résidence de chacun, par quoi se manifeste ce vécu dans l'espace de soi, la compréhension de ce que signifie pour chaque sujet d'être en institution. Nous avons aussi retenu les redondances, les métaphores, les significations qui apportent un éclairage sur l'identité de chacun dans son espace et dans l'institution. Nous avons procédé aux présentations de chacun des participants, leurs profils mais aussi leur mode d'appropriation basée sur les données que nous avons. Nous nous

sommes focalisé sur chaque sujet en particulier pour dégager sa subjectivité profonde. Cette remise de l'ordre dans les données a fait surgir des éléments d'analyse considérables. Ils ont été préservés pour la constitution du chapitre d'analyse. C'est ainsi que cette étape nous a facilité la compréhension du terrain de recherche. La présentation des sujets fera l'objet du prochain chapitre.

À partir de notre compréhension des données, nous avons esquissé une série de tableaux comparatifs embrassant leur mode de vie avant et après dans : la résidence, leur logement et à l'extérieur. Ce mode de comparaison par tableaux nous a permis de saisir leurs préférences spatiales, leurs pratiques révélatrices et les rapports qu'ils entretiennent avec l'institution.

Cette étape nous a permis de noter des distinctions au sein de nos sujets par exemple ceux qui contrôlent leurs pratiques dans la résidence et ceux qui ne les contrôlent pas; ceux qui sont en continuité avec leurs pratiques antérieures, ceux qui sont en discontinuité et ceux pour qui l'institution est un lieu de découverte.

À partir de ces constats, nous nous sommes recentré sur notre question de recherche et nous avons identifié une série de pistes relatives à la logique de base de l'appropriation des sujets. Il y en a ceux qui s'approprient l'institution pour leur vitalité, ceux qui investissent leur vitalité dans l'institution et ceux qui sont en perte de vitalité. La vitalité est comprise comme un signe de présence active dans l'espace personnel ou dans l'institution. Elle permet à l'individu d'entrer en jeu dans le contexte de résidence de façon tout à fait différente. Elle accroît la réponse à ses attentes ou à ses projets. D'une certaine manière, elle nourrit son espoir. Elle participe à son maintien. Nous avons aussi constaté que parmi les trois dimensions abordées dans la revue de la littérature, la dimension symbolique nécessite une considération particulière dans la rédaction du chapitre d'analyse de ce mémoire étant donné que cette dimension paraît comporter une incidence positive dans la vitalité des retraités en institution.

## **2.6. Considérations méthodologiques**

Étant dans une épistémologie anti-positiviste, il paraît évident que les résultats de cette recherche qualitative soient difficilement vérifiables. Contrairement à la recherche

expérimentale où les résultats sont généralisables, dans la recherche qualitative ils sont plutôt de l'ordre de la transférabilité et de la comparabilité (LeCompte et Goetz, 1982). Dans cette section, nous allons discuter de la fiabilité et de la validité de la présente démarche de recherche.

La fiabilité concerne les possibilités par lesquelles la recherche peut être répliquée et aboutir à des résultats similaires tandis que la validité fait référence à la mesure à laquelle les résultats de la recherche correspondent à la réalité quotidienne des sujets (LeCompte et Goetz, 1982). Nous allons voir comment nous avons tenu compte de ces éléments au cours de notre recherche pour nous assurer de rencontrer des critères de qualité.

### **2.7. La fiabilité interne et externe**

LeCompte et Goetz (1982) suggèrent une série de moyens qui nous permettent d'atteindre des niveaux de fiabilité interne et externe qui sont acceptables pour une recherche qualitative. À partir des pistes qu'ils proposent, nous avons pris, au cours de la présente démarche, les mesures nécessaires pour nous assurer que nous avons rencontré la fiabilité externe en nous efforçant d'être explicite, dans la section «La collecte des données», sur la façon dont nous avons colligé les données et avons procédé à leur analyse en justifiant les choix que nous avons faits. En ce qui a trait à la fiabilité interne, nous l'avons vérifiée par la relecture des données. Dans ce processus, nous avons aussi été encadré par des chercheurs d'expérience ayant vécu des situations similaires.

### **2.8. La validité interne et externe**

LeCompte et Goetz (1982) suggèrent que, pour favoriser la validité interne de sa recherche, le chercheur doit mettre en œuvre des moyens pour que sa compréhension du terrain et la conceptualisation, qui s'ensuit, se rapprochent le plus possible de la manière dont les sujets perçoivent cette réalité. La validité externe quant à elle est liée au caractère transmissible des résultats de la recherche, c'est-à-dire, que les choix qui sont faits dans le *design* de la recherche doivent permettre la translation des construits théoriques, à d'autres contextes de recherche.

Selon les suggestions de LeCompte et Goetz (1982) sur la validité interne, nous avons pris en compte leurs descriptions et leurs interprétations de la réalité et, cela, par le fait que nous avons été attentif à notre rôle de chercheur et à notre influence, aussi par le fait que nous avons été capable de trouver des signes de confiance. Pour tendre vers une plus grande validité externe, nous avons choisi des sujets aux profils variés afin que la conceptualisation qui se dégage de l'analyse de nos données nous permette d'être transférable à des gens avec des caractéristiques différentes. Par contre, comme la recherche s'est effectuée dans un cadre institutionnel particulier, nous devons tenir compte des particularités dans l'éventuelle transférabilité de nos résultats à l'étude d'autres personnes dans des résidences qui pourraient avoir des caractéristiques différentes.

Le choix des profils diversifiés nous permet d'accéder à des visions divergentes mais qui se recoupent par rapport à un même référent. Il nous fait accéder à une variété de réponses qui proposent des choix. Ce choix valorise aussi la conception de chaque individu parmi d'autres et non pas celle d'une catégorie d'individus aux visions quasi-uniformes. Cette pluralité de vision se situant dans un même contexte nous permet d'apprécier les différentes dimensions du phénomène et les subtilités qu'il peut recéler. Elle confère donc aux résultats un caractère transférable car se prêtant aux comparaisons et aux confrontations. Ce qui laisse croire que nos résultats pourront être repris et approfondis par des études ultérieures dans d'autres contextes similaires et variés en procédant à des analogies et à des dissemblances.

## Chapitre troisième : Présentation des données

Dans ce chapitre, il convient de décrire les données. Nous tenterons de faire ressortir la subjectivité de chacun des participants\*. Nous voulons rendre compréhensibles leurs interprétations de leur vécu dans l'institution par la mise en ordre dans les affirmations recueillies sous forme narrative. Nous présenterons d'abord leur profil personnel et leur culture matérielle. Ensuite, seront exposées leur subjectivité et la manière dont ils la traduisent tant dans leur espace que dans la résidence.

### 3.1. Mlle Pageau

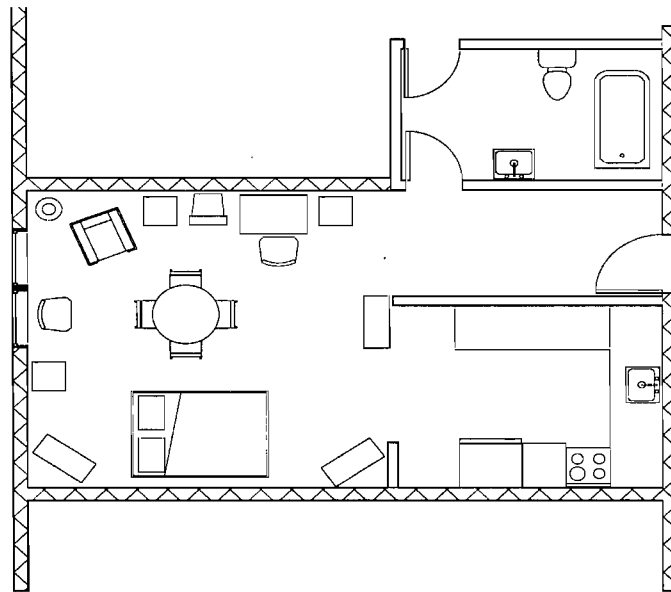


Figure 1 : l'espace de Mlle Pageau

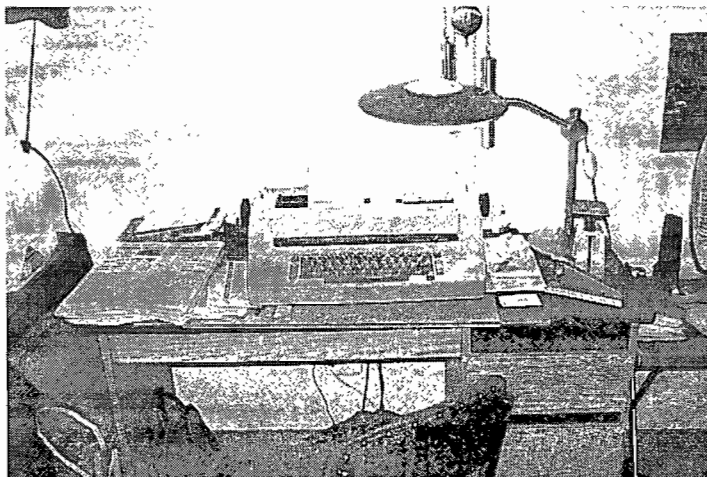
#### 3.1.1. Dans l'espace « avec mon dactylo »

Mlle Pageau est âgée de 93 ans et a vécu dans une famille de neuf enfants dans l'arrondissement de Rosemont, sur l'Île de Montréal. Célibataire et enseignante de profession, elle n'a jamais été propriétaire de maison. Elle est catholique pratiquante et a toujours vécu avec ses parents jusqu'à leur disparition. Après avoir vécu seule pendant une cinquantaine d'années dans un logement de quatre et demi, il y a dix ans qu'elle a investi la Résidence Bel Avenir de manière durable. Cette résidence d'une capacité d'accueil de 200 personnes est située dans l'arrondissement du Plateau Mont-Royal, à

---

\*Nous avons utilisé des pseudonymes pour protéger leur identité ainsi que celle de l'institution.

l'Est de Montréal. Mlle Pageau a un profil résidentiel stable. Depuis son enfance, elle a toujours habité le même quartier Rosemont. Elle n'en a pris congé que pendant quelques années parce qu'elle travaillait dans le quartier Ahunatic. Dans la Résidence Bel Avenir, elle habite en solo au deuxième étage dans un logement d'une pièce et demie. Encore active, elle fait bénévolement des travaux de rédaction et de correction pour des publications à caractère religieux.



**«Mon dactylo»**

Mlle Pageau semble définir sa vie comme «activités, prières, travail». Ces notions ne deviennent compréhensibles que si l'on tient compte de ses préoccupations. En effet, elle assujettit son espace à ce qui remplit sa vie : «C'est parce que je suis toujours occupée, j'ai toujours quelque chose à faire. C'est pas toujours du travail mais il y a des fois j'ai des téléphones,...» (Mlle Pageau). Elle a donc une vie complètement tournée vers ce qui compte pour elle. Son discours sur l'espace est caractérisé par des unités de signification redondantes telles : « pratique », « d'ordre pratique », « nécessaire », « vivre comme avant », « à mon goût », « différentes activités », « vivant ». Ces unités, placées dans leur contexte, se rapportent tant à ses activités qu'à son espace aménagé. Elles permettent donc de comprendre son vécu comme personne retraitée dans la résidence. Les interprétations qu'elle attribue à ces unités s'enracinent dans des valeurs qu'elle a toujours cultivées.



### 3.1.2. Espace : « d'abord que c'est pratique »

Mlle Pageau interprète son espace personnel comme quelque chose de pratique dans le sens qu'il correspond aux activités prioritaires par elle. L'appartement de notre sujet est d'abord un espace de travail avant d'être un espace de vie proprement dite. Elle y travaille et y demeure. Cette forme d'aménagement est personnelle et répond à des pratiques essentiellement subjectives, individuelles. Il faudrait reconsidérer son parcours professionnel et social pour mieux comprendre et saisir cette particularité. Au début, elle vivait seule dans un logement de quatre pièces et demie avec une chambre fermée. Elle nous a expliqué ceci: « Mon salon donnait avec ma cuisine...Je me tenais surtout dans ma cuisine et mon salon. C'était juste une question d'ordre pratique, nécessaire». Cet espace « pratique » et « nécessaire » est approprié non pas parce qu'il offre un confort que la chambre semblait être incapable d'offrir mais parce qu'il prend son sens dans ses préoccupations professionnelles, c'est-à-dire ce qui donne sens à sa vie. Le salon auquel est annexée architecturalement la cuisine a été l'endroit où étaient disposés ses outils de travail tels le dactylo, le fax, le téléphone, le bureau de travail, les bibliothèques. Cet espace répondait à un double objectif : travailler et vivre. Le un et demi où elle vit présentement dans la Résidence Bel Avenir comporte un sens similaire. En extirpant la chambre à coucher du quatre et demi, les deux espaces gardent la même caractérisation. Les unités de sens « *pratique* » et « *nécessaire* » illustrent l'usage auquel se prête cet espace. Cet acte de surnommer l'espace traduit que cette manière d'habiter de l'occupante se limite à un espace donné. Donc, c'est son lieu d'ancrage habituel.

L'espace pratique ne peut en aucun cas se résumer au seul espace sur lequel l'occupante a emprise directe. L'espace dans sa dimension pratique s'étend aussi à l'espace commun et vital destiné à l'ensemble des occupants comme l'est l'institution. Il est lié à des besoins essentiels pour une personne de son âge, tels les soins à proximité en cas d'urgence, la flexibilité de l'horaire alloué pour certaines activités communes, l'autonomie de vaquer à des activités externes :

«J'ai des services. Dans l'ancienne maison, je n'avais pas de service. Il y a un service de santé. Quand on a un malaise, on peut avoir de l'aide, autrement il faudrait sortir pour aller voir un médecin. Les repas sont tous tout prêt à servir quand on veut en profiter, il y a aussi la chapelle, il y a une passerelle pour aller à l'église. J'ai toutes les commodités. Franchement là !»

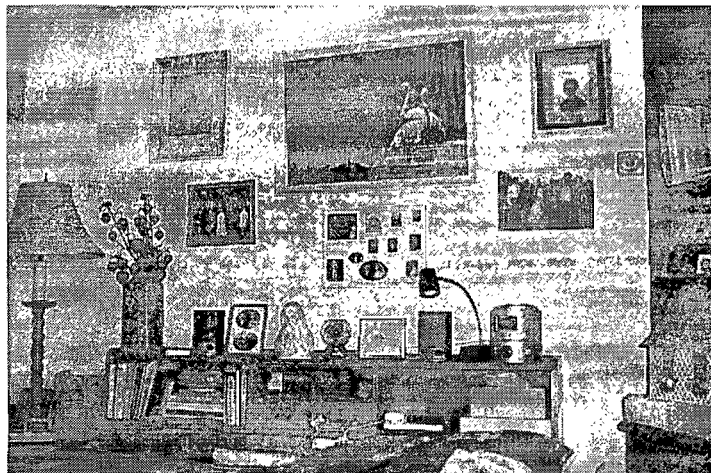
Nous pouvons tout aussi comprendre la façon dont Mlle Pageau interprète le changement de logement dans le sens d'une continuité : « ça ne m'empêche pas de vivre comme avant ». Certains de ces services qu'elle s'offrait ailleurs voisinent avec son espace personnel. Tout cela fait de la Résidence de retraite, un espace approprié pour diverses formes de vitalités. À partir de cette constatation, l'aménagement dans la résidence de retraite devient un choix pensé, justifié, et non un hasard voire une contrainte en terme de liaison à un changement de vie. Son espace ici est imprégné d'une logique d'identification personnelle, sociale et professionnelle. Il peut aussi varier selon la trajectoire professionnelle de l'occupant. En un mot, l'espace pratique est une réponse concrète à des besoins.

### **3.1.3. «coins», gradation et symbolisation**

« Habiter une seule pièce, est-ce habiter un seul espace? ». C'est une interrogation qu'a soulevée la chercheuse Céline Rosselin dans son étude sur les pratiques habitantes dans des logements d'une seule pièce (2002, p.101). Selon la chercheuse, les noms donnés à l'espace de vie quotidien par les occupants s'avèrent empruntés au vocabulaire du logement de plusieurs pièces ou à un registre sémantique en rupture avec l'idée communément admise du logement.

Dans son logement, Mlle Pageau a symbolisé différents espaces qu'elle appelle « coins ». Ces coins sont au sens littéral les murs ou cloisons de l'appartement. Mais de manière subjective et symbolique, ils sont attribués à des êtres chers comme ses parents : «coin famille»; ses amis : «coin amis» et sa profession : «coin travail». Cette dernière est subjectivée dans ces outils comme son dactylo et sa bibliothèque. Le «coin loisir» a pour support son téléviseur. Le «coin prière» est matérialisé par ses images pieuses. Donc, le travail symbolisé dans la dactylo, la religiosité symbolisée dans le coin orné d'images pieuses et les souvenirs familiaux insérés dans le coin famille constituent des inventions personnelles nécessaires. Jean Charles Depaule (2002, p.235) dans ses analyses sur les espaces habités a soutenu que nommer un espace (...) ou inventer un terme (un « petit nom »), c'est non seulement reconnaître un lieu, mais se l'approprier, lui donner consistance en le faisant sien, lui prêter un sens, le produire en quelque sorte. Autant dire que l'espace Mlle Pageau n'est pas pratique dans une acception uniquement

fonctionnelle comme répondant à ses activités professionnelles mais il est davantage pratiqué parce qu'elle se prête comme support à d'autres valeurs comme l'intimité, l'amitié, la vie privée et le refuge. Ainsi, il y a correspondance entre valeurs personnelles et appropriation spatiale. L'affectation ou la symbolisation des espaces a, en quelque sorte, mis en relief ses schèmes de valeurs et de croyances. Voyons de façon plus précise de quoi est imprimé chaque coin.



### Le «Coin famille»

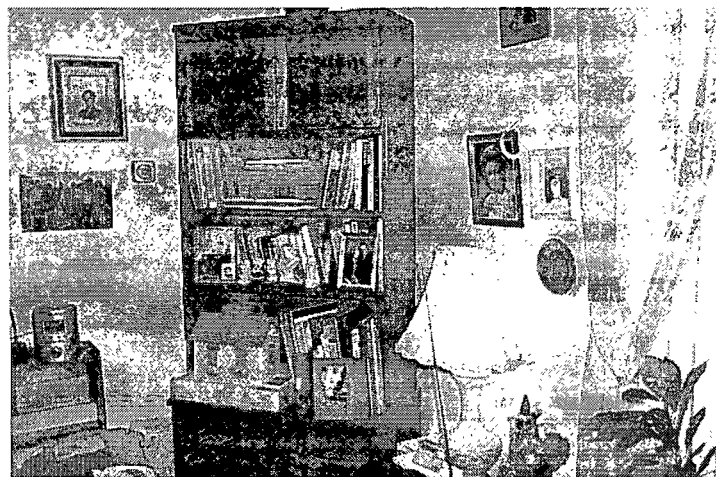
Le «coin famille» accueille des souvenirs familiaux, tels le miroir de sa mère, les photos des parents et grands-parents. Ces objets qu'elle juge dignes d'être posés dans ce coin surplombe son lit, d'une certaine manière sa chambre. Dans le «coin amis» se trouvent des photos de ses connaissances. Le coin prière est orné d'images pieuses et d'articles religieux, c'est l'espace de son ressourcement spirituel. Le coin travail est marqué par sa dactylo.

« Les autres coins sont variés, ce sont des photos d'amies, ma bibliothèque. J'ai deux bibliothèques. Elles sont dans le coin là. Ici, c'est mon coin de travail avec mon dactylo. J'ai mon téléviseur, quand je mange, je peux regarder la télévision en même temps, écouter les nouvelles. » (Mlle Pageau).

Notons aussi qu'il y a dans cet espace réinventé ou redéfini une certaine gradation. Des coins semblent être plus valorisés que d'autres. Or, les murs ont les mêmes dimensions en terme mesurable. Cette idée de gradation révélée par son discours s'exprime dans des valeurs intrinsèquement proxémiques. Le coin famille est presque accroché à son lit. Le «coin amis» est très indépendant mais forme un angle droit avec le

coin famille. Ils sont dans une parfaite proximité amis-famille. Le coin prière a un caractère réservé et éloigné. Le coin travail est nettement repoussé vers la porte d'entrée donc assez distant de la sphère amicale et familiale. La gradation semble avoir une connotation affective, relationnelle profonde. Le *coin famille*, paraît l'illustrer :

« Ça, ce n'est pas donné comme ça. Ce mur là, il n'est pas tellement plus grand que l'autre. Mon miroir, je l'aimais beaucoup, c'est un souvenir de ma mère. Alors, je le voyais là, ensuite ça s'est enchaîné; j'y ai mis les choses qui regardent ma famille. Parce que c'est autour du miroir qui me rappelait ma mère... »



Le «Coin amis»

Le *coin amis* est par conséquent discriminé dans des termes un peu vagues : « Je ne m'en rappelle pas trop. Je les mets à la place où je les voyais ». Quant au sens qu'elle donne à son espace, elle le rapporte par des connotations plus ou moins généralisées qui laissent comprendre un certain degré d'émancipation personnelle au regard du contexte dans lequel sa vie se déroule :

« C'est un oasis, c'est la liberté! J'ai de la liberté de prier. Dès fois, je ne peux pas descendre à la chapelle, j'ai fait de mon appartement un petit oratoire. Il n'y a personne qui me dérange, c'est un refuge, tout ce qui a de plus hospitalier. C'est un endroit où je peux m'épanouir facilement. C'est très agréable. »

Ce sont autant de particularités significatives que révèle sa manière de s'approprier l'espace. Une appropriation axiologiquement forte. Nous pouvons nous mettre d'accord avec Fischer (1997, p.31) quand il soutient dans ses réflexions qu'un espace raconte toujours une histoire : individuelle et sociale. Les relations familiales et sociales se qualifient par l'espace et l'espace qualifie les relations.

D'autre part, il semble qu'il existe des lignes imaginaires traçant des frontières selon la fonctionnalité de ses objets. Le porte-manteau se trouve près de la porte d'entrée à une distance définie du bureau de travail sur lequel est déposé la dactylo et autres accessoires de travail. Le téléviseur est distant du bureau mais proche de la table à dîner sur laquelle sont placés son stylo, sa loupe, son pot à fleur et sa télécommande. L'humidificateur se trouve à une distance raisonnable du fauteuil de lecture et du téléviseur. La table à dîner, placée au centre de la pièce et presque vis-à-vis de la cuisine dont elle dit faire rarement usage. Cette table lui sert aussi de bureau de rédaction et de correction. Elle ne gêne en rien sa circulation d'un point à l'autre dans l'espace. Un mini couloir est laissé entre la table à fleur et la fenêtre. Mlle Pageau nous interprète sa manière d'aménager dans des termes très personnels :

«...dès fois, quand je regarde mon appartement là, franchement là ! Je dis que c'est à mon goût. Je ne vois pas de changement à faire, je suis très bien...Je déplace rarement un objet, tel que c'est là, c'est bien.»

Donc, il y existe une certaine fixité des objets dans le temps qui répond à une qualité de vie particulière.

#### **3.1.4. «la vie de mon logement se résume à l'intérieur de mon appartement»**

De manière explicite, Mlle Pageau nous révèle le sens que prennent ses activités dans son espace mais aussi le sens que comporte son logement, sa vie dans le contexte institutionnel. Cet aspect éclaire à la fois sur ses activités dans son appartement, dans la résidence ainsi qu'à l'extérieur de la résidence. En effet, elle différencie son logement du cadre de la résidence qui apparaît comme un externe lequel paraît avoir une certaine vitalité. Or, elle semble percevoir son espace comme doté de sa propre vitalité : «la vie de mon logement». En second lieu, elle le délimite par ce qu'elle appelle «l'intérieur de mon appartement» donc une intimité. Donc, les deux dimensions se rapportent à sa personne. Elles définissent un caractère identitaire et une individualité. Cette révélation est compréhensible puisque tous les objets symbolisant sa vie, ses relations, ses souvenirs la lient à cet espace. Elle concentre ses pratiques dans son espace et s'intègre peu dans ce qui donne de la vitalité à la résidence. Elle définit ainsi son mode de rapport avec le contexte ainsi qu'avec l'extérieur. Cette démarcation se précise mieux par l'utilisation qu'elle fait de la fenêtre de son appartement. Elle a redéfini les liens selon

les besoins. Elle confère une signification spécifique à la fenêtre : observer la météorologie avant de laisser l'appartement. Aucune autre fonction ne lui est assignée. La fenêtre semble être appropriée de la même manière que l'ensemble de l'appartement. Elle s'insère dans ce qui est d' « *ordre pratique* ».

« Il n'y a pas grand-chose qui se passe dans la rue là. La fenêtre, c'est pour faire rentrer aussi le soleil quand il fait soleil. Le balcon non plus ne me dérange pas. Je pense que je n'aurais pas grand temps juste pour m'asseoir. Mon travail principal, c'est sur mon dactylo... C'est à peu près ce qui résume mes activités... la vie de mon logement se résume à l'intérieur de mon appartement ».

L'espace est ici vécu et défini en terme de « *savoir quoi faire de son temps* » c'est-à-dire des pratiques subjectives qui donnent sens à l'existence de soi et non pas une attitude conformiste, passive ou spectatrice. Pratiquer l'espace d'une façon ou d'une autre signifie concevoir la vie sociale de telle ou telle manière (Mello et Vogel, 2002, 174). L'analyse de l'espace, disent Mello et Vogel, doit prendre en compte les activités qui s'y déroulent dans l'espace. Cependant ce qui s'y déroule varie selon l'heure, la date, les présences et le comment des activités (p.173). Ce sont les formes d'appropriation de l'espace qui caractérisent l'utilisation de la fenêtre et du balcon. Sa forme d'appropriation exprime un désir de rester soi-même, une affairée.



Le «Coin prière»

Ainsi, nous ne saurions interpréter cette forme d'appropriation comme repli sur soi ou comme sociofuge (sans contact). En réalité, l'appropriation de l'espace intérieur n'éclipse pas l'appropriation extérieure. Ici, tout est lié aux formes « pratiques ». L'espace extérieur est approprié d'autres manières. Elle s'exprime par son bénévolat, par le prolongement créé dans sa nièce qui lui fait ses emplettes au super marché, par les espaces attenants à la résidence comme la passerelle menant à la chapelle mais celle-ci est représentée dans le *coin prière*.

### **3.1.5. «toujours quelque chose au programme»**

Finalement, l'espace Mlle Pageau semble correspondre à une continuité et une liberté ancrée sur ses valeurs intrinsèques. Cet espace étudié est d'abord approprié par des activités professionnelles qui font sens à sa vie. Cependant réduire son espace à ses activités professionnelles masquerait à notre avis d'autres significations qu'elle lui attribue comme les valeurs symboliques exprimées dans le « coin famille » le « coin amis » et le « coin prière ». À l'intérieur de cet espace architecturé, se construit donc des espaces délimités par des lignes imaginaires traçant des frontières selon les significations, la fonction et la disposition des objets. L'espace est identifié dans des dimensions concrètes et représentationnelles. Les liens affectifs et sociaux se qualifient par l'espace et l'espace les qualifie de manière non causale. Mlle Pageau donne du sens à son espace à partir des marquages visibles et par des significations qu'elle impose à l'espace comme faisant partie de son identité individuelle. Les coins sont très révélateurs dans cette perspective. Mais de manière plus en relief, le travail est ce qui valorise son occupation des lieux et qui colore en même temps ses rapports externes. C'est ainsi que le travail remplit tout l'espace comme il remplit sa vie. La forme d'appropriation de l'espace de notre sujet est donc la manifestation la plus nette de son refus de disparaître spatialement. D'où sa manière de connoter son espace comme « vivant », dans un sens processuel :

« J'ai encore une vie relativement active. C'est ce qui met de la vie. Si je passais mon temps couchée, ce serait pas bin bin vivant c'est le fait que j'ai toujours quelque chose au programme »



**Le «Coin travail»**

Sa manière de délimiter son espace par des lignes imaginaires, des couloirs et sa symbolisation par des « coins » font référence à ses valeurs propres. Ainsi, nous sommes en mesure de soutenir que l'appropriation de l'espace est fonction du sujet qui l'habite. L'appropriation est en ce sens un remodelage de l'espace selon des critères propres à quelqu'un et des valeurs qu'il extériorise par des marquages du lieu. En un mot, c'est le désir de s'y reconnaître.



### 3.2. M. Chevalier

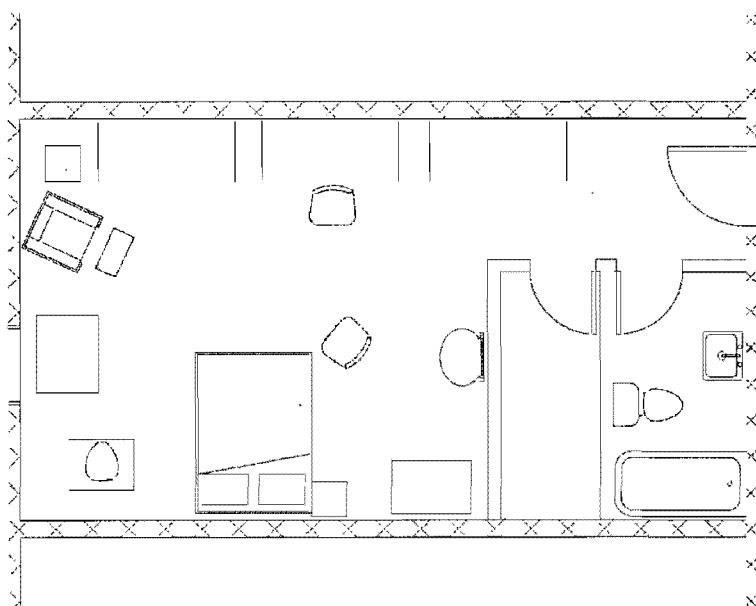


Figure 2 : espace de M. Chevalier

#### 3.2.1. «Se faire un monde de soi-même»

Âgé de 80 ans, M. Chevalier circule en fauteuil roulant. Il vit dans la résidence depuis un an. Il est tailleur couturier de métier. Atteint de la poliomyélite dans son enfance, il a été hospitalisé pendant quatorze ans. Il a fait ses études primaires sur son lit d'hôpital. Il a subi 27 interventions chirurgicales. Célibataire durant toute sa vie, l'aménagement de son espace comprend des dispositifs matériels adaptés à sa condition physique. Il a à sa disposition un «lazyboy», un lit adapté à son handicap, un siège d'aisance recouvert d'une serviette mais inutilisé. Près de son lit se trouvent son fauteuil roulant et sa marchette. Dans son espace, nous observons très peu de décor si non un tableau, une applique représentant la Vierge Marie, un crucifix, une photographie de lui-même. Un meuble provenant de sa famille constitue l'unique mobilier personnel avec lequel il a fait son entrée dans la résidence. Près de son «lazyboy», est placée une tablette au-dessus de laquelle il dépose son téléphone. Faute de mobilier personnel adéquat, la résidence lui a fourni un meuble à linge, un bureau et une tablette de hauteur moyenne sur lesquels il entrepose certains documents et médicaments. Les valeurs artistiques, familiales, intellectuelles et religieuses constituent ses préférences.

M. Chevalier semble axer sa vie dans trois aspects particuliers: l'adaptation aux situations, la religiosité et le travail. L'adaptation se comprend dans une certaine capacité à créer son propre univers, la religiosité s'explique par les pratiques spirituelles donc sa manière de vivre d'une certaine intériorité et le travail comme obligation et valorisation des compétences de soi. Il paraît que la création d'un monde à soi-même soit un aspect qu'il privilégie dans sa manière de voir la réalité :

«Je me suis arrivé ici, j'ai été pendant plusieurs années à l'hôpital, je connaissais d'être euhhh, l'idée de vivre un peu de moi-même...Ça fait que je suis arrivé ici, je me suis adapté et j'ai aimé la place, on se fait un monde de soi-même et il faut accepter premièrement notre condition, si on n'accepte pas ça, vous êtes malheureux pour la vie, et deuxièmement, j'ai dit qu'il faut croire en Dieu c'est-à-dire d'être religieux, dès qu'on a quelque chose qui arrive bin ça doit arriver, dès qu'on se lève le matin il faut travailler.»

Cependant, cette capacité de créer un monde propre à soi semble avoir eu besoin d'un levier qui n'est autre que sa volonté. Cette création ou mieux ce «vivre un peu de soi-même» serait en partie conditionnel : «je suis capable de me débrouiller moi-même parce que je le veux». Capacité (pouvoir) et volonté (désir) sont donc en conjonction. La volonté qui exprime une certaine détermination, un certain combat par rapport à une certaine dépendance ou limitation, devient une ressource, un outil d'importance permettant «de se faire un monde de soi-même» où l'on ne se perd pas. Car son entrée dans la résidence a d'abord été la conséquence de l'amoindrissement considérable de son autonomie physique.

« ...après deux mois à Jacques Viger, on est allé à mon appartement pour voir si je pouvais vivre en appartement. Là, je ne pouvais pas parce que... vraiment là j'étais réellement là captif...Donc, tout de suite, l'ergothérapeute dit c'est fini, il peut pas vivre en appartement, il faut qu'il s'en aille en institution et c'est là qu'on est arrivé ici,... ».

Ici, l'expression «captif» semble pouvoir nous révéler l'affirmation précédente : «...parce que je le veux», c'est-à-dire le désir de s'affirmer, de rester soi-même. Ainsi, toute la portée de son vécu semblera résider dans le mode d'emprise positive qu'il fait lui-même de son handicap, emprise contenue dans ses unités de significations : « je me suis adapté », « on se fait un monde de soi-même » et « il faut accepter premièrement notre condition ». L'expression « on accepte notre condition » semble contenir sa manière d'être dans son espace et dans l'institution. D'où découle la dynamique

d'intériorité que nous avons évoquée précédemment qui pourra être comprise comme une appropriation positive de sa santé d'abord et de son espace ensuite. Cette forme d'appropriation sera plus clairement comprise dans son interprétation du contexte de vie qu'est l'institution de retraite.

### 3.2.2. La métaphore de l'«hôtel»

« Ici, je me trouvé, c'est comme vivre dans un hôtel, si on accepte notre condition, que vous avez la chambre que vous voyez, je descends en bas, je remonte c'est comme un hôtel! La nourriture si on la garde de ce côté-là, c'est comme un hôtel, ça laisse à désirer on peut toujours la faire venir mais on se débrouille ».

Cette manière d'interpréter ce cadre de vie comme un hôtel dont les finalités dans la réalité sont nettement distinctes lui fait prendre un certain positionnement dans ses rapports à l'institution ou dans sa manière de vivre l'espace.

« Parce que, quand vous avez un hôtel, moi, j'ai beaucoup voyagé donc j'ai été souvent dans un hôtel, dans un hôtel tu rentres dans ta chambre bin tu fais tes affaires, pi si tu veux sortir, tu sors, tu vas faire tes affaires pi tu reviens, et comme je suis un homme qui euhhh, suis sédentaire, j'aime être à seul, je ne fais pas beaucoup les activités, je lis beaucoup, c'est mon sport, c'est le seul que je préfère, la télévision à cause de maladie c'est un peu plus difficile et je suis content comme ça. »

pourquoi j'ai dit c'est un hôtel, dès fois quand on voyage parce que nous autres quand on voyage on s'en va toujours à même hôtel, on rencontre une personne on la fait s'asseoir à notre table pi on parlait c'est pour ça qu'on dit c'est comme un hôtel, c'est pas le service d'hôtel mais on peut parler à quelqu'un on n'est pas obligé de s'enfermer quand que je veux être tranquille je m'en viens ici, je ferme la porte à l'heure que je veux, pi là j'ai ma tranquillité, l'hôtel c'est parce que c'est une place pour dormir pi deuxièmement t'a pas avoir une porte pi dit bin t'as le droit de sortir, tu peux sortir n'importe quel temps, rentrer n'importe quel temps, on a nos clés pour aller à nos appartements, en bas il nous connaît, ils nous connaissent, si c'est un nouveau on montre notre carte, pi y a le lit, dans un hôtel les portes sont barrées, ils laissent pas les portes débarrées, fait que je me dis pour moi c'est comme un hôtel parce que j'ai vécu, j'ai été tellement souvent faire des voyages à cause de mon métier, il fallait que j'ai (incompréhensible) des marchandises en Europe fait que j'étais habitué à sortir.(M. Chevalier)

Jean Charles Depaule (2002) a soutenu que nommer un espace ou inventer un terme (un « petit nom »), c'est se l'approprier (p.235). Cependant, l'appropriation dont parle Depaule par l'invention d'un «petit nom» paraît avoir une signification d'un tout

autre ordre dans le contexte de M. Chevalier. Sa métaphore de l'«hôtel» paraît être ancrée dans une expérience antérieure puis dans une dépossession. Habitué à voyager dans son métier de tailleur couturier, il se souvient que l'hôtel est un lieu d'une forte impersonnalisation où l'anonymat est le mode relationnel privilégié. Dans l'hôtel, les meubles ne comportent aucun souvenir particulier pour le client qui y séjourne. Dans un domicile au contraire, ils peuvent renfermer une histoire amicale, familiale ou personnelle. Par exemple, un souvenir heureux comme une naissance, un souvenir déplorable comme la perte d'un proche. Si le domicile est un lieu d'affectivité, l'hôtel est un lieu où l'on vit comme on peut et non un lieu d'attache ou d'affectivité. Donc, l'«hôtel» n'est pas un lieu qui est vraisemblablement appropriable de manière durable et profonde. Ce n'est pas un lieu de sédentarité au sens propre non plus. L'appropriation si elle y existe, elle ne le serait que de façon superficielle et passagère. Pour contredire Jean Charles Depaule, ce «petit nom» qu'est l'«hôtel» se révèle alors une dépersonnalisation à la limite la quête d'une représentation symbolique, au lieu d'être un lieu d'emprise comme Depaule le laisserait entendre.



**Le fauteuil et la machette**

La métaphore de l'«hôtel» apporte un autre éclairage. Il s'agit d'une dépossession d'un passé alors que la vie en résidence impose une certaine continuité sans grande rupture avec le passé. Cet esprit de continuité s'explique par les règlements lesquels exigent que l'individu soit autonome ou semi autonome. Une manière de préserver une certaine identité de soi dans l'institution, donc l'individualité. Or, étant semi autonome, M. Chevalier parvient difficilement à se retrouver dans ce qui peut

représenter son identité : ces meubles, ces outils de travail comme ses ciseaux et sa machine à coudre, ses portraits de famille, la chaise de son grand-père, etc. La préservation des quelques souvenirs comme la montre de son grand-père semble être le fruit d'une conquête qui paraît être plutôt un désir, une volonté d'être lui-même car dépouillé de ce qui peut bien symboliser sa vie, sa relation et ses souvenirs dans son espace.

« pi chez nous on s'était toute débarrassé pour on a dit bin, on s'en va en institution, les gens disent pi c'est fini on le débarrasse de tout, ça c'est une erreur monumentale, mon tuteur lui il s'est pas...au lieu de s'informer pi moi, tu es à l'hôpital, tu es tu es, pi t'apprends que tu marcheras peut-être plus on ne sait, pi on dit y a plus besoin de ci, plus besoin de ça y plus besoin...(mimiques, air contristé) j'ai sauvé mon cadre parce que j'ai dit ça je le garde, y a bin des affaires que j'allais peut-être garder... » Quand je suis arrivé ici, il semble que je devais aller sur place, pi bin dire telle affaire j'ai besoin de ci tel linge j'ai besoin deut ça, tel décor par exemple j'avais trois figurines que j'ai eu d'un cadeau d'un guide que j'ai eu en France, c'est trois figurines qui viennent d'Afrique c'est avec du bois de (mot incompréhensible), c'est trois figurines de croyance africaine, ça, ça parti, ça c'est des affaires comme ça que j'ai eu, j'avais une belle assiette que j'ai achetée à Monaco 150 piastres où est ce qu'elle est? Bonjour la visite, je sais plus où est ce qu'elle est. Des affaires personnelles je sais pas où elles s'en vont ça part toute ça. Ici on était supposé d'arriver avec tes meubles, ça je le savais pas ici ici sais pas comment est-ce c'est ailleurs mais ici, je regarde mon tuteur où sont mes meubles? Mais on a gardé ton meuble que tu voulais le reste il dit c'est parti, j'avais deux matelas de \$500 chacun, as-tu ma machine à coudre? »

Donc, les objets, les meubles et les décors «partis» qui pourraient matérialiser ses valeurs ou ses préférences dans son espace constituent son handicap réel parce qu'ils ont une fonction axiologique et relationnelle. «Ça dit bin, les figurines, je pense à la guide qui est allée en Afrique qui m'a envoyé ça à ma fête quand j'ai eu 50 ans.» L'aspect qu'il importe de noter ici, le mode d'appropriation «virtuelle» n'est pas la manière idéale pour lui de vivre l'espace dans l'institution c'est-à-dire comme une dépossession. La matérialisation semble être d'importance voire indéniable dans ce processus. L'analyse de Mallon (2004) : «L'important est de créer, au sein de la maison une place bien à soi, en la mettant en relation avec des «ailleurs» qui lui donnent sens» (pp.87-88) vaut tout son pesant d'or ici.

«Toutes mes albums de photos, ça a toute parti ça, bonjour la visite on pourrait garder comme un souvenir, c'est ça que les gens à un moment donné, il faut penser dire bin peut-être ça c'est des choses qu'il pourrait regarder pi euhhh,

mais ça tous mes livres, j'avais une bibliothèque mais ça a toute disparu parce que j'avais beaucoup de biographies, j'ai lu beaucoup de biographies, il semble qu'il pouvait mettre dans des boîtes et dit qu'un jour y va en avoir besoin, je les ai plus (la voix sensiblement cassée).» (M. Chevalier)

Les expressions par lesquelles M. Chevalier extériorise sa dépersonnalisation connotent un certain désastre : «débarrassé», «disparu», «ça a toute parti», «je les ai plus», «j'ai sauvé mon cadre», etc. Ayant des préférences pour l'art, le travail, la création d'un univers bien à soi, il voit dans son «cadre», ses décors telles ses figurines, son assiette de Monaco, ses meubles, sa machine à coudre, ses albums de photos, ses ciseaux de tailleur, ses livres en particulier ses biographies; les éléments constitutifs d'une identité, d'un souvenir, de certaines relations. Donc, on peut comprendre que le peu de recul de tierce soit interprété comme une «erreur monumentale», une «peine», une perte d'une «valeur» dont les conséquences se répercutent dans la symbolisation de son espace, dans la matérialisation de ses désirs. En particulier, M. Chevalier note qu'il n'a aucun autre souvenir à part les meubles qu'il a pu «sauver». Cette dernière expression «sauver» est l'une des constantes de son discours. Elle est comprise dans le sens de préservation. Elle semble être le moindre remède à l'«erreur monumentale» qui lui «débarrasse» de ses souvenirs de voyage, ses décors, ses portraits de famille, ses ciseaux de tailleur :

«Bin voyons, ça a toute parti, y ont toute jeté ça, y ont pas besoin de ça eux autres (regard ironique)... Bin oui, parce que c'est des familles on garde nos affaires même... Ça ce serait ma famille, je penserais à mes parents, je penserais le temps que j'étais avec eux autres,...».

Dans son langage, l'expression «sauver» paraît être considérée comme une prouesse, un exploit, une réussite qu'il s'est permise : «C'est moi (sa photographie), j'avais 64 ans. J'ai réussi à la sauver parce qu'elle était cachée (rire) y ont pas vu ça fait qu'au moins je l'ai sauvée elle». Ce qui signifie que l'«erreur monumentale» est conséquemment une négation de ses valeurs, ses désirs, etc.

«au moins j'ai sauvé cette montre qui vient de mon grand père. Je l'ai ici (sur lui, attachée à sa ceinture), au moins c'était cachée, j'ai envoyé un de mes amis, j'ai dit telle telle affaire t'emmène ça, pi la seule chose qu'il a oubliée, a oublié de m'apporter mes ciseaux de tailleur, ouaih, ça ça c'est dur... j'avais une belle chaise que j'avais moi,... pi je vois à chaise qui est là je dis bin c'est mon grand père qui est assis sur cette chaise là. Ça représente mon grand père, je suis fière de la garder, c'est de petits détails on dit dès fois qu'il faut se

débarrasser, j'entends souvent cette réflexion là, il faut se débarrasser de nos affaires, il faut se débarrasser de nos vieilles affaires pour pas avoir de peine, moi j'ai dit que c'est faux, c'est faux complètement, ça donne pas de la peine ça donne bin plus de peine de plus les voir, non? Si moi j'avais cette chaise là, premièrement était confortable, était solide, c'était mon grand père qui l'avait faite parce qu'autrefois les gens faisaient leur propre meuble, mais cette chaise là elle a une valeur, elle a une valeur sentimentale toujours bin, même si était toute croche mais là et pi».

En d'autres termes, il s'agit de la place centrale qu'occuperaient affectivement ses parents, sa profession et autre dans son espace donc dans sa vie. Ainsi, il lui manque un contact, et, à travers cela, un certain goût de son espace. L'ambiance spatiale retrouvée par exemple chez Mlle Pageau semble loin d'être la sienne. Cependant, il trouve moyen d'approprier son espace par certaines ambiances : le repos, l'intimité, le repassage, la lecture, la réparation de ses linges, l'écoute de la télévision. Les activités dans la résidence se résument dans les rapports avec les autres dans la cafétéria, la participation dans les offices religieux à la chapelle. Son activité à l'extérieur se limite aux services bancaires et aux visites médicales.

«et comme je suis un homme qui euhhh, suis sédentaire, j'aime être à seul, je ne fais pas beaucoup les activités, je lis beaucoup, c'est mon sport, c'est le seul que je préfère, la télévision à cause de maladie c'est un peu plus difficile et je suis content comme ça. ...je m'occupe de quelque chose, j'ai toujours quelque chose à m'occuper,... Au lieu d'être assis et d'aboyer aux corneilles, je grouille trop, j'aime ça.».

En conséquence, en l'absence d'objets pour matérialiser les souvenirs, l'invention d'activités valorise l'identité de soi dans l'espace. Cela signifie que l'appropriation d'un espace peut être basée sur des valeurs personnelles fortes, traduites dans des pratiques plus ou moins personnelles tout en étant peu matérialisée ou peu représentées. Ainsi, la métaphore de l'«hôtel» devient la perception d'être et d'agir. La métaphore fait la signification (Morgan G., 2004, p.423).

### 3.3. M. Duplessis

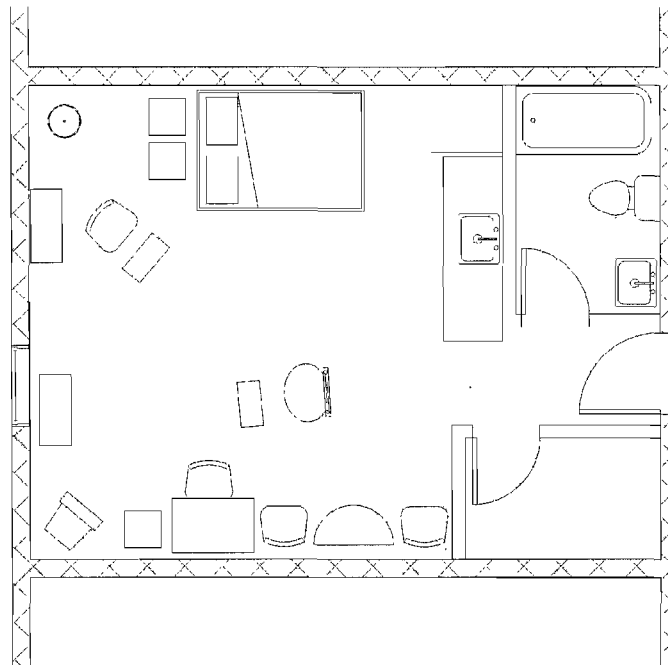


Figure 3 : espace de M. Duplessis

#### 3.3.1. Un lieu de «changement»

Âgé de 84 ans, M. Duplessis vit en solo dans un appartement au 5<sup>e</sup> étage de la résidence depuis 5 ans. Il est divorcé depuis une trentaine d'années. Il était pensionnaire chez une personne veuve à Montréal durant 25 ans. Son espace abonde de décors, de portraits personnels, de portraits de famille, d'amis, de tableaux, d'objets d'art usinés, etc. À l'exception d'un bureau et d'une tablette fournis par l'institution, les meubles de son espace lui appartiennent: un téléviseur orné de fleur et d'objets, deux fauteuils, une table comprenant deux chaises, un meuble à micro ondes, des lampes de coin, trois appareils de radio, un comptoir de cuisine avec ses accessoires, un lit simple. D'une corpulence physique apparente, il a travaillé dans la construction pendant 25 ans comme soudeur partout et à Montréal où était son lieu de résidence. Il y a pris retraite depuis 25 ans. Ensuite, il a été engagé par l'institut de l'hôtellerie du Québec durant 6 ans comme agent de sécurité. Dans la résidence, il est bénévole auprès des intéressés qui projettent de venir vivre en institution. Il partage aussi sa vie affective avec une autre résidente âgée comme lui. Mais chacun vit dans son appartement. Il paraît que la résidence représente pour lui un milieu de valorisation personnelle, de sociabilité, de découverte, de changement sur certains plans et de continuité.



Son entrée dans la résidence résulte d'une démarche particulière, non précipitée, mature et personnelle. Il a connu la résidence «en traînant autour du parc ici à côté». Il y fréquentait un résident. «Ça m'intéressait...ça a pris deux ans ou trois avant que je vienne là j'étais pas pressé». Son vécu dans la résidence semble refléter d'une autre manière sa qualité de vie antérieure. L'institution se révèle un milieu de découverte, de liberté, de facilité, voire une possibilité.

«Bin, on est bien ici, on est près de tout, l'autobus est prêt, les magasins ne sont pas loin au centre-ville, moi j'aime ça. On est libre. On sort tant qu'on veut, on rentre tant qu'on veut. On est libre! Ici, ça fait changement beaucoup, on est bien, on est bien traité, on est libre, on sort tant qu'on veut, on rentre tant qu'on veut...»

De là on peut comprendre ce que signifie pour lui être en institution. «on est libre» est une expression très redondante dans ses révélations. Ayant été pendant 25 ans dans un milieu contraignant où les possibilités de relations amicales étaient très limitées, il est tout à fait saisissable que pareille expression se répète. D'où, son rapport à l'institution s'exprimant en des termes plus ou moins affectifs tels : «j'aime être ici...», «on est bien», «on est libre». Cette une relation d'une dimension institutionnelle non moins remarquable. C'est la découverte d'une nouvelle famille où il voit «d'autres gens» :

«J'ai jamais eu le temps. Ici on a le temps. J'ai aimé ça en arrivant ici, je vois d'autres gens, j'ai appris, y en a qui m'ont montré pi ça a parti y a rien de plus beau. Je joue à la pétanque, je joue aux flèches, y quelque chose je joue pas c'est aux cartes».

Donc, la possibilité de changement que représente la résidence s'inscrit dans une rupture partielle avec un contexte qui laissait peu de place aux loisirs et aux inventions personnelles. «Ça a changé beaucoup. C'est un gros changement de laisser la construction pour s'en venir en résidence». Changement est compris comme possibilité de renforcement de sa sociabilité puisque la résidence lui permet de côtoyer d'autres gens que des camarades de chantier ou des opérateurs d'engins lourds. Donc, sa sociabilité se développe mieux qu'antérieurement. À un autre niveau, son espace personnel devient un lieu d'intimité, en plus de lui donner accès aux activités de la résidence. Regardons de quelle manière ce changement s'articule dans les activités.

### 3.3.2. Négation d'une solitude antérieure

La présence en résidence se traduit de différentes manières. Les activités semblent être révélatrices des manières par lesquelles on peut s'affirmer dans l'institution. Ayant connu un milieu routinier, M. Duplessis découvre dans l'institution un espace d'épanouissement personnel. Son appartement semble constituer un lieu d'escalade semblable à sa chambre antérieure.

«Dans l'appartement, fais pas beaucoup d'activités. Je suis en dehors de l'appartement... Ici, passe toute la nuit ici. À 9 heures du matin je suis parti, descends en bas m'en va dans la grande salle là puis je rencontre les autres pi je remonte vers 10 heures 11 heures pi je retourne dîner, après-midi mais je prends l'autobus je m'en vais voyager, je sors en ville ça c'est régulier».

Son espace personnel est un lieu d'ancrage peu profond. «Dans maison suis jamais seul, c'est ouvert en bas, la grande salle là, les activités je va là, après-midi bin je va partir». L'ambiance collective et institutionnelle devient donc son univers personnel. «J'étais seul», une manière de s'expliquer. Ce contexte est donc approprié à ses besoins. D'où son excellence dans les jeux comme la pétanque, le billard, les flèches.

«Un passe-temps, c'est agréable, un passe-temps. Parce que partout où je travaillais avant y avait pas de ça, j'avais pas pratiqué ça, dans la construction y avait pas ça, mais rendu ici pi ça a dû changer cela là, wow, il faut faire d'autres choses là...».

Son investissement personnel dans ces jeux schématisent ses rapports à autrui ainsi qu'à l'institution et, en même temps, révèle une forme d'appropriation qui semble adopter une forme d'appartenance. Il s'agit là d'un aspect de ses activités dans l'institution. Sa présence dans la résidence s'affirme d'autre part dans ce qui donne de la vitalité à l'institution dont il connaît les règlements. «Ici bin j'ai un travail de bénévolat aussi. Quand qu'y a des visiteurs dans avant midi, c'est moué qui fais visiter la maison». Cette forme d'implication exprime un désir d'être utile mais en réalité c'est elle n'est qu'une forme de valorisation de soi :

«Ça rend service aux gens... je les renseigne, je connais à maison de A à Z, je les explique les chambres pi, les gens d'en dehors y viennent icit pour visiter pour louer, pour la location, on les fait visiter s'ils veulent une chambre, un studio, un appartement, on fait visiter, y reviennent y rappellent, moué moué, les guider. C'est la direction qui m'a choisi, y m'avait demandé pi j'avais accepté, j'ai étudié la maison pi, ça va bien. J'aime bin ça de même».

De manière plus, en profondeur, son implication s'apparente plutôt à une recherche de visibilité, de reconnaissance, de représentation.

«J'aime ça. J'aime ça. En plus y me connaissent toute (rire). Quand y reviennent y sont satisfaits, « on le connaît y nous avait montré y nous avait bin expliqué ci expliqué ça, on est bin satisfait ». Ça leur fait plaisir pi moi ça m'aide toujours ça me fait voyager, ça me fait d'activités, voyage dans maison d'un bout à l'autre, trois quatre planchers, ça te tient occupé, plutôt de rester tout avant midi là là».

Voyons de quelle manière il s'investit dans son espace personnel. Quelle allure prennent ses activités dans ce lieu qui doit le représenter vu qu'il semble partager sa vie entre l'institution et l'extérieur? L'entretien de son appartement et le peu de temps consacré à la télé semblent constituer les pratiques les plus essentielles de son espace à côté de la lecture irrégulière.

«Le ménage (rire), le ménage pour que ça soit un peu propre pi laver, pi épousseter,... Dans l'appartement, fais pas beaucoup d'activités. Je suis en dehors de l'appartement».

Mais ce mode d'appropriation «en dehors» sous-entend deux «extérieur»: l'extérieur de sa chambre et l'extérieur de la résidence. L'extérieur de la chambre est lié à son implication dans les activités de la résidence et l'extérieur de la résidence consiste en ses promenades au centre-ville et dans le quartier Mont-Royal l'après-midi. Son rapport à l'extérieur fait aussi partie d'une logique de continuité parce qu'il passe moins temps dans sa chambre comme autrefois lorsqu'il était chambré. En ce sens, la résidence devient pour lui un lieu de permissivité. Il y apprend ce que la construction ne lui offrait pas. Il y découvre une possibilité de réactualiser sa sociabilité dans les jeux comme la pétanque, le billard et les flèches.

«j'ai même un trophée du billard là. Oui, j'ai commencé ici seulement, j'avais jamais joué. J'ai jamais eu le temps. Ici on a le temps. J'ai aimé ça en arrivant ici, je vois d'autres gens, j'ai appris, y en a qui m'ont montré pi ça a parti y a rien de plus beau. Je joue à la pétanque, je joue aux flèches, y quelque chose je joue pas c'est aux cartes. J'aime pas ça».

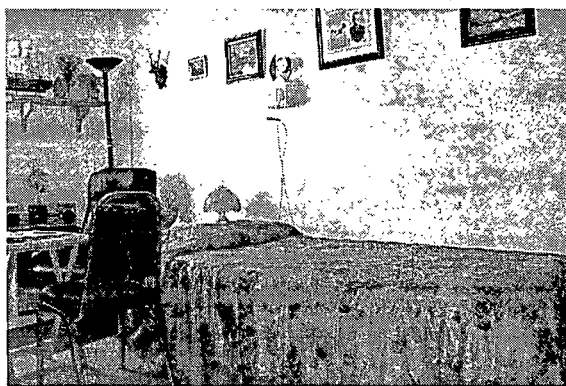
Son mode d'appropriation semble indiquer une certaine négation de sa solitude antérieure et son assujettissement aux travaux de la construction dans le passé. Son implication dans la vitalité institutionnelle devient donc un moyen d'exceller dans ses

relations à autrui. Dans son discours, les expressions telles «je suis parti», «je sors», «je suis à l'extérieur» se répètent au moins six fois. Encore, une révélation de ses activités à l'extérieur de la résidence.

«Que voulez-vous ici moué, j'fais un peu de lecture, j'écoute la tv, c'est à peu près tout, je suis toujours parti, j'ai toujours (mot incompréhensible) à passer dehors. Ça à toutes les jours...Le jour bin j'suis pas ici, je suis parti. J'suis à l'extérieur... Je sais à peu près toujours qu'est-ce que je va faire. Aujourd'hui je vais aller là, je vais aller ci, oui, c'est ça. Je fréquente beaucoup la rue Mont-Royal, je connais quelqu'un dans ce coin là. L'après-midi c'est tranquille ici, je sors, je m'en vas à l'extérieur. Dans avant midi surtout, je sors pas. Il y a des activités ici».

### 3.3.3. Du décor au bien-être

Du point de vue axiologique, les décors qui enrichissent son espace semblent avoir un statut fortement fonctionnel. Ils paraissent lui procurer un bien-être personnel de courte durée mieux qu'une médiatisation des souvenirs et des valeurs. Des photos aux contenus les plus divers y trouvent place: des portraits de famille aux objets appréciés en magasin. Certaines datent d'une trentaine d'années, d'autres au contraire sont récemment implantés. «ça fait du décor, suis bien la dedans... Quand je suis tanné de les regarder je les enlève ! Je les ai toutes achetés....Ça n'aucun lien». Son bien-être paraît s'enraciner dans l'effet visuel que procurent ces nombreux décors mieux que dans leur possible contenu symbolique : «une fois que t'en regardes ça, pi euhhh. Ça vaut 1 piastre et 5 (rire). Ça vaut pas cher ça.».



**Le voilier et la tête de caribou au fond**

Cependant, certaines représentations aux apparences fortement fonctionnelles parviennent à traduire un certain passé, son origine géographique, son appartenance sociale, ses goûts, ses préférences, ses projets qui restent irrésolus, ses relations, ses

souvenirs. Ils ont quand même une traduction qui va au-delà du bien-être de courte durée comme il le laisserait entendre. Ces objets ont l'air d'être des signaux dont ils décodent intérieurement le contenu : une tête de caribou qu'il a achetée dans un magasin lui matérialise quand même des souvenirs comme la chasse qui a marqué une bonne partie de sa jeunesse à Rimouski.

«Ça me fait penser à chasse, au parc de Rimouski. La chasse, dans le temps, j'aimais ça... je viens de Rimouski moi, je va pas souvent depuis un bout de temps... Dans mon jeune temps j'étais chasseur un peu, on aimait ça, pi que euhhh, j'avais trouvé dans magasin pi j'avais acheté ça».

Il se représente le voyage qu'il n'a jamais pu concrétiser par la sculpture d'un voilier. «J'ai pas voyagé tellement sur la mer mais j'aimais quand même. J'ai acheté ça, je trouvais ça beau». Le chat qu'il ne peut pas avoir dans son appartement à cause peut-être des règlements de l'institution s'y trouve aussi représenté : «Les chats, j'aime bin ça mais on n'en a pas ici par exemple. J'aimais ça les chats, autrefois quand on était jeune». Ses relations à autrui se traduisent dans les fleurs reçues et disposées en différents endroits de l'appartement. «Ça m'a été donné ça, une p'tite ci, une p'tite fleur là, une p'tite fleur partout. Ça m'a été donné ces p'tites fleurs là. Ça a bin de la vie». Sa famille comme ses deux enfants cinquantenaires y ont leurs portraits. Sa fille qui travaille à Rismouki a une photographie assez attentionnée. Le crucifix qui était posé sur le cercueil de sa mère en 1971 occupe encore son univers. De manière paradoxale, il laisse comprendre que cet objet religieux représente mieux sa foi que le souvenir de sa mère : «j'ai su que ça été sur le cercueil de ma mère c'est tout, ça fait longtemps qu'est morte, on est une grosse famille chez nous, dix-huit». Cependant, il affirme : «J'ai toujours eu ça. On enlève ça, on le donne, ils l'ont donné à moi pi je l'ai toujours gardé, partout où j'ai été, je l'emportais». En un certain sens, le crucifix, replacé dans son contexte relationnel, pourrait symboliser un accompagnement, peut-être le souvenir d'un événement marquant.

#### **3.3.4. «ma blonde vient faire un tour»**

L'entretien rigoureux auquel fait l'objet l'espace de M. Duplessis peut, outre son caractère pratique entendu dans le sens d'une activité, sembler exigeant pour un homme de son âge. Cependant, si l'on regarde cet entretien à la loupe, il médiatise dans l'espace

une relation déterminée. Encore, nous essayons de relever ce qui peut être à notre compréhension un deuxième paradoxe. Toute l'activité de M. Duplessis est orientée vers l'institution et l'extérieur. Son appartement est dans un certain sens un lieu de séjour. «Que voulez-vous ici moué, j'fais un peu de lecture, j'écoute la tv, c'est à peu près tout, je suis toujours parti,...» Or, il soutient que, dans son appartement : «Je m'ennuie pas». Cependant, l'ambiance qu'il dit rechercher le plus c'est la l'ordre c'est-à-dire la propreté. La relation qui éclaire ce paradoxe ou cette ambiance recherchée semble être le partage de sa vie affective avec une autre personne de son âge résidant dans l'institution au même titre que lui.

«Vu que c'est propre, c'est bin éclairé, ma blonde vient faire un tour, j'ai pas dit plusieurs d'autres choses (éclat de rire)...» j'ai une p'tite amie, si tu as une amie, une p'tite jeune amie, reste pas loin ici, pas loin (rire), c'est mieux qu'être seul...».

Ce sont là autant d'aspects éclairant les formes de pratiques en résidence. Ils mettent en lumière ce que la vie en institution peut représenter pour un individu : rapport à l'autre, découverte, liberté. Le vécu de M. Duplessis semble se préciser finalement à deux niveaux : d'abord, le loisir comme pratique d'appropriation institutionnelle-relationnelle; ensuite, le «service aux gens» dans l'institution comme mode d'amplification de ses relations à autrui. Le sens de telles pratiques semble résider dans un réel besoin d'une certaine visibilité.

Ainsi, nous pourrions soutenir qu'une résidence de retraite est un espace à interprétations multiples. Les verbalisations, le silence, les souvenirs matérialisés et non matérialisés, les décors et l'absence des décors, les pratiques sous différentes manières sont constitutifs de ces multiples interprétations spatiales. Donc, l'espace est un foyer d'où s'actualisent des significations personnelles. De même que : «*People transform their lives and their experiences into stories with practiced ease*» (Mangahm et Overington, 1987, p. 193), de la même manière les résidents transforment subjectivement leur espace personnel par des pratiques d'appropriation dont ils détiennent seuls les clés d'interprétation mais sont ouverts à les révéler à qui veut bien les écouter. Quand ils parlent de leur espace et de leur décor, ils parlent d'eux-mêmes. Quand ils n'ont pas de support matériel, ils parlent de leur perte et de comment ils y font face.

### 3.4. Mme Perras

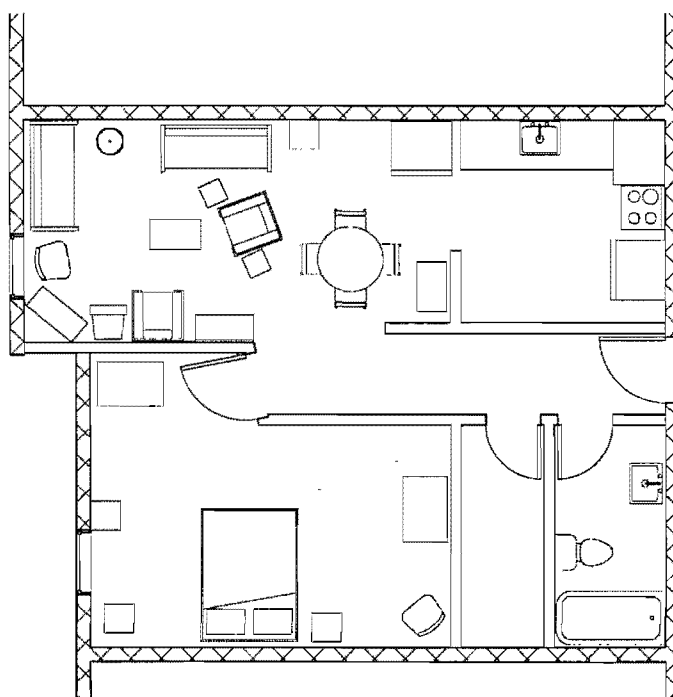


Figure 4 : l'espace de Mme Perras

#### 3.4.1. Pouvoir être utile : faire des tricots

Veuve depuis 1988 et âgée de 86 ans, Mme Perras habite un appartement de 2½ dans la résidence depuis 8 ans. Elle y travaillait comme bénévole en enseignant le tricot pendant quatre ans. Elle exerçait cet art qu'elle hérite de sa mère et de son grand-père dans d'autres institutions pendant une vingtaine d'années. Elle était aussi bénévole dans un centre d'accueil pour personnes âgées. « Alors je connaissais beaucoup les gens âgés, pi j'en suis devenue une (rire) ». N'ayant jamais eu d'enfant de son mariage, elle avait adopté une fille qu'elle ne voit plus depuis vingt ans après s'être mariée. L'art culinaire, le tricot, les mots croisés, la lecture, la peinture, les fleurs et les plantes sont ses préférences. Elle dit avoir habité un grand logement de 5½. Ses meubles et ustensiles proviennent de son domicile antérieur. Sa chambre a un lit double accompagné des accessoires telles tables de toilette, tables de chevet, etc. Ses fenêtres sont ornées de plantes naturelles. Nous avons observé un mini frigo et un frigo de 18 pieds cubes, une cuisinière en parfait état de fonctionnement, un four à micro ondes et autres ustensiles inhérents à cet espace. Son salon est orné de meubles antiques. Ses appareils électroniques sont de qualité récente. Des six couverts, la table à dîner n'en garde que

quatre, une manière pour elle de gérer l'espace existant. Les murs du salon et de la cuisine sont ornés de bibelots, de pièces artistiques en porcelaine et en métal, de peintures, de vase en cristal, de meuble au style varié. Aucun portrait n'y est observé. Sa chambre à coucher est ornée d'un seul portrait de son mari, d'une photo récente d'elle-même, d'un crucifix, d'une icône de la vierge, de plantes ornementales, d'une applique murale. Des tapis aux apparences rares ornent le parquet à l'entrée de même que son salon et sa chambre à coucher.

Mme Perras perçoit la résidence de retraite comme un lieu de convivialité, de familiarité, d'échanges : « on vit dans une communauté ». La résidence représente pour elle un endroit où « on n'est pas seul », où « on a de la compagnie ». Car à son âge, « il faut se faire une nouvelle famille ». Sa venue dans la résidence ne s'inscrivait pas dans un projet déterminé. « Dans mon idée j'ai jamais pensé que je m'en viendrais dans une résidence ». Son intégration dans ce cadre de vie a été d'abord motivée par la nécessité ressentie de se retrouver près de sa sœur souffrante qui y vivait déjà\*.

« Elle était malade pi je crois qu'elle cherchait de la compagnie et puis euhh c'est elle qui m'a montré l'appartement ici pi en le voyant bin ça me plaisait; c'est comme ça j'ai décidé là tout d'un coup de venir demeurer ici ».

D'autres circonstances comme par exemple l'annonce de la mise en vente de son logement par son propriétaire ont concouru à cette décision. Sa fréquentation antérieure du milieu comme bénévole semble avoir fortement avantage le choix de cette résidence parmi d'autres. « je connaissais déjà la place, depuis quatre ans je venais tous les mardis ». Ainsi, la résidence perçue comme sa « communauté » devient plus compréhensible. Au-delà de son caractère sécurisant, convivial, familial et communautaire c'est un endroit où elle s'est forgée une certaine notoriété. Ce dernier aspect nous paraît être fondamental dans son choix du lieu parce qu'il semble lui offrir la possibilité de pérenniser son identité en valorisant son savoir de longues années : le tricot.

« Bin j'avais quelque chose à faire ici, euhhh, je pouvais être utile là je sentais que je pouvais être encore utile que je pouvais encore aider des gens en faisant

---

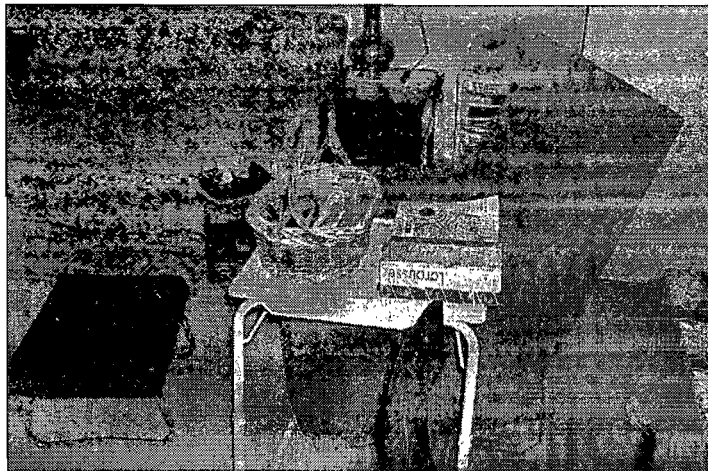
\* Dans l'entretien, elle n'a fait allusion à la maladie de sa sœur qu'une seule fois.



des tricots, là je m'en venais pas là en disant bin euhhh je perds de mon temps, je fais rien je vais me laisser mourir non je m'en venais travailler ».

D'où le désir d'actualisation. Le tricot est une activité qui imprègne fortement son être et son identité. C'est son statut social. C'est par l'enseignement du tricot, hérité de sa mère et de son grand-père, qu'elle se rapproche des autres, qu'elle s'affirme et se met en valeur dans l'espace social.

« Ça fait des années que je fais ça, ça fait euhhh, attendez, ça fait euhh depuis soixante et treize que j'enseigne le tricot dans un centre d'accueil. J'ai appris autant que j'ai enseigné en même temps, parce que j'ai pas enseigné à des enfants, j'ai enseigné à des personnes qui avaient déjà de l'expérience, j'ai appris beaucoup aussi. J'ai appris bien des trucs dans le tricot que je savais pas, parce qu'on peut toujours apprendre ».



Le «Coin tricot»

Ce savoir marquera son espace de vie autant que ses rapports à l'ensemble de l'institution. Son espace de vie intime est le centre de son action et de ses rapports avec autrui. En effet, un « coin de travail », son salon, est symbolisé par le tricot. « Ça c'est mon coin travail, j'ai ma chaise avec toutes mes choses autour de moi ». Il cadre ses relations à autrui et constitue son loisir préféré dans ses relations avec ses pairs dans la résidence : « je descends toujours à la cafétéria au lieu de tricoter seule je vais tricoter avec les gens en bas. C'est ma distraction l'après-midi... ». Cette pratique semble aussi lui enlever le goût de participer pleinement dans ce qui donne de la vitalité à l'institution. Son implication dans l'institution se limite aux fêtes d'anniversaire et aux autres espaces de relation du genre. « C'est toutes des affaires manuelles ou intellectuelles qui m'intéressent ». Cependant, sa perception de l'institution comme une

« communauté », « un lieu familial » lui impose un certain besoin de sociabilité plus apparente. Elle tente de s'impliquer dans les pratiques de l'institution mais, en même temps, elle ne peut s'empêcher de faire l'économie d'elle-même c'est-à-dire son identité :

« Il me semble que je suis pas assez sociale alors j'essaie (rire) de me mêler au bingo, à ces choses là, je ne suis pas sportive pas du tout, je l'ai jamais été même jeune... Non, pas vraiment, pas vraiment, ça m'intéresse pas du tout. Mais alors en me mêlant mettons au bingo aux choses comme ça, aux jeux d'esprit alors je rencontre des gens. Non, parce que j'ai jamais aimé vraiment les jeux, ces choses, je me prive pas vraiment parce que j'aime à faire les tricots... ».

Donc, ses affirmations préalables : « j'avais quelque chose à faire ici (la résidence), « je pouvais être utile là », « je sentais que je pouvais être encore utile, que je pouvais encore aider des gens en faisant des tricots » paraissent avoir leur concrétisation dans des manières fortement personnalisées. Les expressions « utile » et « aider des gens en faisant des tricots » sembleraient lui positionner dans une dimension d'action mais une action identitaire et orientée. Ainsi, la « rencontre des gens » pour elle serait plutôt une manière de leur réaffirmer son identité et sa personnalité. Le tricot comme pratique personnelle devient à ce niveau un instrument de sociabilité. Les mots croisés, qu'elle ne dissocie pas de cette pratique, ont cependant un caractère plus réservé. Ces deux activités sont toutefois en conjonction dans l'espace. « Je tricote beaucoup, je fais mes mots croisés ». Son « coin de travail » fait cohabiter les outils qui représentent ces deux types de pratiques : aiguilles, fils, ciseaux lesquels renvoient au tricot; tandis que ses bouquins, son crayon réfèrent aux mots croisés.

« Ça fait des années que je fais ça, je fouille dans mes dictionnaires, j'ai toujours faite ça, c'est mon meilleur passe-temps, j'arrête pas souvent, quand je laisse le tricot je prends les mots croisés, la lecture, j'ai toujours quelque chose à faire ».

De telles pratiques rythment fortement sa vie et conditionnent ses relations à l'institution. Remarquons que dans son discours, elle laisse entrevoir un certain détachement du contexte. Pour être plus précis, nous dirions qu'elle établit une frontière nette entre sa vie et le contexte institutionnel. « euhhh, là-dessus non c'est moi qui décide de ce que je va faire... ». Tandis que, chez M. Duplessis, l'institution est fortement présente. Il y a une dilution de sa personne dans la vitalité institutionnelle

parce que cette dernière rythme sa vie ou mieux lui-même rythme sa vie sur la portée de celle-là. Essayons de comprendre davantage le mode de préservation de Mme Perras dans les valeurs et souvenirs qu'elle matérialise dans son espace.

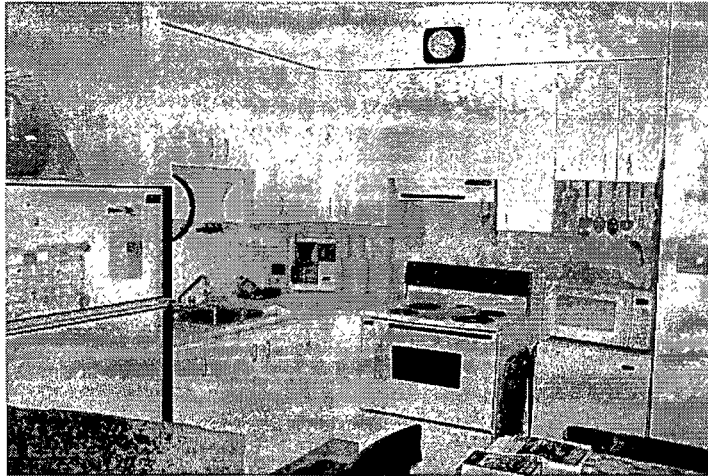
### 3.4.2. Remercier par la cuisine

À part le tricot et les mots croisés, l'art culinaire constitue une autre pratique essentiellement préservative. Cette pratique se révèle une *affectivité* : « J'aime à faire à manger aussi, beaucoup, même dès fois j'en fais trop »; une *identité* : « ça c'est une chose qui me fait de la peine, j'ai vieilli pi je suis moins capable de le faire mais je l'ai fait longtemps »; une *relation* : « j'ai toujours aimé recevoir ». Là où le tricot entraîne des attitudes réservées face à des moyens de loisirs comme la télé, l'art culinaire y favorise une attitude d'ouverture et sélective laquelle s'inscrit dans une démarche d'actualisation. Tentons de nous l'expliquer. La télé est une forme de divertissement qu'elle valorise à peine. Peu de programmes l'intéressent. Ceux qui sont par moment sélectionnés ont pour finalité de donner corps à des discussions dans ses cercles d'amies dans la résidence:

« Je suis pas tellement attentive parce que si je tricotais pas je m'endormirais devant à télévision. C'est pas une chose là qui m'attire tellement au point d'avoir toute mon attention...ça peut arriver qu'avec les personnes en bas on va discuter d'un programme qu'on a vu la veille ».

Étant constitutif de son identité, l'art culinaire y sera retenu de manière intéressée. « Euuh oui, habituellement là je suis certains programmes, j'aime beaucoup les programmes où on fait la cuisine. Je suis toujours bin intéressée à regarder ça ». Dans l'espace, la traduction va des dictionnaires jusqu'aux livres de recettes. « Les livres de recettes ça m'a toujours fascinée. Il faut que je fasse attention. Je suis portée à en vouloir d'autres (rire) ». Cette pratique est aussi signifiée dans des objets picturaux comme des tableaux peints.

« J'ai toujours aimé les peintures avec les fruits. C'est parce que je l'aime vraiment j'aime les fruits. C'est des choses à manger (rire) ».



**La cuisine et les deux frigos**

En fait, la cuisine reste un moyen de sociabilité : « C'est ma manière de remercier ». L'une des manières de ne plus rompre cette sociabilité est d'entrer dans la résidence avec sa cuisinière et son frigo. « J'ai demandé la permission d'apporter mon frigo pi ma cuisinière ». En plus, elle a deux congélateurs remplis. « ils sont pleins tous les deux parce que je fais à manger ». Donc, étant constamment en « mode relation » avec les autres, elle mobilise des énergies symboliques non apparentes pour le signifier.

« Dans le temps des fêtes là ça m'amuse énormément de faire des biscuits de toutes les sortes et pi c'est de la manière que je vais remercier les gens qui m'ont aidé durant l'année. Aux temps des fêtes les gens s'attendent, au l'an dernier j'ai dit que ça va être la dernière là euhhh, c'est fatigant là euhhh c'est c'est quelque chose à faire, j'ai dit toujours bin c'est la dernière année ne comptez pas sur moi l'an prochain pi le temps des fêtes arrive je recommence de nouveau (rire) ».

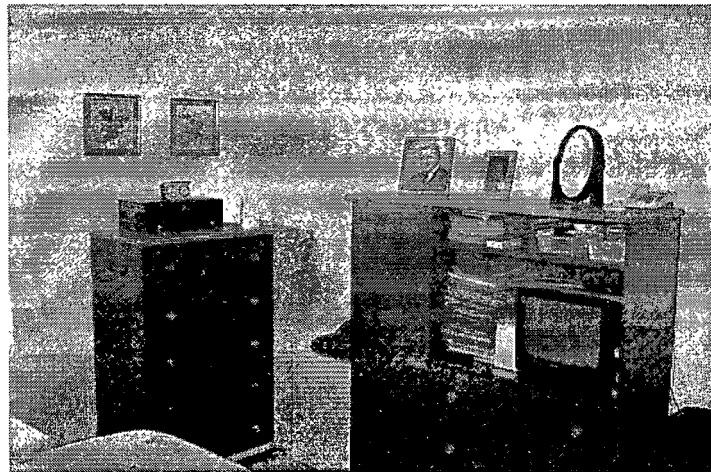
De manière évidente, il existe une certaine tension intérieure, celle de vouloir préserver une affectivité, une identité ainsi que les relations qui en résultent face à des contraintes atoniques.

### **3.4.3. «Je suis pas capable de me défaire...»**

Mme Perras est fondamentalement une sociopète c'est-à-dire un individu à contact (Hall, 1971, p.138). Elle fait de l'ensemble de ses pratiques et des objets qui les matérialisent une synthèse de ses relations avec les gens et de la façon dont elle perçoit les gens. Tout ce qui joue un rôle d'apparence esthétique dans son espace réactualise un rapport concret. Rien de ce qui aménage son espace n'est étranger à ses relations. « Je suis bien, je suis entourée de toutes les choses que j'aime, que j'ai voulu garder, et que je

suis heureuse ici... ». Chacun de ses objets ou souvenirs lui communiquent un rapport particulier. Des meubles, des tableaux, des peintures qu'elle et son mari avaient achetés, des cadeaux reçus de différentes personnes, un crucifix qu'elle avait reçu comme prix de catéchisme à l'école en 1930 alors qu'elle avait 8 ans, une icône qu'elle hérite de sa mère. «C'est un beau souvenir, c'est un souvenir de mon enfance». Il y en a auxquels elle réserve un caractère plus intime. Ses photos de famille illustrent bien cette particularité. Elle préfère les garder dans un coffre au lieu de les exposer aux visiteurs. Sa photo et celle de son mari sont exposées dans sa chambre.

« Pour moi c'est de bons souvenirs mais c'est triste de l'avoir perdu donc je ne voudrais pas l'avoir devant moi toute la journée parce que ça me rendrait plutôt triste, dans la chambre je la vois quand je me couche, je la vois quand je me lève ».



### **Le coin d'intimité**

En réalité, cette une manière de vivre une intimité à laquelle la chambre s'y prête mieux. Elle interprète cette façon de procéder comme personnelle. « je trouve que j'ai pas à exposer ma famille pi mes amis, c'est à moi ça ». Mais d'autres souvenirs ont l'air exposables : le vase en cristal reçu de sa belle-mère juste avant sa disparition, le vase à fleurs reçu en cadeau d'un neveu, un plateau qui appartenait à une de ses sœurs décédées, un cadran, appréciation d'un centre d'accueil, des bibelots, etc.

« C'est des cadeaux de différentes personnes, qui me rappellent des gens qui me les ont donnés. Je suis pas capable de me défaire de ces choses là, je serais pas capable là, c'est des choses là qui font partie pas de moi... je vais essayer autant que possible de toujours demeurer ici euhhh j'aimerais pas abandonner ce que j'ai dans le moment. Ho, ça ferait mal, ça me ferait très mal. Là j'aimerais mieux mourir franchement (rire) que d'abandonner (rire). C'est des

p'tites choses, des p'tits cadeaux qui m'ont été donnés, c'est des souvenirs, c'est des souvenirs... Mes affaires ici, j'aimerais bin les garder ça jusqu'à la fin c'est toutes des choses auxquelles je tiens».

Donc, préserver ces objets signifie tout naturellement préserver des relations dans un contexte où l'on «reste seul», où «il faut se faire une nouvelle famille» et où «il faut s'adapter». La chambre recèle ses outils d'activités. Un meuble renferme ses cahiers de tricot. « c'est toutes des choses que j'ai besoin pour travailler... c'est toutes des choses que j'ai besoin pour travailler...ce meuble là sert surtout à mon travail ». Dans tout ce processus de préservation, quel rôle joué par l'espace dans le maintien de l'identité de soi, des relations interpersonnelles et des pratiques qui font sens à l'existence?



**Ces cadeaux qui rappellent des gens**

L'espace, tel qu'il est vécu par Mme Perras, paraît exprimer un mode d'être individuel et relationnel. Le choix de cette résidence semble être aussi relié à des préférences spatiales très explicites. Individuellement, l'espace assure un certain sentiment d'être véritablement chez elle car elle peut y transposer les habitudes provenant de son ancien 5½. «J'suis vraiment chez moi, c'est mon chez nous quand je rentre ici c'est vraiment mon chez moi». Ce sentiment est enraciné dans une qualité spatiale identifiée puis adoptée. La disposition (configuration de l'espace) est l'une des

qualités de l'espace auxquelles elle s'identifie. La disposition est pour elle la principale qualité de l'espace qui lui est idéal.

«J'aurais été, mettons visiter un appartement dans un édifice à quelque part, euhhh la disposition m'aurait plu. C'est ça qui m'a plu en ouvrant la porte. C'est exactement ce que je voulais quand je pensais qu'il fallait quitter ma maison, je voulais avoir une chambre séparée, le salon et la cuisine, ça me dérangeait pas. En ouvrant la porte c'était ça. Quand j'ai vu l'appartement là c'est ce que je voulais. C'est ça qui m'a plu en ouvrant la porte. Même si j'ai pas une belle vue là, euhhh ça ça ne me dérange absolument pas».

La disposition est interprétée comme quelque chose de fascinant parce qu'elle lui rappelle une manière d'être qu'elle peut actualiser. «La chambre correspond à peu près à la disposition que j'avais». D'où un sentiment profond de l'espace lié au mode d'être individuel et relationnel évoqué tantôt. Chez l'homme, dit Edward T. Hall (1971), le sentiment de l'espace est lié au sentiment du moi (mode d'être individuel) qui est à son tour en relation intime avec son environnement (mode d'être relationnel) (p.86). De manière provisoire, nous pouvons soutenir que le mode d'appropriation de l'espace de Mme Perras est due à une orientation relationnelle et symbolique préalable.

### 3.5. Mlle Drainville

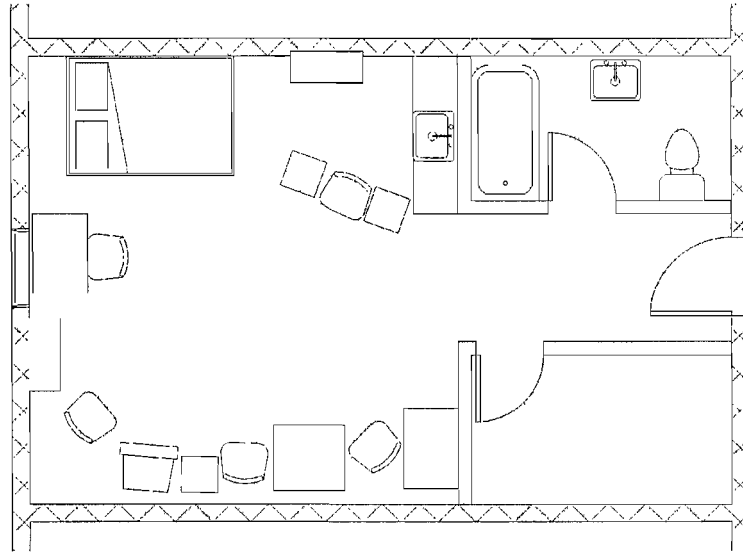


Figure 5 : espace de Mlle Drainville

#### 3.5.1. «ça nous limite c'est sûr...»

Récemment arrivée dans la résidence, Mlle Drainville a un appartement de 1½ au 5<sup>e</sup> étage. Elle y est rentrée à l'automne 2006. Elle dispose ses meubles contre les murs. Nous observons du côté droit, à l'entrée, la douche et, du côté gauche, la garde robe. Une fenêtre domine et éclaire tout l'espace. Elle a à sa disposition un mini comptoir de cuisine avec un mini frigo, un grille-pain. Parallèle au comptoir de cuisine, il y a un meuble à linge fourni par la résidence. Dans le sens d'une aiguille d'une montre, il y a : une table garnie d'une lampe et de deux chaises, un petit meuble surmonté de deux objets décoratifs, un téléviseur avec un réveil dessus, un fauteuil pivotant destiné aux visiteurs, une bibliothèque, un bureau, son lit surplombé d'un crucifix, un fauteuil un peu au centre et autour duquel sont disposés de part et d'autre deux tablettes sur lesquels sont entreposés des journaux, des crayons, du papier, un appareil de téléphone éclairé par une lampe. Sur le meuble à linge, une radio est orientée vers le lit. Sur le bureau sont déposés un appareil de radio, un radio-réveil, un porte-documents. Aucun ornement tel fleurs, photos, tableaux, bibelots, etc. n'est observé tant sur les murs que sur les meubles. Avant d'entrer dans la résidence, Mlle Drainville vivait seule dans un appartement de 3½. Elle est célibataire. Elle a toujours habité sur Le Plateau Mont-Royal. Son entrée dans la résidence est due à des rapports difficiles avec son concierge



et à des douleurs aux jambes. «Pi après tout ça, je me suis dit que je vais m'en aller tout de suite dans une maison pour personnes âgées. C'est comme ça je suis arrivée ici».

Mlle Drainville perçoit la résidence à la fois comme une limitation et une nécessité. Limitation à ses préférences culinaires : «dès fois des menus je trouve qui sont pas balancés», limitation à ses pratiques d'intellectualité : «Moi, j'allais comme à la Grande Bibliothèque», limitation à ses pratiques de religiosité : «j'allais au Sanctuaire du Saint-Sacrement à la rue Mont-Royal», limitation à ses pratiques de sociabilité : «j'allais voir des amis». Nécessité, parce que le contexte pallie certaines de ses incapacités liées à des contraintes physiques. Les limitations sont comprises essentiellement dans ses rapports avec l'extérieur qui représentent son principal centre d'action et le mode de fonctionnement de l'institution qu'elle interprète comme une série de contraintes :

«Bin là, les activités que j'étais habituée de faire à l'extérieur et tout ça il faut que je les regarde selon les horaires ici, bon la cuisine..., le repas est à telle heure alors il faut que je change mes activités si j'ai à aller à l'extérieur tout ça pour arriver à être au repas tout ça.»

Sa perception de la résidence comme lieu de limitation découlerait d'un remodelage répondant peu à ses pratiques dont l'extérieur est le centre d'action.

«Avant ça si j'allais magasiner... avant ça il était 5 heures 30, 6 heures je continuais à magasiner même si je soupe à 6 heures 30 je soupe à 7 heures. Parce qu'aujourd'hui, écoute bin là il faut que j'arrive ici pour le repas, si je veux voir des amis c'est la même chose (éclat de rire), ça nous limite c'est sûr, ça nous limite c'est sûr».

La résidence devient pour elle un lieu de privation de sa liberté ou mieux une privation de sa personnalité.

«Parce que quand on est dans notre appartement, bin si le rendez-vous est à 1 heure bin, on prend un bon repas à 10 heures 30, 11 heures selon les choses pi on s'arrange en conséquence mais là quand les choses sont cédulées comme ça c'est plus difficile».

Cette manière de percevoir l'institution comme contraignante ou peu compatible à ses choix pourrait laisser entendre que nous sommes en présence d'une certaine tension entre deux modes de vie. Cependant, il paraît que ce n'était pas le cas. Sa perception s'apparente plutôt à un certain degré de comparabilité. Elle évalue son mode de vie antérieure en appartement et le mode de vie actuelle en résidence. Son mode de

vie antérieur lui paraissait valorisant tandis que la conformation à l'institution lui laisse un sentiment de privation. «C'est surtout quand on a à sortir». La limitation du « sortir » qui est une pratique et qui renvoie littéralement à l'extérieur qui représente pour elle son centre d'action devient en quelque sorte une cessation d'être, une quasi-dépossession de son agir.

« Je continue mes activités à l'extérieur mais ça me limite quand même. J'aurais préféré les continuer mais je m'adapte à la situation là euh c'est parce que, avant ça, c'est pas mouéy là bin si ça se tient moi je va prendre toute la journée je va aller... J'étais chez moi, je déjeunais tôt le matin, bon là là, je vais arrêter à telle place, bon bin, il y a une messe, je vais aller à une messe là, pi après ça je va passer ma journée par exemple à la grande bibliothèque, bin là, quand je déjeunais bin là je faisais ma sandwich ou quelque chose comme ça mais là ou je faisais...pi là je parlais. En tout cas aujourd'hui là là j'peux même pas me faire une sandwich, j'peux même pas... j'ai déjà demandé pi on m'a dit que on...on... en tout cas on n'a pas rit de moi mais on a dit c'était pas le le...yahhhhhhhh un p'tit sourire en coin voulant dire arrange-toué là. Arrange-toué! Moi, j'ai demandé pas grand-chose là, j'ai seulement demandé euhhh pas qu'il me la fasse la sandwich, deux tranches de pain, pi un morceau de fromage, pi euh sais pas, une pomme, j'ai pas demandé la lune là, euh il n'était pas question du tout là ».

Une manière pour elle de révéler qu'elle n'est plus elle-même dans ce nouveau cadre de vie. Ce sentiment d'être désappropriée de sa volonté s'illustre de différentes manières. Considérons séparément les limites à ses préférences culinaires, à ses pratiques intellectuelles, religieuses et sociabilité.

### ***3.5.1.1. Limitation à ses préférences culinaires***

Ce sont des contraintes liées à ses goûts d'une part et à son bien-être corporel d'autre part. Il semble que le menu proposé par la résidence est standardisé. Les critères d'alimentation de chacun sont insérés dans des menus plutôt englobants :

« La chose de limitations dès fois pour la nourriture ensuite c'est sûr qu'on mange qu'est-ce qui a hein? Parce que dès fois c'est pas trop bon. Dès fois c'est plus euhhhh c'est sûr chez moi quand j'étais chez moi je surveillais beaucoup les gras, le médecin me demandait de surveiller les gras parce que j'étais à tendance euhh de gras dans le système, pi là bin bin il y arrive avec des menus beaucoup de gras, des choses pas balancées euhhh, toute des menus dès fois des pâtes des pâtes, soupe aux vermicelles il va voir un lasagne pi à côté il peut y avoir une affaire avec des pâtes, on n'a pas grand choix à ce moment là alors c'est parce que dès fois des menus je trouve qui sont pas balancés. Pi euhh il y a beaucoup de gras aussi ».

Cette limitation pourrait aussi avoir d'autres liens plus complexes qui ne seront pas approfondis dans le cadre de cet exercice. Il pourrait s'agir de l'aspect financier en particulier.

### **3.5.1.2. Limitation à ses pratiques d'intellectualité**

« J'aime la lecture ». Cette énonciation résume ses valeurs en matière intellectuelle. Mais c'est une valeur qui est signifiée, outre dans son espace de vie par les livres qu'elle s'achète, dans un lieu déterminé : la Grande Bibliothèque de Montréal. Il survient que ses choix de lecture que sont les biographies et les histoires donnent lieu à une comparabilité avec la bibliothèque de la résidence qui comprendrait davantage de romans lesquels ne rentrent pas dans ses choix de lecture :

« La grande bibliothèque, temps en temps, je lis le journal, il y a des revues, j'lis des revues, soit des revues d'informations, des revues religieuses, des revues euhh...mais à la bibliothèque ici c'est plutôt des romans moi j'aime les choses d'histoire, des choses plus comment je dirais bien ça un peu biographique, religieux euhh, des choses d'informations générales là, par exemple j'sais pas moué là s'ils parlent du tsunamie qui parlent de telle affaire, ça peut être aussi bien les produits équitables, des choses comme ça là... ».

### **3.5.1.3. Limitation à ses pratiques de religiosité**

Les valeurs de religiosité constituent pour elle des valeurs fondamentales. Encore ce sont des valeurs qui trouvent leur meilleure expression dans le « sortir » ou dans son centre d'action qu'est l'extérieur. Or, il y a une chapelle dans la résidence. Celle-ci jouxte une grande église paroissiale qui propose des offices dans le courant de la semaine. Elle en fait allusion à peine. Les espaces sacrés qui sont dans son centre d'action paraissent avoir plus de significations pour elle :

« Je vais arrêter à telle place, bon bin, il y a une messe, je vais aller à une messe là... aller au sanctuaire du Saint-Sacrement de temps en temps, aller à p'tite chapelle Notre-Dame de Lourdes, des choses comme ça ».

Sa religiosité est aussi signifiée dans son espace de vie. Un crucifix se trouve à proximité de son lit. Il lui rappelle son identité religieuse.

« Oui, ça ça veut dire quelque chose pour moi. D'ailleurs moi, j'suis catholique, j'suis pratiquante oui ça. Ça répond à quelque chose en dedans de moi, ça me fait penser à Jésus, à tout ce qu'a fait pour nous, c'est lui qui règle ma vie d'une certaine façon. J'aime coucher et regarder le crucifix. Si je va à messe c'est pour lui, si je fais telle action c'est avec lui ».

#### **3.5.1.4. Limitation à ses pratiques de sociabilité**

Les valeurs d'intellectualité, de religiosité et de sociabilité, limitées par ce nouveau contexte de vie, résumant de façon explicite sa vision du monde : « Ça fait de la vie ». La vie pour elle n'est autre chose que ses pratiques qui font sens à son existence. Ce sont des valeurs moins apparentes et plus intérieures. Donc, ce sont des valeurs auxquelles elle s'identifie.

« je dirais euh, euh, sais pas moi si j'écoute un bon programme de la télévision, si j'ai fait une lecture agréable, si je rencontre quelqu'un pi comme madame ici là, pi on jase ensemble c'est ça qui fait la vie là. C'est pas les choses extérieures, dès fois ça peut être agréable ou moins désagréable mais pas ça qui fait la vie je trouve ».

La sociabilité fait aussi partie des valeurs qui s'alternent au niveau de ses activités à l'extérieur : « je vais chez des amis, on jase ensemble ». Cependant, il semble qu'elle se prête davantage à certaines compatibilités dans la résidence contrairement aux valeurs d'intellectualité et de religiosité, limitées de manière plus rigoureuse. Les rapports qu'elle développe dans la résidence sont teintés de la comparabilité décrite précédemment. Pour différencier sa sociabilité du « sortir » par rapport aux relations nouvellement initiées dans la résidence, elle les qualifie de « autres ». Donc, des relations qui prennent corps hors de son centre d'action. Elles deviennent occasionnelles, sporadiques et offrent en conséquence moins de chaleur humaine :

« J'ai une que je fréquente davantage là parce que je l'ai connue avant de venir ici. Pi euh bin, les autres c'est à l'occasion comme ça, à la table ou bien parfois à un moment donné on se trouve dans un p'tit salon on va pour le lavage on échange pour des choses comme ça selon les circonstances ».

Toutefois, nous devons considérer ses limitations comme ayant leur propre limite. Tout en étant des contraintes qui enlèvent certains privilèges et certaines préférences voire certaines habitudes de vie, elles n'effacent pas tant la volonté réelle de l'individu de s'attacher à ses pratiques fondamentalement subjectives comme le désir d'être soi-même dans un milieu dominé par une forte impersonnalité. Mlle Drainville explicite cette dimension très subjective de manière pertinente dans ce qui lui fait préserver son identité et ses particularités :

« Il y en a qui aiment les cartes, il y en a qui aiment les bingos tout ça, mais moi c'est ça mes activités là la lecture, rencontrer des amis, un bon programme de

télévision, aller par exemple à la grande bibliothèque, aller au sanctuaire du Saint-Sacrement de temps en temps, aller à p'tite chapelle Notre-Dame de Lourdes, des choses comme ça ».

### 3.5.2. «c'est comme une nécessité...»

Au regard des limitations qu'elle impose, l'institution correspond à une nécessité. Cette nécessité émerge de certaines contraintes physiques dont Mlle Drainville tient compte. « je peux faire une certaine marche 10-15 minutes, mais après ça mes jambes y viennent... j'ai beaucoup mal ». L'institution pallie donc une autre forme de limitation plus personnelle en l'empêchant de courir les magasins pour s'acheter des produits de base.

« Moi, en tout cas j'ai pas de de... d'aller de courir pour aller m'acheter du pain, des choses pour me nourrir il y a ça. Ensuite deut ça, si j'ai mal aux jambes, une journée plus que l'autre je marche moins, j'ai pas besoin de faire ci pi toute ça. Si je dis bin, j'irai faire mon lavage demain, après demain je va peut-être avoir moins mal aux jambes. La nourriture bin, j'ai pas besoin d'être incapable..., une minute auprès du poêle pour faire ma nourriture, elle est prête en bas ».

Cette évidence que représente l'institution comme une « nécessité » donne finalement lieu à une perception à la fois positive et un peu paradoxale. Elle n'est ni « un plaisir », dans le sens que ce n'est pas l'idéal; elle n'est pas « déplaisant » non plus dans le sens qu'elle ne comporte aucun avantage.

« Bon, c'est que a un moment donné ça devient une nécessité parce que on n'a plus. Si j'avais été disons euhhh dans tous mes moyens toute ça, bin je me serais trouvé un appartement comme j'avais avant pi je serais pas venue dans une résidence. Mais c'est que à un moment donné on sent que nos forces diminuent pi que c'est une... ça devienne comme une nécessité qu'on soit dans une résidence comme ici à un moment donné. Faut pas dire que c'est un plaisir mais il reste qu'y a quand même des avantages, y a quand même des avantages pi euhh faut pas dire c'est déplaisant non plus ».

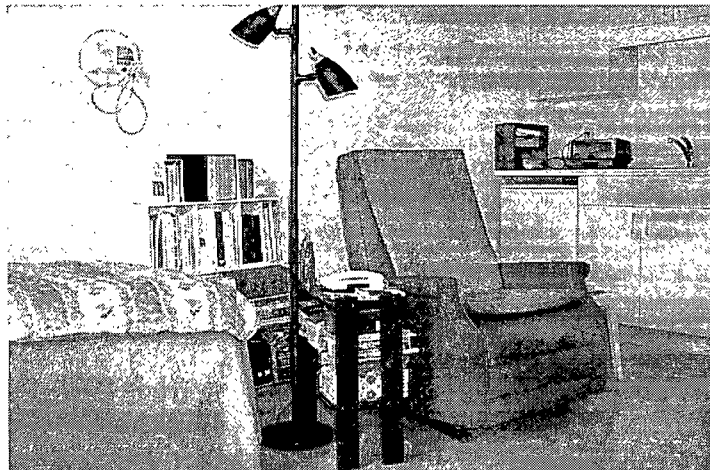
La perception paradoxale demeure pertinente dans le discours de Mlle Drainville. Cette perception paradoxale équivaut, à notre avis, aux limitations par lesquelles elle perçoit l'institution : un lieu de conformation, en un mot, un lieu d'assujettissement de ses temps de loisirs, de ses temps de lecture ou ses temps de repos.

« Faut se conformer à..., si c'est le temps du déjeuner faut faire notre toilette avant pi bon mais là, descendre, être bien vêtue, on ne peut pas descendre en

robe de chambre dire bin je ferai ma toilette après pi ces choses là là; ensuite deut ça il faut être là à l'heure qu'eux autres ça leur convient non pas nécessairement que nous autres ça nous convient... c'est sûr quand on va au lavage pour faire notre lavage mais là il y en a un qui vient avant pi là on est coincé un p'tit peu parce que c'est l'heure du repas pi là euh, c'est des choses comme ça qui est un peu compliqué voilà ».

La manière de percevoir l'institution à la fois comme une limitation et une « nécessité » exemplifie une certaine manière de négocier avec le contexte. Voyons quelle forme de recadrage cette manière de voir l'institution favorise dans l'espace de vie.

### 3.5.3. «je commençais par mettre les fauteuils»



**Le fauteuil répondant à une pratique particulière : le parler**

Mlle Drainville et l'«extérieur» que sont les églises, la grande bibliothèque et les résidences des amies auxquelles elle aime rendre visite ont constitué ses principaux lieux d'ancrage. Ces liens particuliers semblent se traduire à des degrés divers dans son espace. Les pratiques d'intellectualité et de religiosité paraissent y trouver leur traduction de manière plus concrète alors que la sociabilité l'est à un degré discutable. Toutes ces pratiques ont cependant mobilisé de fortes énergies au moment de prendre possession de son espace. Elles semblent se symboliser dans son fauteuil en particulier. Le loisir : «il faudrait absolument le fauteuil là pour voir la télévision», la lecture : «le fauteuil qui est là c'est un fauteuil qui pivote alors j'peux tourner la chose pour aller facilement à la bibliothèque en arrière», la sociabilité.

« j'ai dit je mettrai un fauteuil là, pi j'ai dit quand il viendra des gens on sera pas toujours tout à l'entour du lit on va être plus euhhh, plus euhhh comme dans un salon on va pouvoir plus se parler ouaih».

Le « parler » est une forme autre pratique dans l'espace. Mais une pratique qui ne se réalise pas sans le fauteuil et les fauteuils représentant l'occupant et ses interlocuteurs. Selon Timothy Radcliffe (2000), nous reconnaissons que nous sommes chez nous à ce que nous pouvons parler aisément entre nous (p.294). Le fauteuil devient une marque de reconnaissance, de relation et d'appropriation. Il symbolise aussi une pratique qui est celle de l'écoute. L'écoute traduit une certaine forme d'activité qui se réalise en correspondance avec le fauteuil. On écoute ce qui a de la valeur pour soi, ce qui rentre dans le système de pertinence de soi c'est-à-dire ce qui fait partie des préoccupations de soi (Mucchielli, A., 1995, p. 35). À ce niveau, le fauteuil serait un outil nécessaire parmi d'autres puisqu'il est aménagé dans un espace qui symbolise le monde à soi. Il répond donc à des formes pratiques :

«j'écoute les nouvelles, la musique pas tellement... J'écoute le chapelet à Radio Ville-Marie, dès fois la télévision il y a des programmes instructifs,... y a toujours des programmes, dès fois ça m'intéresse moins j'écoute le sujet ou là si ça m'intéresse je l'écoute si ça m'intéresse pas bin là je fais une lecture, ou bien j'appelle des amies, habituellement quand j'écoute la télévision dans mon midi c'est rare c'est surtout après le dîner pi après le souper».

Le fauteuil joue ainsi un autre rôle significatif pour elle dans sa relation à l'espace. Le fauteuil devient à un degré moindre son centre d'action, son lieu d'ancrage :

«Bin, c'est parce que, disons que quelqu'un me téléphone, je suis tout prêt du téléphone ensuite de ça j'ai mes crayons, si j'veux me mettre des feuilles euhhh dès fois on veut écrire telle chose, on veut dire bin telle chose là je veux me souvenir de ça j'écris un mot pi euhh en tout cas tous mes papiers sont là pi euhhhhhh c'est pour ça, j'ai une lampe là aussi pi ensuite deut ça j'ai de la lumière de l'extérieur qui va directement au fauteuil ouaih».

Dès lors que les fauteuils constituent ses principaux meubles dans l'espace, ils s'inscrivent dans un mode d'appropriation en symbolisant ses rapports à autrui ainsi que les valeurs que représentent pour elle, l'échange, le travail intellectuel, le partage de problématiques communes. «c'est qu'aussi si euhhh si vient une coupe de personnes, il y en a une se met là, l'autre se met là pi que moi j'suis là là euhhh on on se fait face». Les rapports plus personnalisés par la présence d'autrui est donc ce qui compte pour elle

dans les pratiques relationnelles. Le «on se fait face» nous le révèle de façon pertinente. Nous devons cependant souligner que la matérialisation de ses relations se limite dans son fauteuil. Sa sociabilité reste une valeur peu symbolisée dans les souvenirs tels les portraits, les cadeaux, les peintures comme c'est le cas chez Mlle Pageau, chez Mme Perras. Il nous semble qu'elle privilégie plutôt l'aspect utilitaire de certains objets que ce qu'ils pourraient symboliser dans la réalité : «Parce que j'aime ça sobre». Les stricts objets qui garnissent son espace se limitent à une fonctionnalité très précise. Le message ou les souvenirs qu'ils pourraient contenir restent peu valorisés :

«Ça m'a été donné ça (deux petits objets en verres colorés)...peut-être à un moment donné je m'en déferai. Mmmm bin peut-être pas parce que j'aime tellement le p'tit carré en bas là mais ça me fait un presse-papier. Tandis que l'autre euhhh ça fait une décoration mais euhhh moi si je trouve, si j'vois quelque chose qui m'intéresse qui peut-être à fois décoratif pi pratique pour, sais pas, mettre des crayons pour euhhhh faire un appui lettre quelque chose de même je me mettrai ça plutôt que juste une chose de décoratif comme ça pas parce que euhhhhh, le design est beau tout ça mais moi des choses je je euhhhhhh non non je je c'est sûr que si la personne vient pi qu'elle le voit elle va être heureuse de le voir pi tout ça là mais à un moment donné peut-être que je m'en déferai. Oui oui».

Cet aspect se constate aussi dans le choix du crucifix qui symbolise sa foi. L'un a été acquis dans un magasin et l'autre provenait de sa famille. Celui-ci a été donné à une association caritative tandis que celui-là orne son espace. «Celui-là fait plus comme naturel, c'est la couleur chair tandis que l'autre c'est juste comme un plastique blanc c'est tout, il n'y avait pas aucune couleur». Les goûts ont donc la prédominance sur les rapports que le crucifix familial pourrait symboliser. «J'aime pas que ce soit tout garni de toute sorte de choses». Le rapport à la famille ne serait pas symbolisé non plus. Les photos de son père, de sa mère, de ses sœurs, de ses frères, de ses nièces se trouvent préservées dans une boîte. «Ça ne me dit pas de les mettre dans un p'tit cadre quelque chose comme ça, non». Cela nous amène à comprendre que les symbolisations dans l'espace sont d'une variabilité et dépendent donc de l'individu. D'où leur fondement subjectif. Se les approprier de façon non extériorisée et personnelle serait équivalent à leur traduction symbolique dans l'espace.



### 3.6. Sœur Gagnon

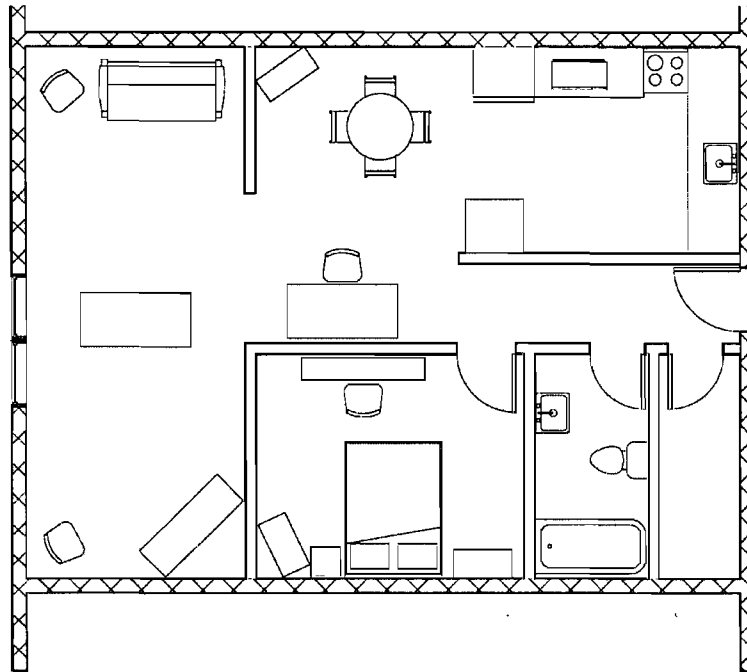


Figure 6 : espace de Sœur Gagnon

#### 3.6.1. «je me permets des choses»

Notre enquêtée est une religieuse de l'Église catholique de rite latin. Elle habite un appartement 3½ dans la résidence. Son espace personnel comprend une cuisine, une salle à manger, un salon. Elle a à sa disposition un poêle, un frigo de dix-huit pieds, une table de quatre chaises, un bureau avec un ordinateur, un grand meuble à TV avec des bibelots, une grande chaîne stéréo, un divan, un « lazyboy », une chaise berçante, plusieurs tablettes comprenant des livres de prières, des journaux, un bureau comportant un ordinateur et une imprimante. Les fenêtres du salon sont ornées de pots de fleurs et de plantes ornementales. Les fenêtres éclairent tout l'espace. Son salon est orné d'iconographies et de portraits de consœurs. Sa chambre est aussi décorée d'icônes et de portraits familiaux. Il y a un lit simple, une garde-robe, une chaise berçante, une coiffeuse remplie de documents, de plis, de paperasses, de différents portraits de familles, des portraits personnels, un appareil de téléphone. La fenêtre de sa chambre est ornée d'une statue. Un tableau mural et deux icônes y sont aussi observés.

Son entrée dans la résidence résulte d'une démarche négociée entre elle et sa congrégation. « La communauté et moi, on l'a choisie, on m'a aidé à choisir ». Cela fait onze années depuis qu'elle y est arrivée. Auparavant, elle travaillait à titre d'infirmière pour sa congrégation avec des personnes âgées dans un centre d'accueil fondé à Montréal par son institution d'appartenance. « J'ai été 25 ans au même endroit ». Sa retraite était due à la diminution de sa capacité physique. « il y avait aussi un peu la maladie. C'était un peu trop difficile aussi ». Elle a préféré ne pas nous indiquer son âge. La résidence semble avoir été pour elle, au départ, un lieu de réappropriation de la vie individuelle.

« J'avais jamais fait à manger, c'est toutes des choses qu'il fallait que j'apprenne par moi-même, c'est ça, c'était plus difficile pour moi, je pense, de me faire à manger parce que, habituée de toute ma vie religieuse on n'avait qu'à descendre à cafétéria où l'on servait mais là euhhh j'étais obligée de voir... moi-même ».

Mais son imprégnation de la vie institutionnelle et communautaire semblait lui rendre moins apte à s'approprier de façon intégrale la vie individuelle.

« Oui, oui, j'aime ça, parfois j'aime ça aller, comme on a une cafétéria ici pour tout le monde euhh, parfois je va manger en bas, parce que j'ai pas de la peine de m'en faire (rire) ».

En fait, son rapport avec la résidence sera doublement empreint de deux formes de relation : une première basée sur son appartenance religieuse donc institutionnelle; une seconde axée sur une certaine permissivité donc individuelle. Dans celle-là, elle incarne les valeurs prônées par la congrégation; dans celle-ci, elle apprend à investir sa personne dans ce qui caractériserait la préservation de son individualité c'est-à-dire ses goûts, ses préférences et ses valeurs personnelles. Cependant cette dernière semble comporter certaines contraintes au niveau de certaines pratiques telles : faire à manger, faire le ménage, magasiner, maintenir l'espace dans ses aspects les plus quotidiens.

« Moi, j'avais un office à l'extérieur mais j'avais un p'tit ménage, c'était ma chambre à part deut ça, je ne faisais pas d'autres choses. Ici, en venant il fallait que je fasse tout : mon manger, mon ménage, autres choses que j'ai besoin ».

Ces contraintes paraissent représenter une certaine différenciation entre un milieu antérieurement fortement impersonnalisé et un milieu davantage moins impersonnalisé. Chacun a donc son mode de fonctionnement et ses contraintes particulières. Ce qui

différencie davantage l'un de l'autre, c'est le mode de cohabitation. Le premier est caractérisé par la similarité au niveau des valeurs intériorisées entre les individus en présence, la réciprocité au niveau des manières de percevoir le monde, la compatibilité au niveau des modes de vie et des pratiques communautaires. Tandis que dans le second, la cohabitation serait moins identique, moins similaire et peu compatible. Les individus en présence proviennent de la vie sociale ordinaire au sens qu'ils n'ont pas eu à partager des valeurs communautaires. Au-delà des contraintes dont nous faisons mention précédemment, cette deuxième forme de cohabitation semble comporter une permissivité, une découverte. « Dans le fond j'apprends beaucoup en demeurant avec les personnes âgées laïques ». Les « personnes âgées laïques » ou les personnes laïques tout simplement est cette cohabitation qui ferait valoir la différenciation mise en relief tantôt.

« Moi, j'aime ça. J'aime ça beaucoup. Parce que de côtoyer beaucoup de personnes. Moi, dans mon appartement je demeure pas, je demeure ici là, quand j'ai fini mes prières, j'ai fini mon ménage, je sors, mon intérêt c'est surtout les personnes ».

«Beaucoup de personnes» serait l'expression d'une rencontre d'une pluralité de vision et de valeurs qui ne sont pas forcément familières. L'«intérêt pour les personnes» qu'elle évoque serait constitutif de cette démarche de permissivité et de découverte, habituée qu'elle était à vivre avec des individus avec elle partage de forte similarité. La résidence devient pour elle un lieu d'apprentissage de nouveaux modes de rapports interpersonnels. Son mode d'appropriation sera donc empreint de cette nécessité. « je me sens chez moi euhhhh, je participe à toutes sortes de choses ». Dans le mode de vie antérieure, la participation ou l'investissement de soi était plutôt conditionné et plus rigoureusement réglementé puisqu'il devait être l'extériorisation de certaines valeurs et métaphores intériorisées. Dans ce nouveau contexte, l'investissement est plus permissif et plus intéressé.

« Quand il y a des activités j'aime participer ça me fait du bien moi aussi, la danse, j'aime faire la danse avec les gens c'est pas en tant que religieuse que je fais ça, j'aime ça, je me permets des choses ».

Ce sentiment de permissivité sera traduit dans son espace de vie de différentes manières. « J'organise mon appartement pour vivre, pour me sentir à l'aise, pour me sentir bien ». Les préférences, les choix, les goûts et les valeurs les plus personnelles y

trouveront leur expression. L'ambiance recherchée dans cet espace n'est pas celle reconnue dans un milieu communautaire comme le couvent où ce sont l'intériorité et le silence qui sont privilégiés. « J'aime mettre un peu de musique pas fort. Je ne mets pas de grosse musique là. Quand il y a rien rien rien ici on n'entend pas rien là c'est tellement insonore, ça fait une présence ». Les loisirs sont ceux du mode de vie moins religieux. Ils s'apparentent à celui des « personnes laïques » comme visionner des films qui ont la cote auprès des téléspectateurs. « Je regarde les poupées russes. Je regarde le banquier pour savoir un peu comment ça fonctionne, ça joue deux fois par semaine. Je regarde aussi la poule aux œufs d'or ».



### **Le coin de permissivité**

Le décor inventé dans l'espace est celui des valeurs propres à soi. « Voyez bien des fleurs sur ma fenêtre. On en a beaucoup. Moi, j'aime les plantes ». Dans la vie communautaire les décors sont souvent fortement empreints de religiosité, des objets transpirant la transcendance comme les statues, les verrières, les pensées des maîtres spirituelles affichées en différents endroits. Les plantes y ont souvent une fonction ornementale, une finalité marquée par une certaine solennité. Elles sont moins empreintes de souvenirs personnels. Sa préférence pour la nature semble se concrétiser dans différents objets décoratifs au niveau de son espace. Cette préférence a aussi motivé l'abandon d'un espace (l'appartement 2½) pour une configuration spatiale plus idéalisée (l'appartement 3½) à l'intérieur de la même résidence.

« J'étais dans un 2½ qui était juste près de l'église, j'avais pas de vision à l'extérieur, je voyais juste le mur de l'église. Ici, c'est plus vivant, là-bas

j'étais toujours dans la noirceur la lumière là, je vois dehors pi je vois euhhh, c'est assez intéressant. Parce que j'aime beaucoup la nature ».

Cette préférence pour la nature exprime de manière pertinente la réappropriation d'une antériorité que la vie en religion a quelque part ensevelie. Il s'agit d'un retour indirect à ce qui caractériserait sa vie de manière individuelle, en dehors d'une quelconque appartenance. Le vocable « nature » sera répétitif dans son mode d'appropriation de l'espace. Sa venue dans ce nouvel appartement rend ce besoin compréhensible vu que ce nouvel espace lui offre la possibilité d'être en proximité avec la nature par les fenêtres de l'appartement qui laissent passer les rayons de soleil lesquels deviennent participatifs d'une symbolique spatiale valorisante. Les décors et les plantes ornementales renforcent le désir de se réapproprier cette antériorité voulue. Mais ce désir semble aussi s'enraciner dans son origine. « Oui, moi je viens de la campagne, la nature euhhh, j'ai toujours hâte à mes vacances pour m'en aller en campagne euhh ». La vie en religion ayant proposé d'autres formes de pratiques, ce goût personnel a été donc contraint au refoulement tout en restant une identité. « Ah oui, je pense souvent à la campagne ».

« En communauté, j'ai jamais été en mission en campagne j'ai toujours été à Montréal. J'ai fêté mes cinquante ans de vie religieuse l'année passée. J'aime beaucoup quand je vas e promener là euhhh... À Montréal je suis dans une maison, ici (dans son appartement) j'ai la chance de regarder loin mais quand je vas en visite chez ma sœur en campagne, je m'en vas dans la fenêtre, je regarde des champs, je regarde loin. Là au moins on voit quelque chose; en ville, on voit rien juste du ciment, on voit de la brique tout ça là ».

Ainsi, les choix des peintures ornant en apparence l'espace ne sont qu'une forme de réappropriation d'un monde propre à soi. Les peintures sont récupérées « en bas » dans la résidence. Des plantes reçues pour ses noces d'or dans la vie religieuse sont arrangées avec ordre dans l'espace; une manière de signifier une préservation. Certaines roses expirées sont préservées sur son meuble de rangement. La fenêtre joue dans cette démarche un rôle essentiel : celui de donner vitalité à cette forme de préservation des plantes qui est au fond la préservation d'une identité, d'un goût personnel.

« Bon, c'est pour mes plantes au soleil, pour avoir du soleil euhhh, c'est parce que ça, ces plantes là j'ai reçu ça l'année passée à mes noces d'or, ils étaient tous ensemble dans un panier, pi comme ça grossissait je les ai mis individuel là, j'en ai une que j'ai perdue mais il y en avait trois. Je les mets là pour me

garder un souvenir. Et pi euhhhh, j'avais reçu des roses je les fais sécher pi euhhhh j'ai dit ça me rappelle mes noces d'or [...] ça, c'est une carte que j'avais acheté comme vous c'est de la nature encore, la Beauce, j'aime la nature, c'est l'automne, c'est beaux endroits ça».

L'attachement à cette valeur conditionne certaines activités à l'intérieur de la résidence. L'arrosage des plantes est une pratique qu'elle privilégie.

« Mais c'est vrai que le soir euhhhh je va faire des tournées, je va regarder, je m'occupe aussi des plantes dans la maison, bon on a beaucoup de plantes pi euhhhh si c'est obligé d'être arrosées je vais les arroser».

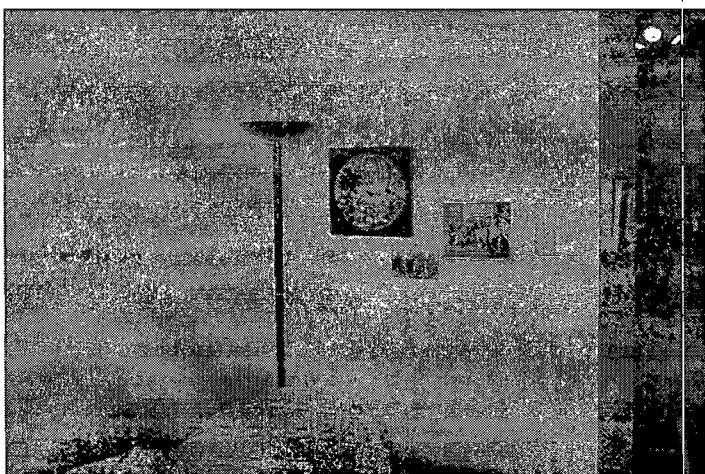
Ces choix sont subjectivement marginalisés dans la vie communautaire en religion. Donc, étant un milieu moins impersonnel comparativement au couvent, la résidence donne lieu à cette forme de permissivité qui ne serait qu'une réappropriation de l'identité et de la personnalité de soi dans l'espace à soi. « j'aime les fleurs, j'aime la nature ».

### **3.6.2. « coin communautaire », « traineries » et bien-être**

« J'organise mon appartement pour vivre, pour me sentir à l'aise, pour me sentir bien ». Nous reprenons cette citation de manière à faire ressortir la subjectivité qui caractérise l'espace de Sœur Gagnon. En fait, c'est un espace fortement symbolisé. Outre ses préférences pour la nature, la famille, les rapports interpersonnels, les valeurs de religiosité et d'intériorité sont fortement matérialisées. Chacune de ces valeurs y est signifiée de façon particulière. Les valeurs de religiosité sont signifiées dans le salon ainsi que les rapports interpersonnels. Son lien avec sa famille spirituelle est signifié dans un « coin communautaire ». C'est un coin où elle dit aimer être. « C'est parce que c'est mon petit coin d'appartenance, j'aime être ici ». Ce « coin » fait en réalité partie de sa vision du monde. Ce sont des valeurs qu'elle a intériorisées au cours de son existence. Tout ce qui peut donner corps à ces valeurs s'y trouve représenté. Des portraits de la fondatrice de son ordre religieux jusqu'aux photographies de ses supérieures hiérarchiques. Le « j'aime être ici » éclaire ce qui domine le plus au niveau de sa vision du monde. Cependant, ce « coin communautaire » est en cohabitation avec d'autres modes d'activités et d'autres formes de relations. Ses instruments de loisir comme son téléviseur, sa chaîne hi-fi, ses photos d'amis, ses souvenirs, les objets de décors

partagent l'espace au centre duquel est disposée une tablette sur laquelle sont entreposés des images, ses livres de prière, ses magazines, revues et journaux.

« Ici c'est mon coin communautaire, regardez Mère Émilie Gamelin (portrait), ça c'est le conseil général (photo de la supérieure générale et des membres de supérieurat), pi conseil provincial (la mère provinciale et les membres de son chapitre), c'est mon petit coin de prière, je suis en lien avec ma communauté. J'appartiens à la communauté, c'est mon monde, je médite avec Mère Gamelin, je fais mes prières ici. Ça c'est ma table, elle est un peu à l'envers, j'ai mes livres de prières, mes revues tout ça ».



**Le coin communautaire**

D'où le sentiment de permissivité que nous avons abordée au départ. Il y aurait en fait une cohabitation « sacré-profane », reflet de la cohabitation de la religieuse qu'elle est avec les « personnes âgées laïques » vers qui elle oriente certaines de ses pratiques. Son « monde » d'appartenance spirituelle est mis en relation avec son individualité. « j'ai des temps de loisir aussi, je fais des sorties, je fais des marches, je fais beaucoup de marches ». Sa présence serait dans une double affirmation : incarnation de l'idéal de vie de sa famille religieuse parmi les gens; réinvention d'une vie plus personnalisée. Des pratiques transcendantes comme la méditation, la prière et l'intériorité cohabitent avec des pratiques plus temporelles comme écouter de la musique, regarder un film, etc.

« Le soir c'est tranquille (sourire), je regarde un peu la télévision, j'ai mes programmes pas un programme par semaine mettons que je préfère là, que je veux regarder, je fais la lecture, je fais des choses pour la communauté (sa congrégation religieuse) ».



**Vue complémentaire du coin communautaire**

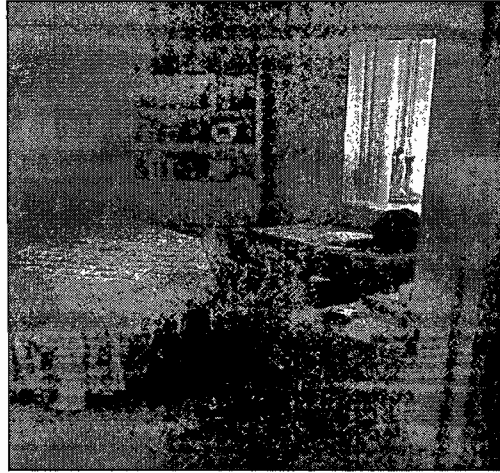
Ce « coin communautaire » abrite aussi des souvenirs très personnels et très variés : des bibelots, des poupées reçus en cadeau, un portrait du Pape Benoît XVI, un icône de la Vierge Marie, etc.

« Ça c'est une amie qui était ici pi est partie, pi moi, comme j'avais ça, j'avais des tablettes et pi j'ai dit qu'il faut mettre quelque chose dessus, pi mon amie m'a donné ça (bibelot) en partant, ça ça ça ça (bibelots et petits objets de décor), ça (une poupée) c'est une compagne qui l'a habillée comme ça, j'ai dit que je va la mettre là, c'est comme un ange, un petit ange [...] Ça mon Benoît XVI, la Vierge, ça j'ai reçu ça (un bibelot) c'est une madame où je travaillais, à Gamelin, il y a 20 ans, a dit, a me donne ça comme cadeau pi euhhhh, si je porte à la garder pi je pense à elle là euhhhhhhhh, ça fait longtemps ça (silence)...pour mes décors ».

Certaines de ses valeurs comme la famille et le travail trouvent mieux leur place dans sa chambre à coucher. Ainsi, des photos de son arrière neveu, de sa mère, de son père, la photographie de leur mariage et ses autres parents y sont préservées de façon intime. La coiffeuse de sa chambre semble être appropriée pour d'autres pratiques comme le travail. Elle dépose ça et là ce qu'elle connote des « traineries » telles, son téléphone, son calepin, et même des icônes pour ses pratiques religieuses. Ces « traineries » représentent pour elle de l'activité personnelle.

« Moi, je me dis quand il y a rien qui traîne là ça veut dire qu'on fait rien. Mais quand il y a des traineries ça veut dire qu'on fait des choses. Ma coiffeuse y est bin occupée, j'ai mon téléphone, numéros de téléphone, j'ai mes icônes, j'ai le Sacré-Cœur ».





**La chambre des «traineries» avec le Sacré-Cœur sur la fenêtre**

Autant de symboles d'une antériorité marquée par le travail et la religiosité. Les « traineries » comme mode d'organisation de l'espace à soi font donc partie de son désir de se « sentir à l'aise », de se « sentir bien ». « J'organise mon appartement pour vivre, pour me sentir à l'aise, pour me sentir bien » nous propose de comprendre que l'aménagement est l'expression d'un état de bien-être désiré, recherché et inventé surtout dans un cadre permissif.

### **3.6.3. «surtout matériel [...] pas intellectuelle»**

Les activités de Sœur Gagnon dans la résidence se présentent dans trois espaces : son espace de vie, la résidence et l'extérieur. Dans son espace de vie, elle a comme pratiques : la lecture, la méditation, la télévision, la musique, le ménage, la cuisine. Le téléphone et l'ordinateur en font aussi partie. Le téléphone symbolise des relations interpersonnelles de différents degrés tandis que l'ordinateur se veut un apprentissage de culture personnelle et de rapports communautaires. « j'ai pris l'Internet pour communiquer. Dès fois la communauté nous envoie des choses par Internet pi aussi ça fait de la culture ». En dépit des différents ouvrages dont dispose sa tablette, la lecture reste pour elle une pratique moins priorisée :

« je suis pas forte dans la lecture, je va lire quelque chose qu'on me donne là quand je veux savoir qu'est-ce qui en est mais pour dire prendre un livre pi le lire lire lire là c'est pas mon genre ».

Les activités moins intellectuelles sont celles où elle s'affirmerait le plus. « Moi, j'aime surtout matériel là, la couture, moi j'ai fait la coiffure beaucoup, pas

intellectuelle». Cependant, la coiffure ne trouve pas d'expression dans la résidence comparativement à la couture. La coiffure est une pratique de son enfance. « J'avais commencé très jeune, quand j'avais 7 ans, 8 ans, je coupais les cheveux de ma petite voisine ». Cette pratique lui a donné une grande visibilité dans sa communauté quand les religieuses ont enlevé leur voile après la « révolution tranquille » des années soixante au Québec. Cette pratique trouve plutôt son expression hors de la résidence parmi ses sœurs de religion. « De temps en temps, j'ai quelques compagnes que je les coupe les cheveux mais pas souvent. Ailleurs ». La couture lui donne une représentation auprès des personnes âgées de la résidence. Elle caractérise l'une de ses pratiques journalières au niveau de la résidence.

« le matin je vas aller à la messe, ensuite je fais mes prières, je prends le temps de déjeuner, ensuite je descends euhh j'ai une salle de couture avec une madame de 92 ans qui fait la couture pour moi, j'ai organisé un genre de magasin que j'appelle friperie que je vends du linge aux personnes âgées qui sont incapables de sortir, qui sont pas en moyens non plus c'est ça, je m'occupe de la chapelle, quand il y a des messes, je m'occupe des lectrices, donner la communion, du lavage des nappes de l'autel, euhhh c'est un peu ça ma journée ».

L'assistance aux personnes en difficulté dans la résidence est une autre pratique qui, en toute apparence, fait sens à sa présence comme membre d'une communauté et en même temps comme résident partageant le quotidien de ses pairs.

« Moi je réponds surtout aux besoins là euhhh par exemple accompagner des personnes dans les cliniques, il y a un cas là, d'urgence euhhh, je va accepter aller dans des hôpitaux dans des cliniques avec des personnes. C'est ça euhhh... ».

Ces pratiques dans leur ensemble étant une extériorisation de son appartenance religieuse, elles traduisent une forme de jonction entre des idéaux communautaires intériorisés : « Moi, je fais partie d'une communauté, c'est pour ça que je fais ça » et un acte qui médiatise sa présence comme personne dans la résidence : « Ça me fait vivre aussi ». Ainsi, nous pourrions interroger ses pratiques plus manuelles qu'intellectuelles en nous demandant si les premières ne sont pas motivées davantage par des idéaux plus communautaires que personnels? Son allusion en ce sens à l'esprit de la Mère fondatrice, Émilie Gamelin, en serait d'une grande utilité :

«Notre fondatrice, Mère Émilie Gamelin, c'est ça qu'elle faisait pour aider les gens, les pauvres euhhh, les personnes dans le besoin, moi c'est un peu ça que je veux continuer tant que je serai capable».

Les activités : organiser la couture dans la résidence, vendre des linges aux personnes à faibles moyens économiques ou à mobilité réduite, accompagner des personnes aux urgences seraient plutôt des formes d'expression d'un charisme intériorisé au cours des années et qui finit par prendre place dans l'agir de l'individu. «Dans le fond je veux continuer la mission de Mère Émilie Gamelin, mère fondatrice et pi je vais m'occuper des personnes surtout des personnes qui ont le plus besoin». Cette volonté de continuité dévoile à quel point l'affirmation de son individualité s'insère dans un symbolisme institutionnel. Parce que sa personne comme la résidence sont des réalités inspirées de la vision de la fondatrice à qui elle s'identifie. La résidence représente la matérialité de cette vision. Par conséquent, il est évident que son mode d'appropriation de l'espace ainsi que ses pratiques spatiales symbolisent en même temps cet univers. La vie des personnes âgées est bien plus vaste que ce que l'on pense de l'extérieur.

### 3.7. M. Groulx

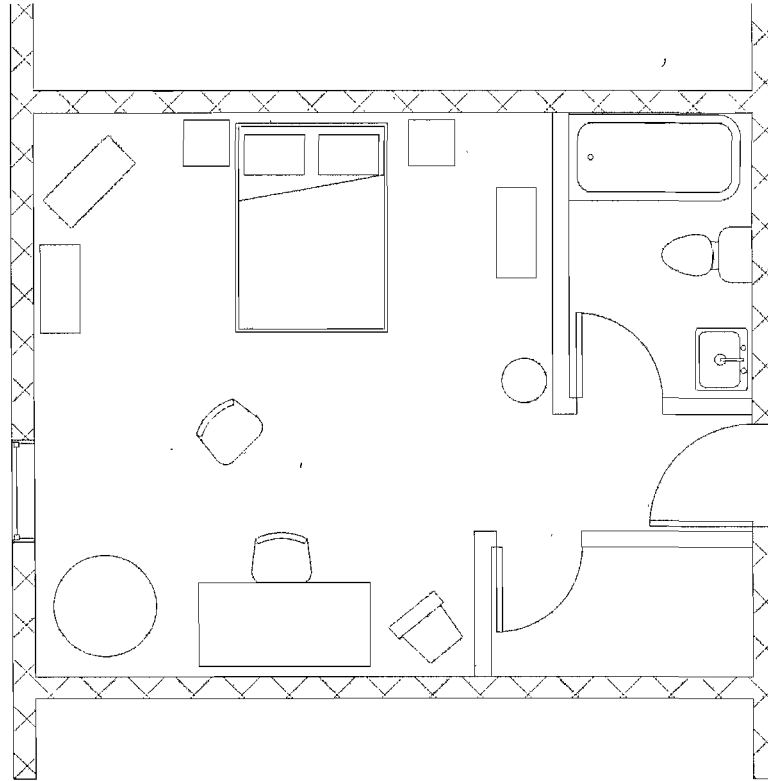


Figure 7 : espace de M. Groulx

#### 3.7.1. «C'est difficile...par obligation...»

Âgé de 88 ans, M. Groulx habite une chambre ornée d'images pieuses, de peintures et d'œuvres picturales en plus des portraits de ses proches. Certains de ces meubles proviennent de boiserie de qualité supérieure. Un bureau et un meuble à TV lui sont fournis par la résidence. Un meuble à linge ainsi que des assortiments lui ont été donnés par un organisme à but non lucratif pour lequel il a travaillé bénévolement. Il a à sa disposition un téléviseur, un magnétoscope audiovisuel, une mini chaîne stéréo, une fontaine, une tablette mobile, un fauteuil placé vis-à-vis de la télé. Sa fenêtre a donne sur un mur gris de la résidence. Veuf, son entrée dans la résidence est provoquée par un infarctus ayant nécessité trois mois d'hospitalisation.

«C'est dire que moi je suis cardiaque. J'peux pas retourner à la maison où j'étais avant, j'étais dans un HLM, ma femme, elle était handicapée, ça avait été une paralysie qu'elle avait faite, on était dans un HLM adaptée, j'avais une très belle appartement tout ça vu que je dois être dans une résidence euhhh c'est pour ça que j'suis arrivé ici».

La qualité de l'espace en terme de volume et de confort lui semble être une priorité. «J'étais bin gâté dans le sens j'ai toujours eu de bels appartements, des grands appartements avec des collections et tout ça,...». Il perçoit la résidence comme une «obligation» et un milieu d'intégration «difficile». La résidence est perçue ainsi en raison de certaines dissimilitudes entre son vécu qu'il entendrait réactualiser et les manières d'être proposées par ce nouveau cadre de vie. Son interprétation est basée sur une qualité de vie antérieure qu'il juge de manière plus positive par rapport à ce que propose ce nouveau contexte de vie. Ce contexte de vie tel qu'il est entrain d'être étudié semble être difficilement en mesure de lui proposer des avenues qui pourraient lui convenir. D'où la perception d'obligation et de difficulté.

«Bin (soupir) par obligation, j'ai pas le droit d'être seul, comme on appelle ça, un médecin qui vient nous voir de temps en temps, une infirmière jour et nuit par contre hein, parce que moi j'ai une sonnette, on a tous ça hein, une sonnette à coté de mon lit, à deux fois je vais à l'urgence en ambulance là, là je suis pas pressé, je pars dans deux mois encore (éclat de rire)...».

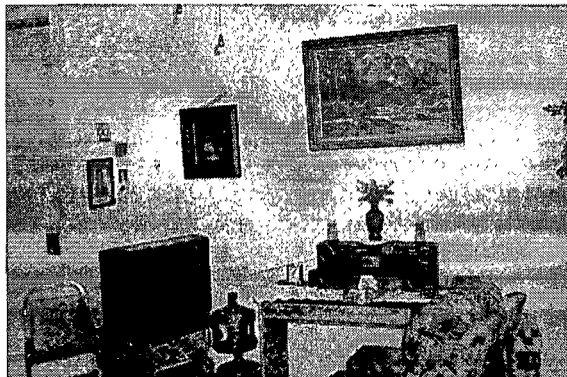
Son interprétation comporte en effet plusieurs niveaux de références ou d'exigences. Celles-ci traduisent une insatisfaction par rapport à ses goûts pour : l'art qu'il appréciait tant, l'impossibilité d'être dans la nature, les préférences culinaires qui ne sont pas au menu de la résidence, le sport, les loisirs tels l'excursion, le camping, le ski, le hockey, etc., en plus de l'obligation de s'approprier un espace d'intimité qui répond peu à son idéal personnel de vie. Nous les considérerons séparément. Voyons d'abord l'art.

### **3.7.2 «mes peintures, ces choses là»**

M. Groulx a travaillé durant toute sa vie dans la joaillerie, dans la bijouterie. C'est un parcours dont l'empreinte se sent dans son discours et se voit dans son espace. L'art est un domaine dont il maîtrise les nuances, les contours. C'est un monde dont les divers degrés de connaissances lui sont familiers. Il semble s'être forgé une identité, outre par ses connaissances liées à ce domaine, par la collection de pierres de valeurs, de pierres taillées de différents types, de cristal, de sculpture en bois dont il a pu conserver certains souvenirs.

«Bin, j'aime les arts, j'aime beaucoup les arts, j'aime la sculpture, c'est sculpture ça hein (un objet indiqué). C'est chinois, mais comme tu vois c'est

une vraie pierre, dans ma mémoire j'avais la plus belle collection de pierres j'avais même du diamant canadien à l'état brut, j'avais toutes toutes les pierres à part la pierre alexandrite que j'aime. Je pourrais peut-être en trouver à New-York mais c'est une pierre qui est plus dispendieuse que le diamant par rapport à sa rareté».



**L'une des peintures ornant son cadre de vie**

Cette identité paraît avoir d'abord son origine dans sa famille. «Bin, j'ai mon frère qui était un artiste». Sa vie professionnelle a finalement tissé cette identité dans une bijouterie qui constituait son univers d'action :

«Je faisais les vitrines et les étalages tout ça même j'étais demandé par la compagnie Omega (détails des produits de cette marque), sans vantardise, j'étais un bon vendeur de montre Omega, j'en ai vendu beaucoup des montres Omega pas seulement Omega j'étais un bon vendeur. J'ai visité également toutes les boutiques des arts lorsqu'y en a des expositions, juste, un peu moins dans le moment mais j'aimais beaucoup suivre les arts, d'ailleurs j'étais gérant d'une bijouterie importante à Place Bonaventure dans le temps qu'y avait de belles expositions, avant Noël quinze jours trois semaines c'est beaucoup, je reçois des peintures, je reçois des sculptures toutes sortes d'artisanats ou quoique ce soit, j'étais gérant d'une très belle boutique là c'est l'une des plus belles boutiques au monde, d'ailleurs y avait gagné le prix pour l'une des plus belles boutiques à place Bonaventure dans le temps».

Sa représentation sociale a donc suivi un parcours qui a dû marquer sa vie comme sa personne. Tout son discours laisse comprendre à la fois un attachement et une maîtrise d'un savoir, lié à ce domaine particulier. Sa verbalisation est de ce fait révélatrice de son identité que la résidence n'est pas en mesure de refléter. Les quelques souvenirs dont il dispose dans son espace lui servent de grammaire et de mode d'expression. Ils lui permettent en quelque sorte de se réactualiser. « Aimes-tu les arts toi? » C'est une question qu'il pose assez fréquemment à son interlocuteur. Cet acte verbal constitue, paraît-il, l'un de ses moyens d'interagir avec son interlocuteur. C'est

peut-être la clé qui lui permet de vérifier les similitudes existant entre lui et son interlocuteur au moyen de la réponse que ce dernier lui proposera. Considérons de quelle manière il valorise son savoir dans ce qui matérialise son identité :

«Ça (une fleur) c'est un cadeau que ma femme avait reçu c'est de petits points qu'on appelle ça. Ça (une applique) c'est fait sur une plaque d'aluminium, tu veux que je montre ça? **Oui**. C'est marqué ici tout est possible, c'est de l'aluminium brossé, alors vois-tu c'est sur une plaque d'aluminium au lieu sur une toile. Moi, j'aime beaucoup mieux la vraie peinture, mais ça, ça me plaît beaucoup les couleurs, ça c'est la couleur que je trouve très intéressant sais pas si t'es d'accord. **Bin oui, je suis d'accord**. C'est un peu spécial une peinture faite sur une toile, c'est fait sur une plaque d'aluminium, j'aime bin ça.

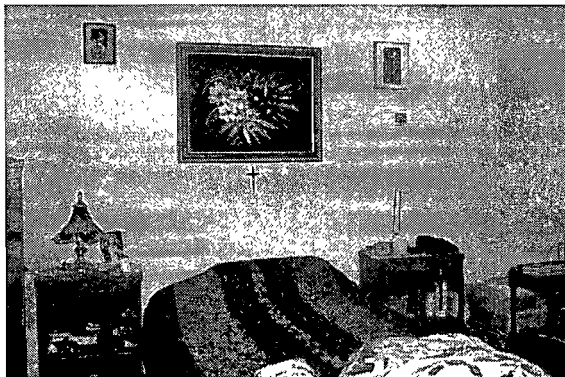
Ça, sans vantardise, c'est combien ça vaut un pot comme ça? **Deux mille dollars?** Oh non, mettons six cents c'est déjà beaucoup, parce que ça ce sont des émaux, c'est de l'émail, c'est des chinois hein, c'est pas croyable (description de la sculpture) c'est un objet d'art, ça c'est une porcelaine chinoise» (les caractères en gras désignent les interventions de l'auteur)

Ces illustrations révèlent un dialogue qui s'oriente vraisemblablement vers son monde qu'est l'art mieux que vers l'interlocuteur en présence. Nous retrouvons ici un tissage relationnel nettement différencié par rapport à ce que nous avons rencontré chez d'autres participants de notre recherche. La relation aux souvenirs renvoie ordinairement à un signifiant qui peut être un parent ou une amie. Ici, quoique présente, nous y reviendrons d'ailleurs, cette relation semble s'orienter d'abord vers l'objet lui-même dans sa portée substantielle. Car il permet à l'individu de faire valoir son savoir et de signifier par ses expressions verbales son identité. C'est une appropriation de type savoir-objets mais qui est en réalité une appropriation valeurs-objets parce que ce savoir verbalisé dans la description de l'objet devient son identité même. Le « Aimes-tu les arts toi? » a son fondement dans des valeurs qui se sont solidifiées par les pratiques. Mais la dissimilitude semble avoir eu son influence sur son entrée dans la résidence par une dépossession :

«J'ai tout perdu hein à part qu'il me reste quelques-uns là, j'étais dans joaillerie, dans bijouterie, j'avais même une très belle collection de pierre, toutes les pierres à l'état cristal et la pierre taillée à côté, toutes des meubles en acajou, mon Dieu on a tout vendu ça pour des peanuts excusez l'expression ils connaissaient pas la valeur tcé?».

Cette dépossession est ressentie au niveau spatial. La qualité de l'espace étant très valorisée, elle joue en ce sens un rôle important dans la mise en valeur de son

« art », de son moi. « C'est l'idée de rester dans une résidence comme ça là quand t'es habitué d'avoir ton chez toi pi, j'ai de la misère un peu ici ». La résidence n'est donc pas perçue comme un univers de vie normale vu qu'elle restreint certaines pratiques de vitalité personnelle. L'espace devient à ce stade un enjeu d'importance dans ce milieu. Le volume d'espace semble être constitutif de son mode d'appropriation puisqu'il doit exposer ses souvenirs les plus valorisés pour se réapproprier son antériorité.



#### **Des éléments faisant valoir son statut social**

L'art lui sert aussi de mode de traduction de rapports interpersonnels. La présence de quelques peintures, de tableaux ornant son espace de vie, lui préserve des souvenirs assez particuliers. En plus de lui rappeler son identité comme précisée auparavant, ils le mettent en relation avec ses proches disparus. Un tableau reçu de son frère : « Ah, c'est un souvenir de mon frère qui a fait la peinture, c'est bin important pour moi ». Une peinture qu'il avait reçue de la fille de son patron à l'occasion de ses noces : « ça c'est une vraie peinture ». Une tête du Christ peinte sur une feuille de figuier séchée lui rappelle sa belle-sœur avant sa disparition ainsi que ses valeurs religieuses. L'art dans son espace lui ramène ses endroits de loisirs préférés comme son chalet à Saint-Sauveur, son bateau sur le Lac des deux Montagnes, etc. Une peinture d'un paysage de Québec lui apporte de puissants messages sur ses activités de loisirs dans la nature.

« Ah j'aime beaucoup les arts surtout les choses de la campagne, on avait un chalet euhhh, moi j'aimais beaucoup Saint-Sauveur, je faisais du ski là, j'aimais beaucoup la nature, on avait un bateau sur le lac où j'étais à pointe Calimet là, on avait un bateau sur le bord du lac des deux montagnes, on allait souvent à la pêche, lac des deux montagnes, on prenait Lachenais on allait au lac Saint-Louis y a les les euhhhh, les écluses ouaih, on allait au lac Saint-Louis parce que là le lac est encore plus grand et pi l'eau plus profonde, on prenait surtout la perchaude, un peu de brochets, j'aime beaucoup le filet de



perchaude cuit dans le beurre là, tandis qu'au lac Saint-Louis il y avait au moins du doré, d'autres poissons....».

En fait, l'art est ce qui lui permet de réinventer l'ambiance de son cadre de vie. Sa présence dans cet espace et dans la résidence ne se définit que par cette valeur que représente l'art. Il traduit ses idéaux, ses préoccupations et même ses attentes de façon multiple. L'art dans son espace traduit : «l'idée d'avoir au moins quelque chose de souvenir qui me tient beaucoup». L'art lui serait donc vitalité et énergie. Cette vitalité semble ne pas pouvoir être retrouvée dans les activités la résidence contrairement à d'autres résidents comme M. Duplessis. L'art dans son espace devient d'une certaine manière un terreau de formulation de projets personnels. « Cette peinture là (le paysage) j'aimerais ça la faire évaluer, parce que j'aime beaucoup la peinture, je trouve qu'elle a beaucoup de reliefs, tu aimes les arts? ». Ce sont des projections orientées davantage vers sa personne, vers son identité et ses valeurs. L'art devient une activité à la fois visuelle et mentale à part entière dans sa vie. D'où son mode de rapport avec la résidence.

### **3.7.3. «moi, c'est la nature»**

La nature s'est révélée une autre valeur très privilégiée. La nature est aussi son centre d'action. Habitué à être au bord des lacs, à côtoyer les végétations, à faire du ski, il est évident qu'il interprète la résidence comme une «obligation», un lieu de vie «difficile». Sa préférence pour la nature nous porte à comprendre sa façon d'évaluer son volume d'espace. «c'est trop bin p'tite, j'ai pas ce que j'avais avant». Cependant, la résidence lui offre quand même la possibilité de se trouver à proximité d'un parc public où il peut se réapproprier le panorama d'été des grands parcs près des lacs, la verdure :

«La seule chose qui me plait ici, c'est surtout l'été là,...ici l'été on a un très beau grand parc à côté, moi j'passe mon temps soit dans le parc ou je vais au vieux port, je vais en montagne, je vais au parc Lafontaine, il faut que je sois dans nature, sais c'est moi là ici même en ville j'aime pas ça, moi c'est la nature, l'été je passais ça sur bord d'un lac».

«parce que l'été j'avais, on avait un chalet d'été, bin c'était une maison d'été c'est au bord du lac des deux montagnes, on avait un bateau, j'avais tce ce genre de vie là, en plein air avec un lac, moi qui aime tellement la nature».

Ainsi, quand l'espace se révèle insuffisant ou inadapté à certaines pratiques, l'accessibilité du centre d'action antérieur de l'individu parait lui fournir une réponse convaincante. Mlle Drainville voudrait préserver ses activités à l'extérieur au même plan

que M. Groulx, mais l'accessibilité se heurte à des contraintes physiques. Étant affranchi de certaines contraintes du genre, M. Groulx se rend «souvent au vieux port, tous les endroits». Alors, quand la vitalité physique permet l'actualisation de certaines pratiques, le surcroît de symboles dans l'espace deviendrait peu priorisé. L'individu s'invente dans le contexte voulu sans une quelconque médiatisation.

«j'aime bin aller au bord de la Rivière Des Prairies, y avait un vieux moulin c'est un ancien moulin tout fonctionnait avec des turbines dans l'eau, c'est encore là ça, là y a beaucoup d'oiseau hein, à peu près une quarantaine de sortes d'oiseaux, des échassiers, j'aime ça aller là de temps en temps pi me promener là, mais y en a pas autant qu'avant les oiseaux, d'ailleurs à Pointe Calimet j'avais un très grand bois, j'avais 500 pieds de terrain en avant pi 100 pieds avec un bois où y avait toutes sortes d'oiseaux (rire), y avait tout la dedans».

Être en proximité avec la nature se révèle une nécessité symbolique concrète : «moi c'est d'aller dans les grands parcs». L'art auquel il s'identifie dans l'espace semble insuffisant pour concrétiser ce désir de se souvenir *in situ* et non pas de se souvenir uniquement au moyen d'une quelconque invention symbolique dans l'espace. «Ça me tente de faire un lunch pour aller manger dans le parc, il y a des tables à pique-nique dans le parc. L'été j'suis toujours dans le parc». L'aménagement public est lui-même une charge symbolique. Le verbe «aller» exprime une pratique ancrée dans son agir :

«lorsqu'on m'a dit il faut que vous soyez en résidence, j'essayais de me trouver une place au bord de l'eau, ...là fait que il m'a trouvé une place sur le bord du saint Laurent mais à Laprairie complètement au bout là de Laprairie, la rivière des prairies pi saint Laurent qui se rencontrent, c'est sur le bord de l'eau...une fois je voulais aller à l'hôpital du Sacré-Cœur parce que j'étais habitué là c'est là j'ai mon dossier, ça m'a coûté \$28 de taxi (rire) parce que j'ai vu j'peux pas y aller souvent en taxi, même pour prendre le métro faisait pas mal loin».

#### **3.7.4. «Ici, c'est la télévision, j'ai pas d'autres choses là»**

Nous avons précisé au départ que la résidence est perçue comme une «obligation». «il faut que je sois en résidence être dans un endroit où je peux avoir des soins, des choses d'urgence». Les accessoires de prévention assurant cette fonction ont été normalement précisées. La perception de M. Groulx ne paraît s'assimiler ni à un mépris ni à une indifférence. «les activités sont très bien, très bien les activités pi on a souvent des petits concerts à tous les mois, les fêtes sont fêtées ensemble à fin du mois ».

Sa perception globale serait plutôt liée à un choix de vie auquel correspond peu la résidence. Sa connaissance des activités organisées par ce milieu révèle une appréciation positive : «c'est plein d'activités. Avant je participais mais j'ai plus le goût». Le « goût » en ce sens exprime le choix dont nous avons parlé précédemment. Ce sont des activités qui reflètent difficilement son identité et ses valeurs. Par exemple, il est un ancien joueur de billard : « on avait une table de billard chez nous ». La table de billard dans la résidence devrait pouvoir le motiver à s'impliquer dans les jeux. Cependant, elle paraît être loin d'être un symbole motivant. Cette curiosité pourrait être bien satisfaite au niveau de l'espace qui représentait son centre de loisirs : la nature. Remarquons que le parc, les lacs, la verdure et tout ce qui constitue l'extérieur faisaient partie de ses activités principales. Donc, sa sociabilité se manifestait davantage à l'extérieur mieux que dans un espace clos. D'ailleurs, les jeux comme la pétanque ne lui sont pas étrangers. « Moi la pétanque à l'intérieur j'aime pas ça, on jouait un peu on avait un chalet on avait un jeu de pétanque pi toute ça ». Donc, la difficulté viendrait du choix de lieu d'action et non dans l'action en soi. L'enjeu spatial nous paraît très pertinent à ce stade car il soulève une confrontation entre deux manières de concevoir les espaces d'actions :

«je suis un ancien joueur de billard, , une table de billard (silence, mimiques), une table de billard ça me tente pas d'y aller, j'ai de la misère avec euhhhh, sais pas pourquoi, je suis un gars qui est assez sociable, j'étais habitué avec beaucoup de monde, toutes sortes d'activités, dans sport surtout, j'ai pas mal fait tous les sports, surtout l'hiver là je m'ennuie beaucoup, le temps je faisais du ski et le hockey, l'été bin je faisais euhhh, il n'y avait pas le patin à roulette d'aujourd'hui en ligne dans le temps on faisait le patin à quatre roues, enfin j'étais beaucoup sportif même encore, je marche un peu moins par rapport à la température».

Son espace personnel est aussi son lieu d'action à part l'extérieur. La télévision et la radio paraissent mieux adaptées à ses activités dans l'espace. «Normalement j'ai une enregistreuse, la télévision je passe beaucoup de temps là-dessus (rire)». Ses choix portent sur les programmes éducatifs, les émissions de nouvelles. Mais des programmes qui lui rappellent ses pratiques identitaires comme ceux traitant des activités de loisirs tels le voyage et l'art musical, une valeur que cultivait sa famille. Il se rappelle que dans sa famille de quatorze enfants, quatre de ses frères étaient au conservatoire de musique, «y en a une qui était sur le piano, violon, chanteur, il y avait beaucoup de musique chez

nous même papa. On chantait tous un peu, papa aimait chanter le temps de Noël je me souviens de ça, moi ». Le salon double qui accueillait les progénitures de ses parents était l'espace où se cultivait cette valeur artistique. Mais ce choix se veut aussi une réappropriation des valeurs vécues en sa famille :

«on se mettait tous à chanter, trois de mes frères chantaient dans des chorales dans des paroisses, un avait fait partie d'un des premiers quatuors qui chantait à la radio dans le temps, j'avais peut-être quatre ou cinq ans».

La télévision devient en même temps une activité et un reflet d'une antériorité qui trouve une expression inappropriée dans ce que fait la résidence. «Ici, c'est la télévision. J'ai pas d'autres choses là. Mais pas de bingo, les affaires de bingo quelle est cette affaire là? Bingo, Béeééé7, Béeééé12 (rire) ça m'ennuie ça». Malgré sa distanciation d'avec certaines pratiques institutionnelles, il parvient à se sociabiliser avec les gens. Il le fait de deux manières : en partageant les valeurs de religiosité et en leur rendant service. Il participe aux offices religieux à la chapelle : «je m'en cache pas, j'aime beaucoup, moi il faut que je communie à toutes les jours ». La chapelle est à la fois un lieu de pratiques religieuses, de croisement d'identité et partage de valeurs. C'est un espace de similitude en apparence. Donc, c'est un espace symbolique où il peut s'identifier aux autres. Sa présence aux offices quotidiennement peut signifier aux autres qu'il est en contexte même s'il s'implique peu ou pas dans les jeux de récréation organisés par la résidence. Ensuite, il partage la vie des autres en réparant leurs montres. Il garde les batteries défectueuses dans un tube pour pouvoir évaluer la quantité de montres réparées mais en réalité c'est une manière de préserver ses rapports avec les autres qu'il ne peut rencontrer dans les activités de la résidence parce qu'elles le rejoignent peu : «Ici je répare à peu près tout,...C'est pour rendre service, j'aime ça rendre service...C'est pour faire plaisir». Dans cette optique, il y aurait de multiples façons de contourner les pratiques de l'institution tout étant en conformité au contexte.

### **3.7.5. «ce qui m'embête le plus»**

«Moi ce qui m'embête le plus c'est la nourriture, je suis obligé de le dire c'est mon cas». La nourriture se présente d'abord comme une contrainte parce qu'elle ne s'insère pas dans des particularités. Elle renvoie ensuite à un espace symbolique qu'est la cafétéria. Rappelons que la nourriture fait partie des références ou des exigences

éclairant sa perception relative à la résidence comme lieu d'« obligation » et d'intégration « difficile ». La cuisine ou les menus, proposés par la résidence, ne correspond pas à ses choix culinaires. « Mais moi ça me dérange pas, mais souvent je passe tout droit il y a un couche-tard qui est pas loin, ça me dérange pas tellement ». Mais la cafétéria nécessite d'après lui un assouplissement des règles codifiant le comportement de chacun dans cet espace. Il s'est révélé très subjectif et très personnel dans sa vision du « comment devrait être » le service fourni dans cet espace collectif de la résidence.

« Quelqu'un qui est habitué en robe de chambre, il faut pas aller en bas, à la cafeteria en pyjama ou quoi, ce côté là, je trouve c'est sévère un p'tit peu. Il y en a qui aime être en robe de chambre pour déjeuner, pour arriver en bas il faut avoir le temps. Une femme la plupart y en a il faut qu'i soient être pimpantes hein, bin pour descendre en bas, y est un peu sévère là-dessus, y en a qui sont assez malades, je trouve qu'ils sont trop sévères de ce côté-là, ils pourraient permettre aux gens d'un certain âge qui aiment ça relaxer de s'habiller en robe de chambre, de ne pas arriver en baby dole là ces choses là, paraît qu'y a bin des hommes qui aimeraient ça (rire) c'est bin normal ».

Au regard des interprétations précédentes, l'appropriation, particulièrement dans ses modalités pratiques et symboliques, s'est révélée utile dans la compréhension des limites caractérisant le caractère fonctionnel d'un contexte de vie comme une résidence. « Je suis obligé de vivre avec ça là, je vis avec ça, j'ai pas grand-chose mais au moins j'ai des peintures qui m'intéressent, qui me restent c'est à peu près tout hein ». La préservation des valeurs à soi et l'invention de symboles dans l'espace personnel se constituent comme mode d'appropriation décisive au surcroît de dépossession des souvenirs matériels. L'espace n'est donc jamais exclusivement fonctionnel.

### 3.8. Mme Théberge

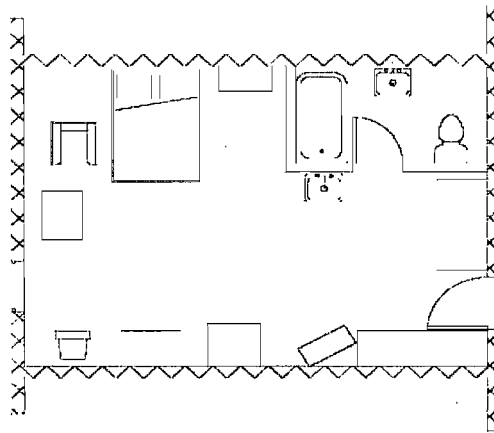


Figure 8 : espace de Mme Théberge

#### 3.8.1. «c'est comme une famille»

Âgé de 71 ans, Mme Théberge est divorcée et mère de deux enfants. Elle est catholique de rite latin et vit dans une chambre en solo. Sa chambre est identifiée par la résidence comme étant une chambre médium avec toilette partagée. Une table jouxte la porte d'entrée. Elle est couverte d'une nappe brodée. Les murs sont enjolivés de tableaux aux apparences industrielles. Le lavabo partage l'espace non loin du lit et la table. Il est placé à gauche de la porte de la salle de toilette. À droite du lit double qui domine à première vue tout l'espace, est suspendu un crucifix, ceint par un chapelet. En dessous du crucifix, est arrangée une table de chevet assez dépouillée. Le lit est surplombé par un tableau décoratif. À gauche du lit, est disposé un fauteuil de couleur pourpre. À son opposé, se trouve le téléviseur comportant un écran de 19". Entre ces deux objets est placé un coffre à linges, nappé avec goût. Quelques journaux et des livres de prière sont déposés dessus. Le téléviseur est orné de statuette et de petits cadeaux de ses petits-fils. Le long du mur où est placé le téléviseur nous observons : une coiffeuse assez imposante, un mini frigo, une commode. Les photos de familles tels les portraits des enfants, petits-enfants sont placés sur la coiffeuse et sur la commode. Le dessus du mini frigo est complètement vide. Cependant nous n'avons observé aucune photo d'amis. D'autre part, les objets décoratifs aussi bien que les souvenirs familiaux côtoient pour la plupart les objets religieux. Mme Théberge fait un grand usage de la fenêtre qui laisse entrer la lumière du jour dans tout l'espace. Une statuette occupe le côté droit de la

fenêtre. Mme Théberge fait du bénévolat en plus de ses implications dans les activités organisées par la résidence.

Mme Théberge perçoit la résidence comme une famille. Elle y est arrivée suite à un début d'ACV. « Mon cardiologue me disait d'aller dans une résidence. C'est mieux pour vous ». L'acceptation de la proposition du médecin était initialement conditionnée par ses valeurs personnelles telles la religiosité : « J'ai demandé euh, si je m'en vais dans une résidence, j'aimerais ça, avoir la messe à toutes les semaines d'abord, aller à la messe le dimanche ». Les critères de confort paraissaient être secondaires par rapport à ses valeurs. « J'aimerais ben avoir des religieuses, ça nous donne la force, etc. ». La présence de religieuses représenterait une visibilité symbolique de sa religiosité. Il existe donc une compatibilité entre son identité et l'institution. « il y en a qui n'ont pas de prêtres, pi qui ont pas la messe. Ça fait que moi, il en fallait quelque chose de religieux avec moi sans ça je me serais faite mourir. J'le sais, mes enfants le savent ».

### **3.8.2. « Pi j'aime aller aux activités »**

Cette réciprocité de valeurs rend compréhensible son implication dans la vitalité de la résidence. Son principal centre d'action c'est la résidence au travers des activités. Elle y maintient une participation régulière et active. « J'suis jamais ici! Dans les activités dans la résidence ». La métaphore de la famille par laquelle elle interprète ce milieu d'impersonnalité semble se comprendre dans ses rapports avec l'institution par les canaux des résidents. Une famille étant par définition un espace où peut se développer une forte chaleur humaine notamment par des pratiques partagées et réciproquement acceptées, les activités de la résidence paraissent lui donner la possibilité de se réaffirmer autrement. Pour s'expliquer, elle n'utilise pas le « je » qui serait plus égocentrique mais le « on » qui est plus impersonnel donc plus collectif.

« Mais oui, on joue à la pétanque, on joue aux poches, il y a des dictées, hein? On va à l'école, on va dans dictées, on a des fêtes d'anniversaire, on joue aux cartes, on joue à l'argent, on joue aux courses de chevaux, euh (éclat de rire). Il y en a ben à tous les jours, deux fois par jour ».

Les activités seraient un moyen de dialoguer avec les autres, de partager leur vécu tout en se valorisant elle-même. « Faut que je fasse quelque chose. J'aime à faire quelque chose ». Le « faire quelque chose » qui est d'apparence imprécise est

doublement une manière d'être comportementalement et une action orientée vers autrui pour le bien-être de soi. « Moi là, d'après moi là, je suis utile à quelque chose ». L'expression « utile » nous aide à mieux percevoir le sens et la valeur qu'elle attribue à son action. Le « faire quelque chose » possède donc une importance symbolique.

« D'abord je l'ai toujours fait. J'ai laissé mon travail pi j'ai fait du bénévolat. Je suis allée à l'accueil Bonneau, je me levais à 5 heures le matin pour que soit ben de bonheur, pour que j'fasse les sandwiches pour les autres ainsi de suite. J'ai bougé beaucoup. On n'est pas encore invalide. À 71 ans, on peut faire d'autres choses ».

À un autre niveau, sa manière d'être exprime une certaine liberté d'elle-même dans le sens qu'elle est en possession de ses valeurs, de son identité, de sa personne. Cette liberté se comprend indubitablement dans le lien vital qu'elle paraît établir de manière plus en profondeur avec ses pratiques mieux qu'avec l'espace institutionnel. Ce lien vital pourrait être établi à l'extérieur si la réciprocité était insuffisante : « J'irais ailleurs, sûrement que je m'arrangerais pour qu'il y ait des activités ailleurs ». Donc, le « faire quelque chose » qui nous semblait être imprécis, comme nous le disions tantôt, serait la traduction d'un besoin de sentir la chaleur de l'autre, d'être valorisée, d'être reconnue personnellement sans s'attacher à un espace particulier. De manière plus claire, cette valorisation, cette reconnaissance, ce besoin de réchauffement relationnel se concrétise au moyen de certaines créativités personnelles mais en relation avec les autres non sans une consolidation de l'identité de soi.

« Hé, il y en a qui essaye à m'appeler pi j'suis jamais ici, jamais. Si tu ne serais pas venu je serais partie là, je serais partie jouer aux poches. À l'intérieur, mon Dieu, si je passe une heure ou deux c'est beau, pas plus. Je passe moins de temps c'est parce qu'il y a beaucoup d'activités ici. Pi j'aime aller aux activités. Ça finit toujours vers les 11 heures, 11 heures 15. Là, j'arrive, je lave mes mains, je va à toilette, je m'en va dîner et là je passe jusqu'à midi dès fois 1 heure moins quart, dès fois 1 heure en bas. Je reviens, je regarde un peu la tv. Pi après, je m'en vais aux activités, quand i'a pas d'activités on joue aux cartes ».

L'activité dans son espace se limite au ménage, à la prière à côté de la messe quotidienne à la chapelle. Elle ne perçoit plus son espace comme son centre d'action. « En tout cas qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'activités? J'suis jamais ici! (Mimiques) Mais je fais rien. Non. Non ». Son interrogation ne nous paraît pas être une fuite de l'espace intime mais elle réaffirme une identité qui est celle d'être en



« famille ». Car au sein de la famille au sens concret, l'espace ordinairement mieux approprié est celui qui rend possibles les présences physiques. Elle matérialise aussi cette valeur de présence en faisant du bénévolat auprès des résidents souffrants qui se rendent à l'hôpital. « Dès fois j'ai demandé pour faire un accompagnement ».

« Je prends rien. Il y en a qui veulent me donner quelque chose mais j'ai dit du bénévolat c'est du bénévolat hein? Il y en a une qui me dit je donne ça, j'ai dit je le prends pas, bon a dit je te prendrai plus. Oui, j'ai dit prends-moi plus. C'est ben simple. J'ai pas une cent avec eux autres ».

En dépit de tout ce qui précède, nous ne saurions comprendre son espace intime comme une relégation. Elle y crée des loisirs comme la danse, les chants, l'écoute de la radio et des programmes télévisés tels le hockey, le baseball, le football. Elle a un coin symbolique pour le ses loisirs : son « lazyboy » placé vis-à-vis du téléviseur.

« Mais oui, tu vois la radio? Dès fois je pars à danser, je chante aussi. Ben c'est une ambiance,... Chaque chose en son temps.... Ben, dans ma chambre c'est ça (le lazyboy). Être là, ben oui, pi quand je r'garde la tv ».



**Le «lazyboy» participant des pratiques dans l'espace**

### **3.8.3. «j'suis bien dans mon décor»**

« Pi ça c'est mes enfants, c'est ben simple, ça c'est l'image de Saint-Antoine ». Ces précisions représentent la cohabitation de deux valeurs. Nous avons mentionné que son espace intime ne fait pas objet de relégation comme les analyses, au départ, pouvaient le laisser comprendre. La matérialisation de sa métaphore de la famille nous le démontre. Il paraît qu'elle délimite un territoire pour ses activités et un territoire pour ses valeurs plus intrinsèques. Son centre d'action se trouve à l'extérieur de son espace personnel. Dans son cas c'est la résidence parce que celle-ci lui apporte des réponses concrètes à ses besoins. La famille est une valeur à laquelle elle est très attachée et qui

trouve une traduction totale dans son espace. Il s'agit d'une valeur précieuse pour elle au même plan que la religiosité. Elle fait cohabiter les deux dans son espace. Sa famille est représentée par les portraits de ses parents, de ses enfants et petits enfants. Sa religiosité est représentée par les images de la sainte vierge, de statue, les portraits du pape, des prières imprimées, etc. Son « lazyboy » est participant de ses pratiques de revitalisation symbolique dans son espace. « Pi quand je m'assoies sur mon « lazyboy » ben j'aime ben voir Marie. Oui, pi mes enfants. J'aime à voir la photo de ma mère... ». Il y a aussi dans ce processus de revitalisation symbolique une dimension sensorielle non négligeable. Les rapports que l'homme entretient avec son environnement dépendent à la fois de son appareil sensoriel et de la façon dont celui-ci est conditionné à réagir (Hall, 1971, p.86). La vue en particulier remplit une fonction fondamentale dans l'appropriation car « l'homme apprend en voyant et ce qu'il apprend retentit à son tour sur ce qu'il voit (Ibid. p.88). Le regard de chaque portrait par Mme Théberge, lui induit une histoire particulière ainsi que les valeurs qu'il renferme. Regarder les portraits de ses petits enfants la porte à prier tandis que voir la statue de Saint-Antoine placée sur fenêtre lui rappelle sa mère qui pratiquait une grande dévotion en l'honneur de ce saint.

« Quand je m'assoies je vois mes enfants, de beaux enfants pi tout ça, hein, le plus oui... alors quand tu vois ça, tu penses à prier Saint-antoine, c'est beaucoup pour moi parce que ma mère elle aimait beaucoup Saint-Antoine et puis euh quand je vois Saint-Antoine je pense à ma mère ».



**Les éléments traduisant les liens familiaux et les valeurs religieuses**

Les souvenirs ornant son espace ont chacun une teinte familiale ou religieuse. Qu'il s'agisse d'un croquis de son petit fils Alexandre lorsqu'il était à la maternelle ou

son portrait quand il fêtait ses 9 ans. Un cadeau de sa fille qui lui rappelle ses 70 ans lui induit une intériorité et un attachement à sa famille.

« Il y a plusieurs prières dans ça là, c'est toutes en arrière. Écoute, ben je me dis j'aime à la voir sur mon bureau quand ma fille vient elle la voit pi elle a une bonne pensée parce qu'a sait qu'j'aime beaucoup notre Saint-Père Jean-Paul II ».



**«Le cadre de mon fils»**

La dimension familiale est aussi privilégiée sur celle dite esthétique. Le tableau surplombant son lit est à ses yeux mal accroché au mur. Un poster avec des couleurs pasteltes conviendrait mieux à son goût. « ...est trop gros pour que...là moi j'ôterais ça ». Cependant, la prédominance des valeurs familiales lui conditionne à l'acceptation de ce décor. « Mon fils me l'a placé comme ça pi pour pas lui fasse de peine, je laisse de même ». L'affirmation « j'suis jamais ici » ne sous-entend pas un éloignement. Elle renferme au contraire une différenciation entre un centre d'action spécifique où elle partage ses richesses intérieures et un espace intime, empreint de valeurs plus personnelles et plus profondes. L'appropriation est dans cette perspective un désir d'être soit dans son espace à soi soit dans les rapports à autrui. Cependant, il convient de noter un certain paradoxe au niveau des pratiques symboliques de Mme Théberge. Étant très attachée aux valeurs familiales et religieuses, nous devons nous demander : comment Mme Théberge a-t-elle pu choisir les programmes télévisés tels le hockey, le baseball et le football? Il est alors nécessaire de comprendre de tels choix à l'analyse des données dans le chapitre suivant.

En fait, ces données décrites nous ont fait voir que la réalité de la vie en résidence n'est pas seulement institutionnelle, mais elle est profondément spatiale. Nous avons aussi vu que chaque participant à l'étude tente, d'une certaine façon, de préserver son identité via certains éléments ou certaines activités susceptibles de renforcer le sens de sa relation à son nouvel espace. L'espace a semblé répondre à certaines des préoccupations profondes de ces acteurs. Au chapitre de l'analyse des données, nous allons tenter de comprendre leurs modalités d'appropriation.

## Chapitre quatrième : Analyse des données

Au départ, notre question de recherche était : Comment les personnes âgées s'approprient-elles leur espace en maison de retraite ? Nous avons privilégié une approche interprétative et une démarche méthodologique de type émic afin d'aller chercher le point de vue des résidents. Nous avons défini l'appropriation comme une action ayant des dimensions pratique, politique et symbolique. Pour nous, l'espace était la chambre ou l'appartement occupé par la personne âgée. Nous avons découvert que, pour nos répondants, l'espace référait à plusieurs lieux : leur domaine privé, les lieux communs de la résidence, les lieux publics extérieurs qu'ils visitaient. Quand ils nous parlent de leur espace, ils ne se limitent pas à la résidence car, dans leur vie de tous les jours, ils s'approprient un espace plus vaste que celui que nous avons conceptualisé d'entrée de jeu. Nous avons donc dû en tenir compte dans notre analyse de l'espace.

Nous avons vu dans la revue de la littérature que l'appropriation voulait dire faire sien, faire sens. Cela voulait dire que l'appropriation était reliée à la pratique : agir *dans* l'espace (activités dans le logement), agir *sur* l'espace (aménagement du lieu privé). Nous avons découvert que l'agir et le faire étaient effectivement très important, non seulement pour faire sien, mais aussi pour faire sens (dimension symbolique), une autre manière de s'investir dans l'espace et dans les objets qui s'y trouvent. Nous allons donc devoir traiter aussi de cette dimension dans notre analyse.

Dans la section qui suit, nous allons présenter, notre analyse des données décrites au chapitre précédent en soulignant les différences et les similarités entre nos répondants. Cela nous mènera à dégager un répertoire des divers liens unissant l'individu et son lieu privé (différences entre les individus) et deux typologies (similarités entre les individus) : 1) des liens avec les autres personnes dans la résidence; 2) des liens avec l'institution.

Par la suite, nous soulignerons de quelle manière une approche émic propose une réponse distincte de l'approche étic à la question posée par cette recherche. Nous verrons que celle-ci permet davantage de mettre en lumière la dimension symbolique en

jeu dans le processus d'appropriation de l'espace chez les sujets âgés vivant en résidence.

#### **4.1. Des personnes uniques**

Au chapitre précédent, nous avons présenté, sous forme de narration, ce que nos répondants nous ont révélé sur leurs activités en résidence, les raisons de leur choix d'aménagement de leur nouveau chez soi. Nous avons vite réalisé que, lorsqu'il nous parlait de leur utilisation de l'espace, il nous parlait de ce qu'ils sont, de ce qui est important pour eux dans la vie; en somme, de ce qui fait leur «vitalité».

Nous avons constaté que chacun d'entre eux avait son histoire, ses valeurs, ses goûts, ses ports d'attache. Bref, ils ont chacun leur personnalité propre qui continue à s'exprimer dans le quotidien. Chacun vivait ou a vécu son entrée dans l'institution de manière particulière en fonction de ses besoins et de ses capacités. Chacun s'y est intégré plus ou moins, à sa manière, selon ses besoins d'affiliation ou d'autonomie. Leur personnalité et leurs préoccupations sont inscrites dans leurs objets et leur façon de les disposer dans l'espace. Certains objets sont étalés à la vue des visiteurs, alors que d'autres sont conservés précieusement loin des regards (dans la chambre ou dans des coffres). Ainsi, les objets sont des réservoirs de souvenirs, de rêves non réalisés. Ils constituent aussi les supports des activités valorisantes. Ce qui est là et ce qui manque est tout aussi significatif ; témoignant du contrôle sur l'environnement ou au contraire de la dépendance et des pertes subies.

Nous avons résumé, au tableau 3, Synthèse des entrevues, pour chacun des répondants ce qui nous semblait être, à partir des entrevues, les traits dominants de leur modalité d'action dans l'espace, d'action sur l'espace, de leur sociabilité dans la résidence, de leur conformité au cadre institutionnel.

**Mlle Pageau** est une personne très engagée dans son apostolat comme catholique. Son travail de bénévole remplit toute sa vie. Elle a compartimenté son espace personnel à la résidence en «coins» et ce qui domine est le coin de travail, symbolisé par la dactylo. Elle est bien connue des personnes de la résidence, mais ne participe pas aux

activités, étant très impliquée à l'externe. C'est une personne dynamique et indépendante qui contrôle son environnement.

**M. Chevalier** a toujours été malade et a vécu longtemps en institution. Il en est d'ailleurs critique. Il s'est adapté et s'est créé un monde propre à sa condition. Il se tient occupé dans son espace personnel et, de temps en temps, il se joint aux résidents. Il se sent comme à l'hôtel, car il peut choisir à son gré entre la solitude et la convivialité. Ce qu'il regrette, c'est la perte des objets symbolisant sa compétence et sa créativité professionnelles de tailleur : ciseaux et machine à coudre.

**Mme Perras** est veuve. Elle répartit son espace entre sa chambre, lieu d'intimité et de souvenirs et le reste, lieu d'activités : le tricot et la cuisine. Elle tricote seule dans son espace privé et avec les autres résidentes à qui elle enseignait, ce qui lui donne le sentiment «d'être utile». Elle aime recevoir pour les repas. Elle a organisé son espace en conséquence et a dû négocier avec l'institution. Elle ne participe pas aux activités de la résidence. Elle est toutefois sociable : la résidence est pour elle «une communauté», le moyen de se «refaire une famille». Elle contrôle donc son environnement physique et social.

**Mme Théberge** aime participer à des activités initiées par autrui. Elle perçoit la résidence comme une famille où chacun s'entraide. Son aménagement a été fait par les membres de sa famille. Elle agit beaucoup en fonction des autres : choix des objets, des émissions de télé et se laisse imposer les choix des autres pour l'aménagement de sa chambre (couleur, tableau). Elle «s'oblige à faire quelque chose» en participant aux activités de la résidence.

**M. Duplessis** est un homme solitaire, ouvrier de la construction, divorcé depuis plusieurs années, vivant en chambre. Il se retrouve maintenant hôte à l'accueil de la résidence, hôte pour sa nouvelle «blonde» dans son univers privé et gagnant dans les joutes lors des activités de la résidence. Il a découvert de nouvelles activités *dans* et *sur* l'espace. Sa sociabilité s'épanouit dans ce nouveau contexte de vie. Il s'est donc bien intégré à l'institution.

**Sœur Gagnon** est religieuse. Dans ses activités comme l'accompagnement des malades, elle relie ses valeurs religieuses et personnelles. Elle a une grande sociabilité. Elle participe aux activités de la résidence et y découvre sa laïcité (danse, chant, jeux). Son espace est bien garni et divisé en deux coins : coin communautaire/détente et coins travail/intimité. Dans cette nouvelle institution, elle jouit d'une plus grande permissivité d'action. Elle expérimente son individualité.

**M. Groulx** a eu des problèmes cardiaques et est pessimiste quant à son pronostic. Puisque l'avenir lui semble bloqué, il se tourne vers un passé qui lui apparaît plus glorieux que le présent. Joaillier, bien nanti, il ne se sent pas à l'aise dans la résidence et ne participe pas aux activités. Son aménagement ne correspond pas à son *standing* précédent. Il a conservé quelques objets d'art, mais en a perdu beaucoup. Il s'évade dans la nature du parc voisin.

**Mlle Drainville**, arrivée depuis un an, vit une tension. La résidence se présente comme une «nécessité» pour répondre à ses problèmes de santé qui limitent sa mobilité. Mais c'est aussi un lieu dont les règles (horaires) contraignent ses déplacements vers les centres d'activités qu'elle privilégiait à l'extérieur. Elle est donc en situation de perte physique et sociale. Dans un espace privé restreint, elle recherche la sobriété et a configuré ses fauteuils en cercle pour recevoir d'éventuels visiteurs.

On constate donc que les personnes rencontrées qui ont entre soixante-dix et quatre-vingt-quinze ans, sont à l'antithèse du stéréotype des «vieillards tranquilles». Ils sont actifs dans la mesure de leurs capacités physiques. Comme nous l'avons dit précédemment, ils participent de plusieurs espaces : le lieu privé, la résidence, l'extérieur. Certains voient leur territoire se rétrécir à l'externe, et à l'interne leur espace leur apparaît trop exigü comme M. Groulx et Mlle Drainville. D'autres, au contraire, voient s'approfondir à l'interne leur territoire d'activités tels M. Duplessis et Sœur Gagnon. Certains ont de grands espaces dans leur appartement comme Sœur Gagnon.

Quant à Mlle Pageau, elle a juste «le bon volume d'espace» qu'elle souhaitait alors que Mme Perras a réussi à obtenir la configuration qui lui apparaît «idéale». Tous



ne sont donc pas égaux face à l'espace (Birou, 1973). Certains ont plus de capacités financières et de pouvoir de persuasion pour négocier leur espace.

Dans leur espace, ils sont attachés à des objets qui ont valeur de symboles. Pour Mlle Pageau et M. Chevalier, il s'agit d'instruments de travail (dactylo et ciseaux). L'une continue à travailler et l'autre pas. En effet, M. Chevalier a perdu ses ciseaux comme M. Groulx a perdu ces objets d'art, « vendus pour des peanuts », ils se sentent tous les deux dépossédés de leur identité. L'un de son identité professionnelle, l'autre de son identité sociale. Mme Perras et Mlle Drainville privilégient des objets en rapport avec la sociabilité (frigo et fauteuil). L'une est active, l'autre potentielle. D'autres ont des objets porteurs de souvenirs. Sœur Gagnon garde des fleurs à sa fenêtre. Elles lui rappellent son jubilé d'or de vie religieuse. Mme Théberge a la statue de saint Antoine à sa fenêtre, signe de la dévotion de sa mère en protection contre les orages. M. Duplessis, plus laïc, garde une tête de Caribou en rappel de sa jeunesse à Rimouski. Il a aussi une maquette de voilier symbolisant le voyage qu'il rêve toujours de faire.

**TABLEAU 3 : SYNTHÈSE DES ENTREVUES**

Sujets	Action dans l'espace	Soi dans la résidence	Action sur l'espace	Soi dans l'institution
Mlle Pageau	Travail remplit sa vie	Tournée vers son bénévolat, ne participe pas aux activités	«coins» coin travail avec dactylo dominant	Contrôle son environnement
M. Chevalier	S'occupe selon ses capacités physiques dans sa chambre	Dépossédé de ses souvenirs personnels et professionnels	« vit comme à l'hôtel avec des trésors rescapés»	Volontaire dans son agir S'adapte au contexte
Mme Perras	Préfère les activités intellectuelles et manuelles	Maintient sa notoriété et son identité dans la «communauté» de la résidence	A négocié avec l'institution coin frigo coin tricot	Contrôle ses activités : continue ses cours de tricot
Mme Théberge	«Aime avoir la messe et s'oblige à faire quelque chose»	A choisi la résidence pour la messe et les activités, se sent en « famille»	Aménagé par des tiers. Couleur pastelle manquante Statue sur la fenêtre Regarde les sports à la tv pour en parler avec les autres.	Choisit de participer, mais laisse les autres décider
M. Duplessis	Actif dans 3 mondes: son espace, la résidence, l'extérieur	Change de statut devient «hôte à l'accueil». Découverte de sa sociabilité	Soigne l'entretien de son logement pour recevoir «sa blonde».	S'intègre à l'institution qui lui offre des opportunités
Sœur Gagnon	Lie ses idéaux religieux et ses valeurs personnelles	Extériorise ses préférences et ses valeurs personnelles	Coin religieux- détente, coin travail-intimité	Elle est disponible pour les autres dans le cadre de son charisme. Elle expérimente son autonomie
M. Groulx	Pessimiste quant à l'avenir Tourné vers un passé valorisant et bien nanti qu'il regrette	Venu pour raisons médicales Ne se sent pas dans son monde Perte de statut	A conservé quelques objets d'art, en a perdu. Se sent dépossédé.	Subit l'institution. S'évade dans le parc à côté
Mlle Drainville	A des problèmes de mobilité. Nouvelle dans l'institution, elle se sent contrainte par les règles qu'elle découvre et remet en question	Limitée dans ses déplacements externes par les règles de la résidence. Elle se sent réduite.	Recherche la sobriété Fauteuil disposé en cercle pour échanges amicaux dans son espace	Se conforme aux règles et se résigne.

## 4.2. Les types de sociabilité dans la résidence

La sociabilité dans la résidence revêt différentes modalités. Elle varie entre les contacts limités, l'implication, la participation double et le retrait. Pour Mlle Pageau et M. Chevalier, la relation avec les autres dans la résidence se limite à des contacts épisodiques selon les besoins et les circonstances. Mlle Pageau est absorbée par son engagement à l'externe et M. Chevalier vit bien sa liberté de voyageur passant d'un hôtel à un autre.

Dans le cas de Mme Perras et Mme Théberge au contraire, la résidence est un lieu de vie collective (communauté, famille). Elles l'ont d'ailleurs choisie pour cette raison. La vie commune semble pour elles une nécessité : pour Mme Perras, elle s'y sent utile et en sécurité; pour Mme Théberge elle y est stimulée. C'est pourquoi elles sont toutes les deux impliquées dans la vie de la résidence. Mme Perras participera à des activités de tricot alors que Mme Théberge se laisse mobiliser dans les pratiques récréatives.

D'autres acteurs comme M. Duplessis et Sœur Gagnon sont en relations autant avec des personnes de la résidence qu'avec des personnes de l'extérieur. Leur participation est donc double. En fait, en venant à la résidence, ces deux individus ont conservé leurs activités antérieures et en ont ajouté de nouvelles. Ils ont étendu et approfondi leur espace d'action, découvrant ainsi de nouveaux aspects de leur identité.

Finalement, deux résidents qui vivent difficilement des problèmes de santé, M. Groulx et Mlle Drainville, se placent en retrait. M. Groulx préfère se réfugier dans le parc voisin et Mlle Drainville choisit de rester dans sa chambre pour faire de la lecture.

La sociabilité en résidence est donc multiple. Elle varie selon les mentalités, les attitudes et les attentes. Elle prend différentes formes selon les capacités, les occupations, les préoccupations et les opportunités qui leur sont offertes.

### 4.3. Les types de vitalités en institution

Nous avons vu que chaque individu est unique et qu'il a une source particulière de «vitalité», une activité qui donne un sens à son existence. C'est en effet souvent un «faire» : le bénévolat ecclésial pour Mlle Pageau, la liberté de s'occuper à son goût de M. Chevalier, le sentiment d'être utile de Mme Perras, le fait d'être en activité avec les autres de Mme Théberge, la liberté d'accueillir les autres de M. Duplessis, la rencontre des autres et la relation d'aide en communauté ou dans le laïcat de Sœur Gagnon, la discussion sur le raffinement des arts et sur le sport dans la nature de M. Groulx, la lecture et la télévision pour Mlle Drainville. Ce «faire» est maintenant accompli dans le contexte de la résidence qui le contraint, le tolère ou le stimule.

Pour tous les résidents, l'entrée dans l'institution était devenue nécessaire à cause de l'âge ou de la situation de santé. C'est donc pour ces personnes un passage obligé. L'institution, pour assurer un bon fonctionnement, doit imposer des règles applicables à tous. Tous nos répondants se conforment à ses règles, mais le rapport à l'institution est différent car les modalités d'appropriation diffèrent d'un individu à l'autre selon leur pouvoir de négociation et selon leur désir d'engagement dans la résidence. Ainsi, on retrouve trois types de modalités d'appropriation par rapport à l'institution : l'appropriation de l'institution au service de la vitalité individuelle; l'appropriation par l'institution de la vitalité de l'individu ; la perte de capacité d'appropriation par des individus par manque de vitalité.

Mlle Pageau et M. Chevalier sont des exemples du premier type. Ils utilisent la résidence pour les activités qui leur importent. Ils ne s'investissent pas formellement dans des rôles au sein de la résidence. Ils s'approprient donc l'institution pour leur vitalité. Leur rapport à l'institution est quasiment à sens unique.

Par contre, M. Duplessis et Sœur Gagnon, en plus d'être des partenaires dans les activités sociales, assument des rôles dans l'institution : M. Duplessis à l'accueil, Sœur Gagnon au soin des malades, l'accompagnement des malades à l'hôpital. L'institution semble s'approprier leur énergie pour son fonctionnement. Le rapport n'est toutefois pas

à sens unique puisque ces personnes se sentent valorisées par ces nouveaux rôles qui leur sont offerts. Ils sont donc en appropriation réciproque avec l'institution.

M. Groulx et Mlle Drainville, tel que mentionné précédemment, sont plus touchés subjectivement par la maladie dans leur mobilité et ils se mettent en retrait des autres. Ils affirment subir les contraintes de l'institution. Leur participation dans l'institution est pour l'instant minimale. On ne peut parler dans leur cas d'appropriation, car ils ne semblent pas avoir suffisamment d'énergie physique et psychique à consacrer à un projet. Ils semblent être en phase de transition. Étant récemment arrivée dans l'institution, Mlle Drainville doit s'adapter au nouveau contexte, faire le deuil de ses capacités physiques antérieures et des activités qu'elle ne peut plus réaliser dans l'espace externe. M. Groulx doit aussi faire le deuil du passé et, à travers le travail de réminiscence, se préparer à son deuil personnel.

Quant à Mme Théberge et Mme Perras, elles semblent être davantage les prototypes des personnes âgées vivant en résidence. Elles sont des participantes heureuses dans la vie de l'institution. Elles s'approprient le projet développé pour elles par l'institution.

#### **4.4. Discussion**

L'analyse des données, dans la section précédente, nous a mené à répondre à la question de recherche, comment les personnes âgées s'approprient-elles leur espace en maison de retraite? par plusieurs éléments distincts qui relèvent de l'individu, de la communauté et de l'institution :

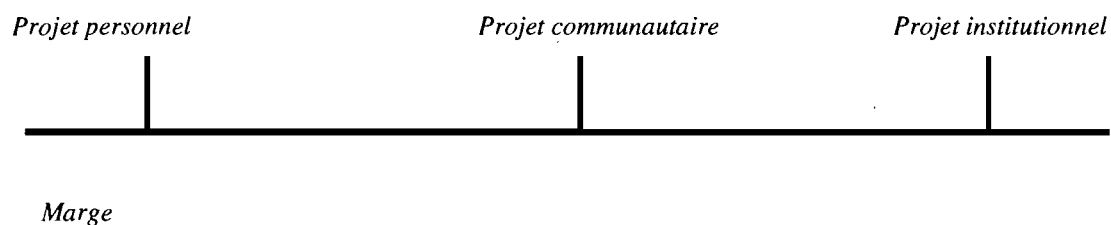
1) Chaque individu est unique et a une source particulière de «vitalité», une activité personnelle, un «faire» qui donne un sens à son existence. Cette activité peut être en continuité avec celles qu'il faisait auparavant. Elle peut aussi être une activité que l'on ne peut plus faire pour des raisons physiques ou économiques et dont on doit faire le deuil. Elle peut, de plus, être une activité nouvelle qui s'avère une occasion de découverte et de croissance personnelle. L'espace qu'on réussit à obtenir, ce qu'on fait dans l'espace et comment on l'aménage dépendent donc de ce projet personnel, de nos capacités d'appropriation et de ce que peut nous offrir l'institution.

2) Chaque individu entre en contact avec les autres à un moment ou l'autre dans l'institution (messe, activités, cafétéria). Cependant, tous n'investissent pas autant dans la sociabilité au sein de la résidence. La sociabilité se répartit dans les divers espaces qu'ils parcourent. L'étendue de la sociabilité est donc tributaire de la mobilité des personnes. Néanmoins, elle relève aussi des choix personnels que font les individus en fonction de leur projet qui peut valoriser plus ou moins la dimension communautaire. Pour ceux qui valorisent la sociabilité, la participation dans des collectifs peut se focaliser à l'interne ou se répartir dans différents milieux selon les opportunités qui se présentent.

3) Chaque individu se conforme aux règles de l'institution et, par sa présence, contribue à sa pérennité. Toutefois, certains négocient davantage que d'autres leur marge de manœuvre pour réaliser leur projet. Les expériences de vie et les ressources accumulées sont certainement mises à profit dans ces négociations. D'autres utilisent leurs expériences antérieures pour le développement même de l'institution dans la mesure où celle-ci leur en offre la possibilité.

L'appropriation pourrait être conçue comme un continuum (voir figure 9) allant du projet personnel, au communautaire pour aboutir au projet institutionnel. Les différents individus que nous avons rencontrés se positionnent le long de ce continuum. Les individus qui ne participent ni de l'institution ni de la communauté et qui sont en perte de vitalité se situent en marge du continuum.

**Figure 9 : le continuum de l'appropriation**



On constate que cette recherche sur l'appropriation de l'espace par les personnes âgées en résidence aboutit à une vision qui relie vitalité personnelle, sociabilité en

communauté et opportunité institutionnelle. Cette perspective dépasse beaucoup la vision fonctionnelle et fusionnelle décrite dans les approches fonctionnalistes des recherches antérieures sur les personnes âgées en résidence. Elle rejoint plutôt les travaux des sociologues et des philosophes comme Isabelle Mallon (2004). Celle-ci a fait une enquête dans huit résidences en France. Elle s'est attachée à savoir ce que les personnes âgées font des résidences plutôt que ce que les résidences font d'elles. Elle a en particulier étudié les représentations des personnes âgées et leur manière de «vivre en maison de retraite».

Cette auteure a qualifié de «mondes» ce que nous avons nommé les modes d'appropriation. Elle en décrit tout comme nous plusieurs : la résistance, la fuite, le retrait (la marge), l'intériorisation des valeurs de l'institution (le projet communautaire), l'utilisation de l'institution comme port d'attache tout en conservant des activités antérieures à l'extérieur (comme Mlle Pageau sauf que celle-ci utilise l'institution comme lieu de travail pour son engagement externe).

Cependant, le modèle de Mallon ne prévoit pas le cas où les résidents s'impliquent activement dans le fonctionnement de l'institution. Elle ajoute toutefois la possibilité pour les résidents de passer d'un monde à l'autre et décrit des facteurs qui ressemblent à ceux que nous avons identifiés (2004 : 160):

« De quoi alors dépend la réversibilité des trajectoires entre les différents mondes ? En partie de la capacité à accepter et à accompagner son vieillissement, et le lieu où il va se dérouler. Cette capacité est fortement obérée quand l'apparition ou l'aggravation brutale du handicap coïncide avec l'épuisement du réseau familial de soutien et l'entrée en institution, qu'ils commandent. Elle est également fonction des ressources personnelles socialement constituées qu'il s'agisse de la présence active d'une famille mais également de la familiarité avec les lieux institutionnels, du capital physique, de la santé physique, de la capacité à réutiliser et à convertir des savoirs et des savoir-faire dans le nouveau contexte institutionnel, mais également de ressources intellectuelles et surtout morales, qui permettent de donner du sens aux habitudes et activités ainsi transposées, et d'en faire plus que des coquilles vides juste bonnes à emprisonner du temps. Les personnes habitées par une foi ou un idéal, auxquels elles se réfèrent pour gouverner leur vie, et notamment les personnes profondément croyantes, sont plus à même de s'adapter et de reconstruire des mondes stables dans l'institution et ce malgré des handicaps parfois importants.»

Par ailleurs, dans son enquête, elle a constaté que les résidents tendent à se réfugier dans leur appartement pour fuir le regard de l'institution et le contact avec les autres dans les lieux collectifs qui sont définis par la négative. Dans notre travail, nous avons vu que les résidents choisissent de participer ou de ne pas participer, mais ils n'ont pas exprimé une vision négative des échanges au sein de la collectivité.

Toutefois, suite à l'analyse de nos données, nous sommes d'accord avec elle pour dire que (2004 : 87) : «l'entrée en maison de retraite ne signifie pas renoncer à son mode de vie, mais l'aménager». Les résidences ne sont pas des «institutions totales» à la manière de Goffman mais peuvent être un lieu «de chance» comme elle le dit si bien. Elles peuvent être un lieu d'épanouissement, une occasion de faire de nouvelles expériences de vie.

Nous constatons donc qu'un autre chercheur, dans un autre milieu, a obtenu des résultats très proches des nôtres ce qui conforte notre démarche et vient appuyer la valeur de cette approche interprétative pour mieux connaître ce phénomène.

Dans nos rencontres avec ces personnes âgées, nous avons été frappé par leur dynamisme et leur détermination à continuer de vivre et à s'impliquer chacune à sa manière. Par exemple, Mlle Pageau malgré ses quatre-vingt-quatorze ans continue de travailler, de rédiger des procès-verbaux, de corriger des articles, de convoquer des réunions, etc. Elle entend continuer à vivre pleinement son apostolat.

Cette façon d'agir va à l'encontre des représentations stéréotypées des personnes âgées. Leur perte de capacités physiques ne signifie pas leur perte de désir de vivre, exprimé à travers leurs initiatives et leurs activités dans l'espace. Pour elles, «faire» c'est être en mouvement, c'est être utile, c'est avoir une vie comme tout le monde, une vie qui a un sens. Prendre des initiatives, c'est demeurer créatif, exercer sa liberté de sujet encore vivant jusqu'au bout. Être en mouvement, être un sujet désirant et créatif, c'est tout le contraire d'être un vieillard passif, se berçant en attente de la mort, image emblématique du quatrième âge. Notre étude de l'appropriation de l'espace est en fait une étude de leur volonté d'emprise sur leur environnement malgré les difficultés



inhérentes à leur âge. L'espace en résidence, loin d'être l'objet d'une renonciation peut être, comme le dit Mallon (2004 : 266), une occasion d'ouverture :

«La maison de retraite ne signifie pas un arrêt de mort, mais elle permet la poursuite d'une vie facilitée; elle ne devrait donc pas apparaître comme un ultime recours, mais constituer un choix; elle ne devrait pas consacrer l'inutilité sociale, mais autoriser la possibilité de compter encore pour quelqu'un; elle devrait pas entraîner des dépendances mais permettre une meilleure prise en compte de chaque individu.»

## CONCLUSION

Notre étude sur les modalités d'appropriation de l'espace en résidence de retraite a révélé que la vie en résidence est porteuse de sens pour quiconque relie vitalité personnelle, sociabilité en communauté et opportunité institutionnelle. Ce nouvel éclairage est l'aboutissement d'un cheminement qui a pris le contre-pied du regard fonctionnaliste lequel a longtemps considéré les personnes âgées comme des objets de soins et des individus dépendants.

Au cours de notre questionnement, nous avons démontré que cette perspective n'a pas suffisamment explicité dans leur profondeur les complexités sous-tendant les rapports de ces individus avec leur espace dans l'institution de retraite.

Tout au long de notre revue de littérature, nous avons argumenté que cette approche théorique a trop conforté une perception dépersonnalisante. Nous avons proposé plutôt une décentration de ce regard. Il s'est agi pour nous d'adopter une approche qui tient compte de l'investissement subjectif de ce lieu par la personne âgée. Il nous a paru primordial de chercher à comprendre la façon dont les personnes âgées matérialisent leurs désirs, leurs sentiments, leurs valeurs, leurs croyances, leurs idéaux dans de tels lieux plutôt que d'expliquer la vie dans ces lieux de fin de vie (Mallon, 2004).

Nous avons privilégié l'approche interprétative afin de comprendre le lien qui peut se former et s'établir entre la personne âgée et son espace personnel par sa manière d'y organiser les activités qui rythment son existence. Nous avons adopté une perspective émic nous permettant de recueillir les interprétations que font les personnes âgées de leur vie dans ce nouveau milieu.

Pour mieux explorer cet univers, les concepts d'appropriation et d'aménagement de l'espace nous ont paru utiles. Ils nous ont indiqué des pistes pertinentes de compréhension sur la manière dont les personnes âgées peuvent s'inventer des pratiques d'appropriation pour adapter symboliquement l'espace à leur personne tout en négociant

avec les règles institutionnelles. Cette démarche de compréhension a privilégié trois dimensions qui nous apparaissent essentielles.

D'abord, la *dimension pratique* traduite par l'aménagement de l'espace et les activités de l'individu dans l'espace. Ce sont deux formes de pratiques qui constituent deux formes d'appropriation. Ensuite, la *dimension symbolique* reflétant la nature du rapport subjectif que l'individu entretient avec son espace. En dernier lieu, la *dimension politique et institutionnelle* qui concerne sa conformation ou son contournement du cadre institutionnel préétabli. L'aménagement comme praxis est aussi abordé suivant trois aspects primordiaux : le fonctionnel, mode de partition interne; l'esthétique, expression du sentiment d'appartenance et de la personnalisation de l'espace; l'axiologique, les valeurs.

Les données recueillies sous forme de narration nous ont permis de noter des distinctions entre les individus qui contrôlent leurs pratiques dans la résidence et ceux qui ne les contrôlent pas; ceux qui sont en continuité avec leurs pratiques antérieures, ceux qui sont en discontinuité et ceux pour qui l'institution est un lieu de découverte. Il est utile d'observer ceux qui s'approprient l'institution pour leur vitalité, ceux qui investissent leur vitalité dans l'institution et ceux qui sont en perte de vitalité.

Notre analyse des données a permis aussi de constater qu'ils participent de plusieurs espaces : le lieu privé, la résidence, l'extérieur. Dans leur espace personnel, ils sont attachés à des objets qui ont valeur de symboles. Notre analyse a ainsi révélé le caractère multiple de la sociabilité en résidence. Celle-ci varie selon les mentalités, les attitudes et les attentes en prenant différentes formes selon les capacités, les occupations, les préoccupations et les opportunités qui leur sont offertes. Outre la sociabilité, la vitalité revêt elle aussi une dimension intéressante. Chaque individu a une source particulière de «vitalité». Il peut s'agir d'une activité qui donne un sens à son existence. Cette activité est de l'ordre du «faire» d'après les révélations des participants. «L'appropriation est de l'ordre du faire» dit Serfaty-Garzon (2003, p.91).

Notre analyse des données a finalement mis en lumière trois types de modalité d'appropriation par rapport à l'institution : l'appropriation de l'institution au service de

la vitalité individuelle; l'appropriation par l'institution de la vitalité de l'individu ; la perte de capacité d'appropriation par des individus à cause d'un manque de vitalité.

Notre recherche a levé le voile sur une dimension qui restait inconnue jusqu'alors : la dimension symbolique. Cette dimension se révèle capitale parce qu'elle correspond à l'aspect identitaire de l'individu. Elle permet à ce dernier de se représenter dans son espace via ses objets les plus significatifs. Elle dépasse la simplissime recherche de confort personnel ou l'apparente esthéticité qui se prête à l'admiration. Cette dimension est celle de la matérialisation des valeurs ou des préférences de soi dans l'espace. Sa déconsidération, jusqu'ici, constitue, pour les personnes âgées, un handicap non apparent mais pourtant bien réel lorsqu'on se met à les écouter. Elle assure un rôle d'importance au niveau de la fonction axiologique et relationnelle dans l'appropriation de l'espace. Elle est donc primordiale dans la recherche du bien-être effectif des personnes âgées dans leur espace en contexte institutionnel. À notre avis, la dimension symbolique se propose comme le remède approprié à la dépossession ou à l'«erreur monumentale» (dont a parlé M. Chevalier) à laquelle s'opposent les personnes âgées, abordées dans cette étude.

En effet, de façon systématique, les images publicitaires placent les gens âgés à l'enseigne de l'inactivité et de l'incapacité physique. Ces images médiatisées influencent la perception de la société à l'égard des personnes âgées et, en même temps, influencent la conception que les personnes âgées ont d'elles-mêmes. Dans l'un de ses articles, Serge Marti a abordé cet aspect et a fait valoir : «La vieillesse, trop souvent décrite comme un naufrage, offre un aspect encore plus négatif dès lors qu'on aborde la question de l'espace, (...)» (in *Penser l'espace pour lire la vieillesse*, 2006, p.157). Cet «aspect encore plus négatif», éclairé au fil de notre travail, nécessite certaines corrections que notre conclusion n'entend point négliger. Il nous paraît donc important de proposer des pistes qui pourraient contribuer à l'amélioration du statut des personnes âgées tant dans leur espace que dans la résidence. L'une des propositions, qui nous paraît essentielle, est celle concernant l'instauration d'un nouveau mode de communication entre les gens âgés et leur tuteur, d'une part; entre les gens âgés contraints spatialement et la direction de la résidence, d'autre part.

Ce nouveau mode de rapport devrait faire valoir la dimension symbolique longtemps négligée mais pourtant indispensable dans la recherche d'une meilleure qualité de vie dans ce contexte. Ce mode de communication de type dialogique se traduirait par leur implication dans le processus qui les concerne. La période de transition vers la résidence apparaît particulièrement cruciale pour l'avenir de la personne âgée dans celle-ci. Ce serait la prise en compte réelle de leur désir comme l'a montré cette étude. Par exemple, il faudrait leur demander ce qu'elles aimeraient emporter dans leur nouvel espace. Il s'agit de leur proposer des choix plutôt que de leur imposer un cadre, un aménagement ou des meubles avec lesquels elles devront vivre pendant des années. Il s'agit de leur offrir des espaces communs et contrôlés où ils pourraient préparer par exemple un menu à volonté (Mlle Drainville). Il s'agit d'organiser des sorties dans des lieux d'excursions, de loisirs ou de promenade (M. Groulx). Ces quelques précautions apaiseraient certaines tensions et rendraient le mode de vie en résidence plus convivial et plus attrayant.

En dépit de la grande utilité de ces propositions visant l'amélioration de la qualité de la vie des personnes âgées en résidence, il convient toutefois d'admettre que notre étude n'est pas exempte de certaines limites méthodologiques. La taille restreinte de l'échantillon de la population considérée limite la généralisation. Toutefois, comme nous l'avons vu, d'autres études dans le passé confortent nos résultats. Dans l'avenir, des études avec des échantillons plus considérables seraient utiles. La reprise et l'approfondissement des résultats de notre travail exigeront certainement une prise en compte des particularités du cadre institutionnel dans lequel s'est déroulée notre recherche. Notre étude n'a certainement pas épuisé tous les aspects concernant la problématique des personnes âgées vivant dans les résidences. Une étude des métaphores par lesquelles les aînés interprètent et qualifient les résidences de retraite pourrait être éclairante. Par leurs narrations, les participants de cette étude en ont donné des pistes qui ne demandent qu'à être explorées.

## BIBLIOGRAPHIE

- Aliaga, C., Neiss, M.** (1999). «Les relations familiales et sociales des personnes âgées résidant en institution». *Drees - Études et résultats*, No. 35.
- Améry, J.** (1991.). *Du vieillissement : révolte et résignation; traduit de l'allemand par Annick Yaiche*. Paris : Payot
- Antoine, B.** (1983). *Le(s) processus d'aménagement d'espace de travail : une étude de cas / par Antoine Boiridy* [Montréal] : Université de Montréal
- Argoud, D.** (1998). *Politiques de la vieillesse et décentralisation. Les enjeux d'une mutation*. Ramonville Saint-Agne: Erès.
- Atchley, R. C.** (1982). «Retirement: Leaving the World of Work». *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, Vol. 464, Middle and Late Life Transitions pp. 120-131
- Attias-Donfut C.**, (1995). *Les solidarités entre générations: vieillesse, familles, État*. Paris: Nathan.
- Bachelard, G.** (1957). *La poétique de l'espace*. Paris : Presses universitaires de France.
- Baril, M.** (1989). *Vivre en résidence : les témoignages des personnes âgées* Montréal : Centre international de criminologie comparée: Université de Montréal.
- Beaud, S., Weber, F.**, (1998). *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*. Paris Éditions La Découverte.
- Beauvoir, S. d.**, 1908- (1970). *La vieillesse* [Paris] : Gallimard
- Beck, U.** (1998). «Le conflit des deux modernités et la question de la disparition des solidarités». *Lien social et politiques-RIAC*, 39.
- Birou, A.** (1973). Appropriation de l'espace et pouvoirs dominants *Espace et développement*, n. 23, 21-30 Options Méditerranéennes. Paris:CIHEAM.
- Bonetti, M.** (1994). *Habiter : le bricolage imaginaire de l'espace* Paris : Desclée de Brouwer: Marseille : Hommes et perspectives.
- Brillon, Y.** (1987). *Victimization and fear of crime among the elderly* Toronto: Butterworths.
- Brubaker, T.** (1985). *Later life families*. Beverly Hills: Sage.
- Brunel, P.**, [et al.]. (2006). *Penser l'espace pour lire la vieillesse*. Paris, Fondation Eisai: Presses universitaires de France.
- Burrell, G., & Morgan, G.** (1979). Sociological Paradigms and Organizational Analysis, Heinemann. 1-37.
- Calsat, H.-J.**, [et al.] (1993). *Dictionnaire multilingue de l'aménagement de l'espace : français-anglais-allemand-espagnol*. Paris: Conseil international de la langue française.
- Cardot, F.** (1987). *L'espace et le pouvoir : étude sur l'Austrasie mérovingienne* Paris: Publications de la Sorbonne.
- Cain, A.** (2004). *Espace(s) public(s), espace(s) privé(s) : enjeux et partages / sous la direction d'Albane Cain*. Paris L'Harmattan.
- Cazelais, N., M. Chevalier, R., Beaudet, G.** (1999). *L'espace touristique*. Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- Cerver, F. A.** (1999). *Le grand livre de la décoration intérieure* Paris: Éd. Place des Victoires.

- Cerver, F. A.** et (2000). *Habitat et décoration; traduction de l'espagnol : Thomas de Kayser*. Cologne: Könemann.
- Chamond, J.** (2004). *Les directions de sens : phénoménologie et psychopathologie de l'espace vécu / Jeanine Chamond ... [et al.] ; sous la direction de Jeanine Chamond ; préface de Philippe Cabestan*: Argenteuil : Cercle herméneutique,
- Couture, C.** (1986). *La personne âgée en milieu urbain* Université de Montréal [Montréal]
- Cousineau, M.-M.** (1987). *Perceptions, réactions et attitudes des personnes âgées à l'égard du crime et de la justice*. Montréal: Université de Montréal
- Cox, J. W., Minahan, Stella** (2005). Organization, Decoration. *Organization*, 12(4), 529-548.
- Delorme, S., 1952-** (1979). *L'espace personnel en milieu urbain* [Montréal]: Université de Montréal.
- Depaule, J. C.,** (2002). L'impossibilité du vide : fiction littéraire et espaces habités. Dans P., Bonnin. *Manières d'habiter / numéro dirigé par Philippe Bonnin* (pp.233-243). Paris: Éditions du Seuil.
- Dokic, J., 1965-, Drieux, P., et Lefebvre, R.** (2003). *Symboliques et dynamiques de l'espace/textes réunis par Jérôme Dokic, Philippe Drieux, René Lefebvre* [Rouen]: Publications de l'Université de Rouen
- Douglas, M.** (1993). «*The Idea of a Home: A kind of Space*» MACK A. (ed.) Home. A Place in the World New York: New York University Press.
- Dubet, F., et Martuccelli, D.** (1998). *Dans quelle société vivons-nous?* Paris: Seuil.
- Dubet, F.** (2002). *Le déclin de l'institution*. Paris: Seuil.
- Ennuyer, B.** (1998#). La prise en charges des "personnes âgées dépendantes". La négation de l'homme par l'idéologie scientifique. In *GERONTOLOGIE 106*.
- Fetterman, D. M.,** (1989). *Ethnography, step by step*. Sage, London.
- Fischer, G.-N.** (1964). *La psychosociologie de l'espace* Paris: Presses universitaires de France.
- Fischer, G. N.** (1983). *Le travail et son espace : de l'appropriation à l'aménagement* Paris: Dunod.
- Fischer, G. N.** (1997). *Psychologie de l'environnement social* Paris : Dunod.
- Flick, U.,** (1999). Social Construction of Change:Qualitative Methods for Analysing Developmental Process. *Social Science Information*, 38(4), 631-658.
- Gauthier, J.-C.** (1983). Ségrégation résidentielle, interactions sociales et bien-être des personnes âgées. [Montréal] : Université de Montréal.
- Giroux, N.** (2003). L'étude de cas. In Y. Giordanno (dir.),. In *Conduire un projet de recherche, une perspective qualitative* (pp. 41-84). Paris: Éditions EMS.
- Goffman, E.** (1968 (1ère éd. 1961)). *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*. Paris: Minuit.
- Gravier, J.-F. -.** (1984). *L'espace vital : du paradis terrestre à l'aménagement du territoire* Paris: Flammarion.
- Griaule, M.** (1957). *Méthode de l'ethnographie*. Paris: PUF.
- Guba, E., & Lincoln, Y. S.** (1994). *Handbook of qualitative research*. Newbury Park, CA: Sage.
- Guillemard, A.-M.** (1980). *La vieillesse et l'État* Paris P.U.F.
- Hall, E. T., 1914-** (1978, 1971). *La dimension cachée* Paris: Éditions du Seuil
- Hall, E. T.** (1979). *Au-delà de la culture* Paris: Éditions du Seuil.

- Hall, E. T.** (1984). *Le langage silencieux*. Tours: Éditions du Seuil.
- Hogue-Charlebois, M.** (1998). *Les nouveaux retraités*. Saint-Laurent, Québec: Fides.
- Institut de l'environnement, P., France.** Centre de mathématiques, méthodologie et informatique (1979). *Sémiotique de l'espace* Paris Denoël/Gonthier
- Isabella, L.** (1990). Evolving Interpretation As A Change Unfolds: How Managers Construe Key Organizational Events. *Academy of Management Journal*, 33(7), 7-41.
- Jodelet, D.**, (2003). Aperçus sur les méthodologies qualitatives. Dans S., Moscovici, F. Buschini, (Eds.). *Les méthodes des sciences humaines*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Korosec-Serfaty, P.** (1973). The case of newly constructed zones: Freedom, constraint and the appropriation of space. In R. Kuller (Ed.), *Architectural psychology*, (pp.389-396). Stroudsboung, Penn: Dowden, Hutchinson, & Ross.
- Lalive d'Epinay, C.** (1984, 1983). *Vieillesse: situations, itinéraires et modes de vie des personnes âgées aujourd'hui / Chr. Lalive d'Epinay ... [et al.] ; avec une préface de H. Tuggener*. 2e éd. Saint-Saphorin, Suisse: Georgi.
- Lazar, J.** (1992). *La Science de la communication*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Lazar, J.** (1995). «Space and communication: A brief analytical look at the concept of space in the social theory» in Benko G. and U. Strohmayer, eds., *Geography, History and Social Sciences*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, pp. 243-254
- LeCompte, M. D., & Goetz, J. P. G.** (1982). Problems of Reliability and Validity in Ethnographic Research. *Review of Educational Research*, 52(1), 31-60.
- Le Robert.** (1994). *Dictionnaires*. Paris.
- Lesemann F. et Martin C., d.** (1993). *Les personnes âgées. Dépendance, soins et solidarités familiales. Comparaisons internationales*. Paris: La Documentation française.
- Lorenz, K.** (1970). *Essais sur le comportement animal et humain. Les leçons de l'évolution de la théorie du comportement*, traduit de l'allemand par C. et P. Fredet, Paris, Éditions du Seuil.
- Loriaux, M.** (1995). «Les conséquences de la révolution démographique et du vieillissement sociétal: restructuration des âges et modification des rapports entre générations». *Sociologies et sociétés*, No. 2.
- Mallon, I.** (1998). «L'entrée en maison de retraite: une reformulation de la perception de l'espace urbain», *La ville des vieux. Recherches sur une cité à humaniser*. La Tour-d'Aigues: Éd. de l'Aube.
- Mallon, I.** (2000). «Le décor des chambres en maison de retraite: signature personnelle et marques familiales». *Dialogue*, No. 148.
- Mallon, I.** (2001a). *La récréation d'un chez-soi par les personnes âgées en maison de retraite*,. Université René-Descartes Paris V.
- Mallon, I.** (2001b). «Les effets du processus d'individualisation en maison de retraite. Vers la fin de l'institution totale?», Singly F. De (dir.), *Être soi parmi les autres. Famille et individualisation*. Paris: L'Harmattan, t. 1.
- Mallon, I.** (2004). *Vivre en maison de retraite: Le dernier chez-soi*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes
- Mangham, I.L., Overington, M.A.** (1987), *Organizations as Theatre: A Social Psychology of Dramatic Appearances*, John Wiley, Chichester.



- Manrique, J.** (1994). *De la conception à la réalisation d'un projet d'humanisation et de réhabilitation architecturale d'une maison de retraite*. Cafdes, ENSP Rennes.
- Marti, S.** (2006). Les nouvelles technologies, atout de mobilité virtuelle et de lien social. Dans P. Brunel, C. Attias-Donfut, J. Morval, J. Lévy (Éds.), *Penser l'espace pour lire la vieillesse* (pp.157-160). Paris, Presses Universitaires de France.
- McPherson, B. D.** (c1983). *Aging as a social process: an introduction to individual and population aging* Toronto: Butterworths.
- Mello, M.-A., da Silva, et Vogel, A.,** (2002). Quand la rue devient maison : habito et diligo dans la ville. Dans P., Bonnin. *Manières d'habiter / numéro dirigé par Philippe Bonnin* (pp.163-183). Paris: Éditions du Seuil.
- Merlin, P.** (2002). *L'aménagement du territoire*. 1re éd. Paris: Presses universitaires de France.
- Merlin, P., et Choay, F.** (1998) – *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Paris, éditions Presses Universitaires Françaises.
- Moles, A., et Rohmer, É.** (1998). *Psychosociologie de l'Espace*. Paris: L'Harmattan.
- Morgan, G.** (1999.). *Images de l'organisation* Presses de l'Université Laval [Bruxelles] : De Boeck
- Muchielli, A.** (1995). *Les Sciences de l'information et de la Communication*. Paris: Hachette.
- Pankow, G.** (1993). *L'homme et son espace vécu - Abord Analytique De La Parole Poétique*. Paris: éditions Aubier.
- Paul-Lévy, F., Segaud M.** (1984, 1983). *Anthropologie de l'espace*. Paris Centre Georges Pompidou, Centre de création industrielle, 2e ed.
- Pinson, D., et Thomann, S.** (2002). *La maison en ses territoires; de la villa à la ville diffuse*. Paris : Harmattan
- Proshansky, H.M.** (1976). Appropriation et non appropriation (*misappropriation*) de l'espace. Dans P. Korosec-Serfaty (Éd). *Appropriation de l'espace, actes de la conférence de Strasbourg* (p.42). Groupe d'étude de psychologie de l'espace de l'Université Louis Pasteur.
- Radcliffe, T.** (2000). «*Je vous appelle amis*» Paris: Les Éditions du Cerf, Collection «*Épiphanie*».
- Raymond, H.,** (1976). «*Quelques aspects théoriques et pratiques de l'appropriation de l'espace*». Dans *Actes de la 3ème Conférence internationale de psychologie de l'espace construit « Appropriation de l'espace » Université Louis Pasteur, Strasbourg*, (pp. 76-83).
- Ripoll, F., et Veschambre, V.** (2005). *L'appropriation de l'espace : sur la dimension spatiale des inégalités sociales et des rapports de pouvoir / textes réunis par Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre* Rennes, Presses universitaires de Rennes
- Rosselin, C.,** (2002). Pratiques habitantes dans des logements d'une seule pièce. Dans P., Bonnin. *Manières d'habiter / numéro dirigé par Philippe Bonnin* (pp.95-112 ). Paris: Éditions du Seuil.
- Rosow, I.** (1974). *Socialization to Old Age*. Berkeley: University of California Press.
- Segalen, M., et Le Wita, B.** (1993.). *Chez-soi : objets et décors: des créations familiales?* Paris: Éditions Autrement.
- Seigner, A.-M.** (1964). *L'encyclopédie de la décoration T. I, II*. Verviers, Belg. : Gérard et cie.

- Semmoud, N.** (2001.). *Les stratégies d'appropriation de l'espace à Alger*. Paris ; Montréal L'Harmattan.
- Semprini, A.** (1994). «Espaces privés, espaces publics. Privé et public comme catégories pratiques». *Espaces et sociétés*, 78.
- Serfaty-Garzon, P.** (2003). *Chez soi, Les territoires de l'intimité*. Paris: Armand Colin
- Storandt, M., VandenBos, G. R., et Costa, P.** (1989). *The Adult years: continuity and change*. Arlington, Va. : American Psychological Association,
- Turcotte, M.-A.** (1979). *Éléments d'analyse de la notion d'"espace" [microforme]/par Marc-André Turcotte* [Montréal] Université de Montréal.
- Weick, K.** (1969). *The Social Psychology of Organizing*. Reading, MA, Addison-Wesley.
- Weick, K.** (1995). *Sensemaking in organizations*. Sage, Newbury Park.
- Willcocks, D., S. P., and Kellaher, L ; with a foreword by M. Powell Lawton.** (1987). *Private lives in public places: a research-based critique of residential life in local authority old people's homes* London; New York: Publications Tavistock.
- Williams, A.** (2002). Changing geographies of care: employing the concept of therapeutic landscape as a framework in examining home space. *Social Science and Medecine* 55, 141-154.

**ANNEXE**

## **GRILLE D'ENTRETIEN (Participants)**

Bonjour,

Mon nom est Jean Prosper Antoine. Je suis étudiant à la maîtrise en Sciences de la Communication (option : communication organisationnelle) à l'Université de Montréal. Les informations que vous me fournirez seront traitées dans le respect et dans la plus stricte confidentialité. Je vous assure que rien ne permettra d'associer vos renseignements à votre personne.

### **Thèmes**

- Formes d'appropriation spatiale/vécu personnel, personnalisation du nouvel espace/qualifications symboliques, modification matérielle/contraintes

### **Contexte**

- Qu'est-ce qui vous a amené à vivre ici?
- Y connaissiez-vous des gens?
- En avez-vous entendu parler?
- Y a-t-il beaucoup de règlements? Lesquels? Est-ce que c'est assez souple?
- Pouvez-vous organiser l'appartement à votre goût?

### **Activité**

- Quelles sont vos principales activités dans cet appartement?
- Expliquez-moi comment vous avez organisé votre appartement en conséquence
- Actuellement, l'arrangement correspond-il à vos besoins?

### **Visite de l'aménagement**

- Ici, vous sentez-vous bien dans votre appartement?
- (Si ce n'est pas à son goût) : est-ce qu'il y a des choses que vous aimeriez changer et que vous ne pouvez pas changer?
- (Questions sur ce qu'on voit) : Puis-je faire avec vous le tour de votre appartement?

### **Préférences/significations**

- Quels sont les endroits que vous préférez dans votre appartement?
- Quels sont les objets les plus importants pour vous dans cet appartement?
- Quelle ambiance recherchez-vous pour votre appartement?
- Avez-vous choisi la couleur de votre appartement ou était-ce déjà là?
- Pourquoi cette couleur (indication)?
- Quelle est pour vous la principale qualité en général d'un appartement?
- XXX à l'air important pour vous?
- Qu'est-ce que ça signifie?
- J'ai remarqué tel... sur le mur, qu'est-ce cela représente pour vous?
- Qui a fait ça?
- Ça provient d'où?

Merci de votre collaboration!